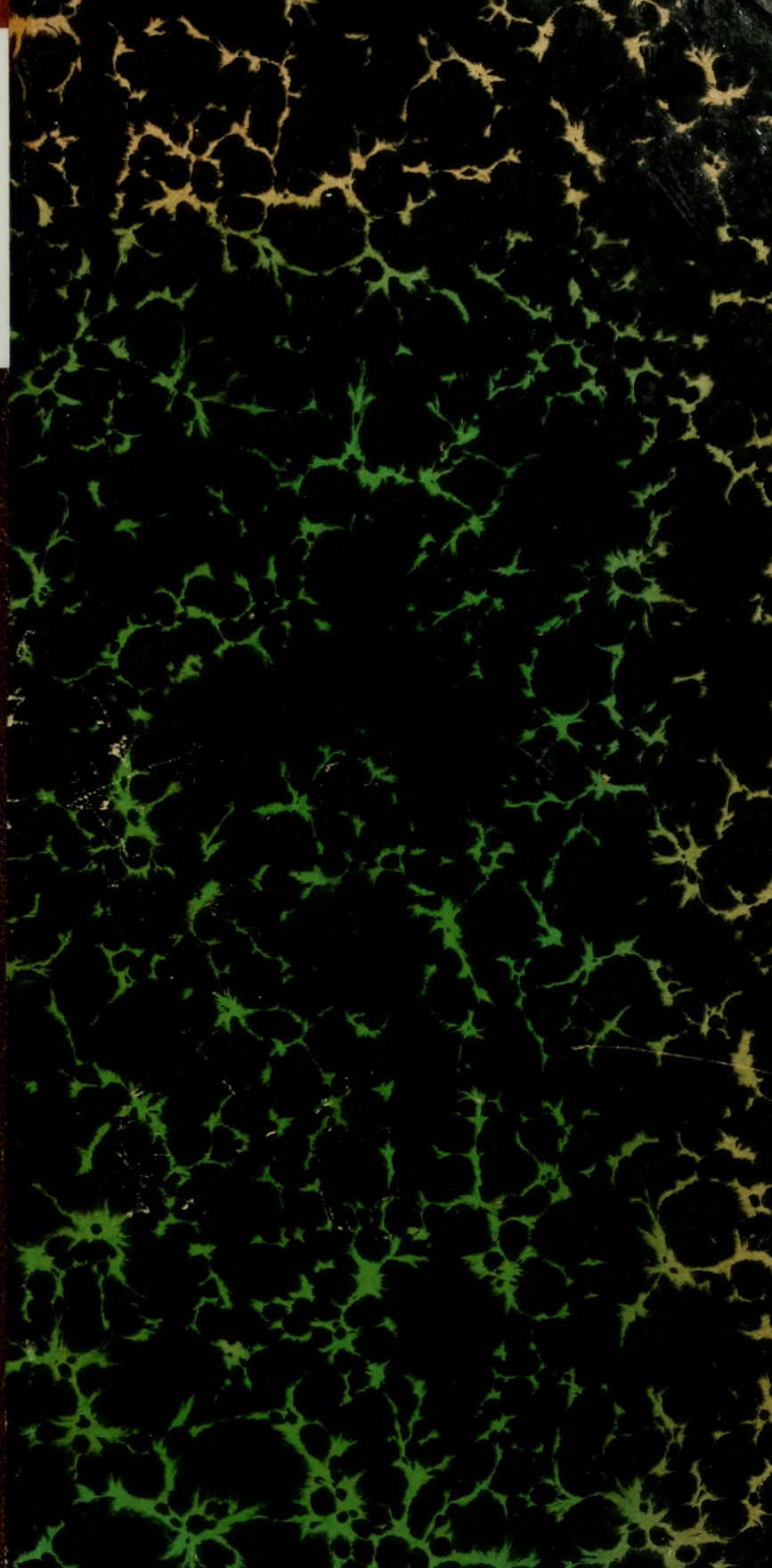
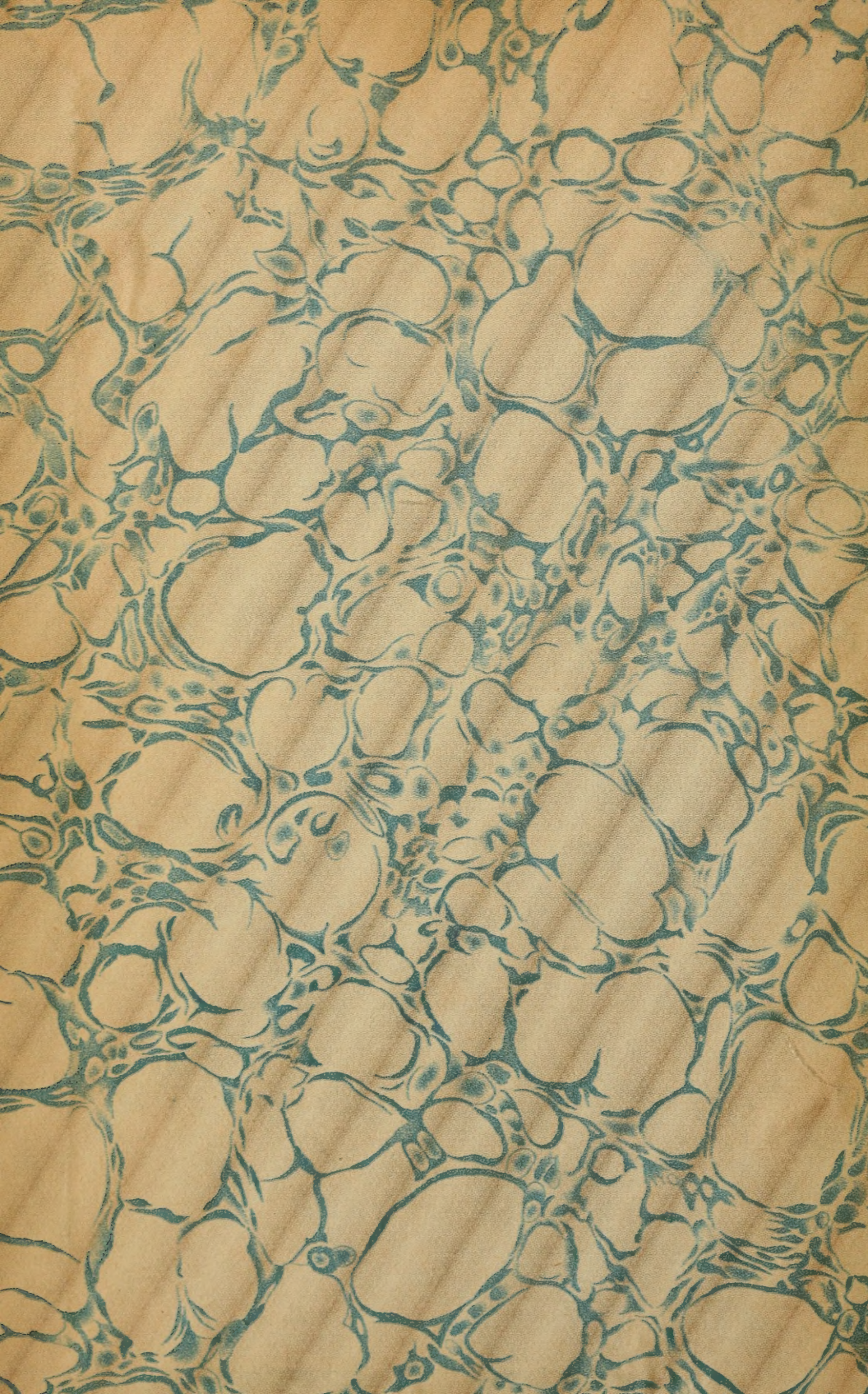


3 1761 04569666 3







HAUT-COMMISSARIAT DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
EN SYRIE ET AU LIBAN

SERVICE DES ANTIQUITÉS ET DES BEAUX-ARTS

407
78/9

HAUT-COMMISSARIAT DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE EN SYRIE ET AU LIBAN

SERVICE DES ANTIQUITÉS ET DES BEAUX-ARTS

BIBLIOTHÈQUE ARCHÉOLOGIQUE ET HISTORIQUE

TOME II

LA GLYPTIQUE SYRO-HITTITE

PARIS 1932
LIBRAIRIE ORIENTALISTE
PAUL GEUTHNER
12, RUE JACOBS, VI

HAUT-COMMISSARIAT DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
EN SYRIE ET AU LIBAN

SERVICE DES ANTIQUITÉS ET DES BEAUX-ARTS

BIBLIOTHÈQUE
ARCHÉOLOGIQUE & HISTORIQUE

TOME II

G. CONTENAU
LA GLYPTIQUE SYRO-HITTITE

PARIS 1922
LIBRAIRIE ORIENTALISTE
PAUL GEUTHNER
13, RUE JACOB, VI^e

LA GLYPTIQUE SYRO - HITTITE

PAR

2015.12
G. CONTENAU

docteur ès-lettres

Ouvrage illustré de 48 planches hors texte



187656.
21.2.24.

PARIS 1922
LIBRAIRIE ORIENTALISTE
PAUL GEUTHNER
13, RUE JACOB, VI^e

LA GRAYSON

2180 - 11111

1875



1875

AVANT-PROPOS

Au début de cette étude, je ne saurais manquer de rendre hommage aux savants dont j'ai suivi les leçons : M. E. Pottier et M. R. Dussaud, professeurs à l'Ecole du Louvre.

J'assure ici M. G. Fougères de ma reconnaissance pour les conseils qu'il a bien voulu me donner lors de la lecture de mon manuscrit.

M. Thureau-Dangin m'a permis d'étudier les nombreuses tablettes portant des empreintes de sceaux qui appartiennent au Musée du Louvre; je lui en exprime ma gratitude.

J'adresse mes remerciements à M. L. Delaporte qui a eu l'obligeance de me communiquer, avant leur publication, les planches du second volume de son Catalogue des Cylindres orientaux du Musée du Louvre.

ABRÉVIATIONS D'OUVRAGES CITÉS

& BIBLIOGRAPHIE

- B. N. — L. Delaporte, *Catalogue des cylindres orientaux de la Bibliothèque Nationale*. Texte et planches. P. (Leroux), 1910.
- BOSSERT. — Helmuth, Th. Bossert, *Alt Kreta*. Berl., 1921.
- CHANTRE. — E. Chantre, *Mission en Cappadoce*. P. (Leroux), 1898.
- D. C. — De Clercq et J. Menant, *Catalogue de la Collection De Clercq. Cylindres orientaux*. Texte et planches. P. (Leroux), 1885.
- DUSSAUD. — R. Dussaud, *Les civilisations préhelléniques dans le bassin de la mer Egée*. 2^e édit. P. (Geuthner), 1914.
- GARSTANG. — J. Garstang, *The land of the Hittites*. Lond. (Constable), 1910.
- GEZER. — R. St. Macalister, *The Excavations of Gezer*. Lond. (Murray), 3 vol. in-4, 1912.
- HALL. — R. H. Hall, *Catalogue of the Egyptian scarabs in the British Museum*. Part. I. *Royal scarabs*. Lond., 1913.
- HOGARTH. — D. G. Hogarth, *Hittite Seals, with particular reference to the Ashmolean collection*. Oxford (Clarendon Press), 1920. *Compte-rendu : Syria*, 1921, p. 258.
- L. — L. Delaporte, *Catalogue des cylindres orientaux du Musée du Louvre*. P. (Hachette), t. I, 1920. Le t. II est actuellement sous presse.
- MEYER. — E. Meyer, *Reich und Kultur der Chetiter*. Berlin (Curtius), 1914.
- P. MORGAN. — W. H. Ward, *Cylinders and other ancient oriental seals in the library of J. P. Morgan*. New-Haven (Yale University Press), 2^e édition, 1920.
- MURRAY. — A. S. Murray, *Excavations in Cyprus*. Lond., 1900.

- PERROT. — G. Perrot et Ch. Chipiez, *Histoire de l'art dans l'antiquité*. P. (Hachette), t. IV (*Syrie-Cappadoce*), 1887.
- SALAMINIA. — A. P. di Cesnola, *Salaminia (Cyprus)*, Lond., 1882.
- TIRYNS II. — *Tiryns, Die Ergebnisse der Ausgrabungen des Instituts, Athènes (Kaiserlich Deutsches archaeologisches Institut in Athen)*. II. *Die Fresken des Palastes* von G. Rodenwaldt, 1912.
- WARD. — W. H. Ward, *The Seal Cylinders of Western Asia*. Washington (Carnegie Institution), 1910.
- WEBER. — O. Weber, *Altorientalische Siegelbilder*, 1 vol. texte, 1 vol. planches. Leipzig (Hinrichs), 1920 (*Der Alte Orient*, année 17^e et 18^e).

Annual of the British school at Athens, XII.

AUTRAN (C.), *Tarkondemos*, P. (Geuthner), 1922 (à suivre).

BABELON (E.), *Catalogue des bronzes de la Bibliothèque Nationale*. P., 1895.

BARTON (G. A.), *The Semitic Ishtar Cult : American Journal of Semitic Languages*, IX et X.

BUDGE (W.) et KING (L. W.), *Annals of the Kings of Assyria*. I. Lond., 1902.

CAPART (J.), *Les débuts de l'art en Egypte*, Bruxelles, 1904.

CLAY (A. T.), *The empire of the Amorites*, New-Haven, 1919.

CONTENAU (G.), *La déesse nue babylonienne*. P., 1914.

— *Contribution à l'Histoire économique d'Umma*, P. 1915.

— *Les cylindres syro-hittites : Revue d'assyriologie*, 1917.

— *La question des origines comparées. Les cylindres chypriotes : Revue d'Assyriologie*, 1918.

— *Les Hittites, l'Orient, la Grèce : Revue d'Assyriologie*, 1919.

— *Trente tablettes cappadociennes*. P., 1919.

— *Musée du Louvre. Tablettes cappadociennes*, P., 1920.

— *Mission archéologique à Sidon*. P., 1921.

— *Les Sémites en Cappadoce au XXIII^e s. : Journal Asiatique*. Avr. 1921.

CUMONT (F.), *L'aigle funéraire des Syriens et l'apothéose des empereurs : Revue de l'Histoire des Religions*, 1910.

COWLEY (A.), *The Hittites*. Lond., 1920.

DELAPORTE (L.), *Un nouveau sceau du scribe Ur-Enlil : Revue archéologique*. 1909.

- DELAPORTE (L.), *Catalogue des cylindres orientaux du Musée Guimet*. P., 1909.
- *Les sept sceaux d'une enveloppe datée de Samsu-Iluna, roi de Babylone : Recueil de Travaux*, XXXII. 1910, p. 160-164.
- DUSSAUD (R.), *Les monuments palestiniens et judaïques du Musée du Louvre*. P., 1912.
- EVANS (A.), *The Palace of Minos at Knossos, I, The neolithic and early and middle Minoan Ages*. Lond., 1921.
- FIMMEN (D.), *Die Kretisch-Mykenische Kultur*. 1921.
- GELLER (S.), *Die Sumerische-Assyrische Serie Lugal-e Ud Me-lam-bi Nirkal*. Leiden, 1917.
- GRENFELL (A.), *The Iconography of Bes and of phœnician Bes hand Scarabs : Proceedings of the Society of Biblical Archæology*, XXIV, 1902. p. 21-40.
- GRIFFITH (P. L.), *The God Set of Ramessu II : Proceedings of the Society of Biblical Archæology*, XVI, 1894.
- HALL (H. R.), *Aegean archæology*. Lond., 1915.
- HEUZEY (L.), *Quelques cylindres et cachets d'Asie Mineure : Gazette archéologique*, 1887 et *Origines orientales*, p. 137.
- *Catalogue des antiquités chaldéennes du Musée du Louvre*. P., 1902.
- *La glyptique syrienne et le symbole du vase jaillissant : 1^o Palais Chaldéen*, p. 106; 2^o (avec additions) : *Origines Orientales*, p. 172.
- *Origines Orientales de l'Art*. P., 1915.
- et THUREAU-DANGIN (P.), *Restitution matérielle de la Stèle des Vautours*. P., 1909.
- HILPRECHT (H. V.), *Explorations in the Bible Land*. Edimb., 1903.
- HINKE (J.), *A new boundary stone of Nebuchadrezzar*. I. Philad., 1907.
- HOGARTH (D. G.), *Excavations at Ephesus*, texte et pl. Lond., 1900.
- *Ionia and the East*. Oxford, 1909.
- JASTROW (M.), *The civilization of Babylonia and Assyria*. Philad., 1915.
- JONDET (G.), *Les ports submergés de l'ancienne île de Pharos (Mémoires de l'Institut. Egypt., T. IX)*.
- KAN (A. H.), *De Jovis Dolicheni cultu*. Groningen, 1901.
- Keilschrifttexte aus Boghaz Keui*, V. Leipz., 1921.
- KING (L. W.), *Babylonian boundary-stones and memorial tablets in the British Museum*, 2 vol. Lond., 1912.

- LAJARD (F.). *Culte de Mithra*, texte et atlas, P., 1867.
- LANGDON (St.). *The Epic of Gilgamès. Univ. of Penn. Publicat. of the Babylonian Section*, X. Philad., 1917.
- *Revue d'Assyriologie*, XIII, 1916, p. 161.
- LEGRAIN (L.), *Empreintes de cachets élamites : Mémoires de la Mission Archéologique de Perse*, XVI, 1921.
- LYON (D. G.), *The seals impressions on an early babylonian contract : Journal of the American oriental Society*, XXVII, I, 1906, p. 135-141.
- MASPÉRO (G.), *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*. 3 vol. P., 1895-1908.
- Memnon. Zeitschrift für die Kunst und Kultur Geschichte des Alten Orients*, Leipz., 1907 et suiv.
- Mémoires de la Délégation Française en Perse*. P. depuis 1900.
- MENANT (J.), *Recherches sur la glyptique orientale*, 2 vol. P., 1883-1886.
- *Intailles de l'Asie Mineure : Revue archéologique*, 1886.
- MESSERSCHMIDT (L.), *Corpus inscriptionum hettiticarum*, Berl. 1900-1906.
- MORDTMANN, *Münzstudien*. Leipz., 1863, pl. III, p. 121-132.
- MORGAN (J. de). *De l'influence asiatique sur l'Afrique à l'origine de la civilisation égyptienne*, P., 1922.
- NIES (J. B.), *The boomerang in ancient Babylonia : The american anthropologist*, XVI, 1914, p. 26-31.
- OHNEFALSCH-RICHTER (M.), *Kypros, die Bibel und Homer*, 2 vol. Berl., 1893.
- OLMSTEAD, CHARLES et WRENCH, *Travels and studies in the Nearer East*. Ithaca, 1911.
- PERROT (G.). *L'art de l'Asie Mineure, ses origines, son influence : Revue archéologique*. Nouvelle série, 2, XXV; réimprimé dans *Mémoires d'archéologie*, p. 41-74.
- *Sceaux hittites en terre cuite appartenant à M. Schlumberger : Revue Archéologique*, X^{bre} 1882.
- PERROT (G.) et CHIEPIEZ (Ch.), *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t. VI (*Grèce primitive, Art mycénien*). 1894.
- PERROT (G.), GUILLAUME (E.) et DELBET, *Exploration archéologique de la Galatie et de la Bithynie*, etc. P., 1872.
- PETRIE, FLINDERS, *Scarabs and cylinders with names. British School of Archaeology*. Lond. 1917.
- PINCHES (Th. G.), *Collection of Sir H. Peek ; inscribed babylonian tablets*, 1888.

- PINCHES (Th. G.), *The Cappadocian tablets belonging to the Liverpool Institute of Archæology : Annals of Archæology and Anthropology of the Liverpool Institute of Archæology*. 1908, I, 3, p. 49-80.
- POTTIER (E.), *Vases peints de l'Acropole de Suse : Mémoires de la Délégation française en Perse*, t. XIII, 1912.
- *L'art Hittite : Syria* (Paris, Geuthner), I, 1920, p. 169-182, 264-286; II, 1921, p. 6-39, 96-119; nombreuses illustr. pl. (à suivre).
- RAMSAY (W.), *A historic commentary on St-Paul's Epistle to the Galatians*. Lond., 1899.
- *The thousand and one churches*. Lond., 1909.
- Roscher's Lexicon*, Article : *Gryps*.
- RONZEVILLE (S.), *L'aigle funéraire en Syrie : Mélanges de la Faculté Orientale*, V, 2. Beyrouth, 1912.
- ROSTOVITZEFF, *L'exploration archéologique de la Russie méridionale de 1912-1917 : Journal des Savants*. 1920 (bibliographie de la question).
- SAYCE (A. H.), *Cappadocian cuneiform tablets from Kara Eyuk : Babyloniaca*. IV, 2, 1910.
- *Adam and Sargon in the land of the Hittites : Proceedings of the Society of Biblical Archæology XXXVII*, 1915, p. 227-245.
- SCHEIL (V.), *Textes funéraires : Revue d'Assyriologie*, XIII (1916), p. 165.
- *Tablettes de Kerkouk : Revue d'Assyriologie XV*, 2 (1918) et *Recueil de Travaux*, XXXI, 3.
- *Gilgamesh et la chaussure à pointe recourbée : Revue d'Assyriologie*, XV (1918), p. 84.
- SMITH (S.), *Cuneiform texts from Cappadocian tablets in the British Museum*, part. I. Lond., 1921.
- SPELEERS (L.), *Catalogue des intailles et empreintes orientales des Musées royaux du Cinquantenaire*. Bruxelles. 1917.
- STEINDORFF (G.), *Die Blütezeit des Pharaonenreiches*, Bielefeld, 1900.
- THOMPSON, CAMPBELL (R.), *The British Museum excavations at Abu Sharrain in Mesopotamia in 1918 (Society of Antiquaries, vol. LXX)*, Oxford, 1920, p. 101-104.
- THUREAU-DANGIN (F.), *La date des tablettes cappadociennes : Revue d'Assyriologie*, VIII, 3, 1911, p. 142.
- *La chronologie des dynasties de Sumer et d'Accad*. P., 1918.

- THUREAU-DANGIN (F.). *Rituel et amulettes contre Labartu* : *Rev. d'Assyriologie*, XVIII (1921).
- TOUTAIN (J.). *Les cultes païens dans l'empire romain*, 2 vol. P., 1907-11.
- TSOUNTAS (Ch.), *The mycenaean Age*. Lond., 1897.
- UNGNAD (A.), *Vorderasiatische Schriftdenkmäler I*. Leipz., 1907.
- WAINWRIGHT (G. A.), *The Kestiu-People of the Ægyptian monuments* : *Annals of Archæol. and Anthropol. of the Liverpool Institute of Archæol.* t. VI.
- WEBER (O.), *Die Kunst der Hethiter (Orbis Pictus t. 9)*. Berl., s. d. (1921).
- WEIDNER (E.), *Der Zug Sargons von Akkad nach Kleinasien* : *Boghazköi Studien*, VI. Leipz., 1922.
- *Die Könige von Assyrien (Mitteil. der Vorderasiat. Gesell.)*. 1921.
- WEILL (R.), *La fin du Moyen-Empire égyptien*. 2 vol. P., 1918.
- WOOLLEY (C. L.), *La Phénicie et les peuples égéens* : *Syria II*. 1921, p. 177-194.

LA GLYPTIQUE SYRO-HITTITE

I

CONSTITUTION D'UN GROUPE DE GLYPTIQUE SYRO-HITTITE

I. — MONUMENTS.

Rapports avec le grand art. — L'art hittite, que l'on avait considéré jusqu'à ces dernières années, comme une province de l'art assyrien, acquiert chaque jour plus d'indépendance. Lorsqu'on découvrit les grandes sculptures hittites, la plupart de ceux qui les étudièrent, en raison de la rudesse de certains de ces monuments et de leur ressemblance avec ceux de l'Assyrie, virent dans l'art hittite, en bloc, un art provincial ayant imité le style et les procédés des Assyriens. Peu à peu, une réaction contre ce jugement trop sommaire se dessina. On reconnut que l'art hittite offrait de la diversité; si certains monuments de Karkémish, de Zendjirli, d'Euyuk, sont certainement contemporains des rois d'Assyrie, d'autres trouvés sur les mêmes sites leur sont nettement antérieurs, et des monuments d'autres provenances, notamment d'Asie Mineure, précèdent de beaucoup la période assyrienne. Cette théorie, qui se précise depuis quelques années, est exposée avec de nouvelles preuves dans l'ouvrage que publie actuellement M. E. Pottier sur les grands monuments de la sculpture hittite, et auquel je renvoie pour tout ce qui n'est pas strictement le sujet de cette étude¹. Les dernières recherches ont démontré

1. *L'art hittite : Syria*. 1920, 1921.

que certaines de ces œuvres d'art datent du xiv^e siècle avant notre ère, ce qui est déjà un notable recul. Avec la glyptique il nous est possible de remonter plus haut dans le passé de l'Asie occidentale, et d'affirmer la présence d'un art hittite, analogue à celui qu'exprimera plus tard la grande sculpture, à une époque bien antérieure, puisque nous pouvons décrire des monuments datés de 2400 environ avant J.-C. A cette période, il nous faudra reconnaître déjà à l'art hittite ces caractères d'originalité et de personnalité qui se remarquent ensuite dans les bas-reliefs. Bien plus, nous nous trouverons, dès les plus anciens documents de glyptique, en présence d'un répertoire déjà constitué; nous ne savons rien de ses antécédents, et cette ignorance ouvre le champ aux hypothèses.

La connaissance de cette glyptique aurait son intérêt propre, même si l'on se bornait à l'étude des scènes qui constituent son répertoire. Elle acquerra une toute autre portée si on la considère dans son milieu, c'est-à-dire dans ses rapports avec l'art des pays qui entourent son berceau. La recherche de ses origines, l'analyse de son influence sur la glyptique des pays limitrophes, la détermination de ce qu'elle a emprunté à l'art étranger, ajouteront à l'intérêt de cette étude: j'estime qu'elle nous amènera à conclure, ainsi que l'ont fait ceux qui ont examiné les grands monuments, que la gravure sur pierre syro-hittite n'est qu'une phase de l'évolution d'un art plus général que l'art sumérien, babylonien, assyrien. On peut le qualifier de mésopotamien; ses manifestations, répandues sur toute l'Asie antérieure, ne sont que des variantes de cet art, disséminées dans le temps et dans l'espace; leur développement suppose des échanges d'influences entre les différents rameaux qui en sont issus.

Formes et usage des cylindres et des cachets. — Les monuments de la glyptique hittite sont les cachets et les « cylindres », dont l'existence est intimement liée à l'écriture sur tablettes d'argile.

La complication des caractères cunéiformes assurant à la classe des scribes le monopole de l'écriture, il fallait que ceux

qui avaient besoin de leurs offices pussent certifier le document rédigé à leur intention; même s'ils avaient su écrire. L'apposition de leur nom eût été insuffisante pour authentifier l'acte, car les traits de l'écriture cunéiforme sont, par définition, impersonnels. Tout naturellement, on eut l'idée d'imprimer sur l'argile molle une marque distinctive tenant lieu de ce qu'est aujourd'hui la signature. M. Pottier considère le cachet comme un équivalent du tatouage primitif tombé en désuétude : l'individu, au lieu de porter sur sa peau la représentation de ses divinités protectrices, les conserve sur un cachet qui ne le quitte pas. Les deux points de vue se rejoignent; celui qui appose son cachet sur un objet affirme sa propriété, en même temps qu'il reproduit les marques talismaniques qui lui sont propres et doivent assurer la sauvegarde de l'objet qui en est muni.

La forme la plus simple du cachet, celle qui vient d'abord à l'esprit, est celle d'une surface plane, gravée, qu'on applique sur la matière à laquelle on veut imprimer sa marque; le contour de ce cachet sera rond, ovale, carré; sa partie supérieure, celle par laquelle on le tiendra, sera façonnée en pointe, en dôme, en forme de bouton, mais le principe reste toujours le même : une surface plate qu'on appliquera sur l'objet.

On trouve en Mésopotamie un cachet de type très particulier : sur un fragment de matière dure, pâte artificielle, coquille ou pierre en forme de cylindre, on gravait en creux, sur la circonférence, la marque personnelle du possesseur. Pour en faire usage, on roulait sur l'argile fraîche ce cylindre, et la gravure s'y imprimait en relief en un dessin continu. La vogue des cylindres devint prodigieuse en Mésopotamie, ainsi que le remarque Hérodote¹, et après lui Strabon²; mais le témoignage souvent invoqué de ces historiens ne vaut que pour attester la faveur du cachet en Babylonie; dès l'époque d'Hérodote (v^e s. av. J.-C.), et plus encore au temps de Strabon (i^{er} s. av. J.-C.), le cylindre était remplacé par le cachet plat,

1. I, 195.

2. XVI, I, 20.

rond ou ovale; c'est d'ailleurs ainsi que Strabon décrit les sceaux des Babyloniens. Tous les pays qui adoptèrent l'écriture cunéiforme sur argile se servirent aussi du cylindre : c'est pourquoi on rencontre tant de ces objets en Mésopotamie, en Assyrie du Nord, en Elam, à Chypre, en Syrie et en Asie Mineure.

C'est aux cylindres et aux cachets de ces deux dernières régions, autrefois sous le contrôle hittite, que se trouve, par définition, limité ce travail.

SOURCES DE CETTE ÉTUDE.

Les pierres gravées. — Dès la fin du XVIII^e siècle, quelques cylindres et cachets orientaux parvinrent dans les collections européennes; avec le début des fouilles en Mésopotamie, leur nombre s'accrut considérablement. Aujourd'hui, on en connaît plusieurs milliers; mais, s'il est aisé d'ordinaire d'identifier le lieu de découverte d'un grand monument, nous n'avons guère de renseignements sur la provenance exacte des cylindres. A part ceux, et c'est la minorité, qui ont été mis au jour dans des fouilles régulières, ils proviennent de trouvailles accidentelles et des recherches clandestines dont les indigènes sont très friands; ils ont voyagé de main en main avant d'arriver au marchand qui les portera en Europe. Ceci explique qu'on ait tout d'abord considéré les cylindres comme babyloniens, ou tout au moins dans le sens strict du mot, comme mésopotamiens, tant la Babylonie, explorée tout d'abord, s'en montrait productive; c'est seulement lorsque leur nombre devint considérable, qu'on put y reconnaître des différences de style et tenter leur classement.

Publications. — Menant, dans son grand ouvrage sur les cylindres¹, a consacré un chapitre aux intailles de l'Asie Mineure. Il choisit quelques cylindres types, en compara les éléments avec ceux des grands monuments de la région syro-

1. *Recherches sur la Glyptique Orientale. — Intailles de l'Asie Mineure.*

hittite, et établit leurs ressemblances; mais il eut soin de mettre en garde l'observateur contre les erreurs possibles, du fait du mélange de styles qui s'y rencontre d'ordinaire. Il estimait cependant que ces altérations du style primitif pouvaient être décelées, à condition de savoir reconnaître les éléments déjà indiqués par Perrot comme caractéristiques de l'art de l'Asie Mineure¹: il signalait dès cette époque que les symboles remplissant le champ du cylindre pouvaient être des caractères d'écriture.

Heuzey, dans une communication à l'Académie des Inscriptions², établit qu'il convenait de réserver une place à part, à certains cylindres provenant d'Aïdin, en Asie Mineure, ville s'élevant non loin de l'antique Tralles, dans le vilayet où est Smyrne. En même temps qu'il reconnaissait dans ces monuments nombre d'éléments empruntés directement aux cylindres chaldéens, il insistait sur ce qu'a de particulier leur répertoire décoratif; il remarquait une telle unité dans leur composition, qu'il lui paraissait possible de rattacher dès lors à la glyptique de l'Asie Mineure, certains spécimens publiés avec la mention d'une origine différente. Un peu plus tard, Heuzey étudia des cylindres du même style³, et distingua parmi eux, comme on l'a fait pour les grands monuments, deux grandes classes: l'une de monuments d'Asie Mineure, l'autre de monuments de la Haute-Syrie.

Dans l'Histoire de l'Art dans l'antiquité⁴, Perrot et Chipiez consacrèrent un chapitre à la « Glyptique Hétéenne ». Avec une prudence que la nouveauté du sujet justifiait, ils n'admettaient pour hittites que les cylindres présentant des hiéroglyphes hittites; ils n'osaient pas « porter au compte de cette fabrique » ceux pour qui « cette attribution ne repose que sur de légères présomptions ».

1. G. Perrot et E. Guillaume: *Exploration archéologique de la Galatie et de la Bithynie*. — G. Perrot: *L'art de l'Asie Mineure, ses origines, son influence*.

2. *Quelques cylindres et cachets d'Asie Mineure*.

3. *La Glyptique syrienne et le symbole du vase jaillissant*.

4. T. IV, 1887, p. 765-774.

Je passe sous silence les nombreux mémoires consacrés à quelques-uns de ces monuments : je les citerai au cours de cet ouvrage et ils figurent à la bibliographie. J'arrive au travail d'ensemble le plus complet qui ait été publié sur la question, celui de W. H. Ward¹, dans lequel figurent plus de deux cents reproductions au trait de cylindres syro-hittites.

L'importance de ce recueil est considérable : si le dessin au trait rend peu perceptibles les qualités de style des monuments, il a l'avantage de la clarté, il permet les comparaisons. Cet ouvrage est un répertoire précieux qui contient, outre une interprétation des motifs de la glyptique orientale, de nombreux matériaux d'étude.

J'ai déjà donné une brève analyse dans Syria², et je me reporterai fréquemment au cours de ce travail, au volume, le dernier en date que M. Hogarth, conservateur de l'Ashmolean Museum d'Oxford a consacré aux sceaux hittites, en prenant pour point de départ le catalogue de la collection de son Musée³. Nous examinerons les conclusions du savant auteur.

Depuis quelques années, les publications de catalogues ont beaucoup contribué à faire connaître les grandes collections ; ils mettent aux mains du public, à défaut des originaux, des répertoires dont les éléments sont déjà classés : c'est ainsi que pour la France, on peut citer les catalogues du Louvre⁴, de la Bibliothèque Nationale⁵, du Musée Guimet⁶, et de l'ancien cabinet De Clercq⁷. Ces importantes publications, conséquence de la richesse exceptionnelle des collections françaises de glyptique de l'Asie antérieure, n'ont aucun équivalent à l'étran-

1. *The Seal Cylinders of Western Asia.*

2. 1921, p. 258.

3. *Hittite seals Cylinders with particular reference to the Ashmolean Collection.*

4. L. Delaporte : *Catalogue des cylindres orientaux du Musée du Louvre.*

5. L. Delaporte : *Catalogue des cylindres orientaux de la Bibliothèque Nationale.*

6. L. Delaporte : *Catalogue des cylindres orientaux du Musée Guimet.*

7. De Clercq et J. Menant : *Catalogue de la collection De Clercq; cylindres orientaux.*

ger. A part le catalogue de la collection J. P. Morgan¹, et celui du Musée de Bruxelles², il n'y a encore aucun répertoire d'ensemble des Musées de Londres, de Berlin ou de New-York³.

Les empreintes. — D'ailleurs, l'étude de la glyptique de l'Asie antérieure tout entière gagnerait à être renouvelée par la comparaison avec d'autres documents. Jusqu'ici, ce sont les cylindres eux-mêmes qu'on avait surtout interrogés. Les Musées et les Collections renferment des tablettes datées, indiquant en quel lieu elles furent écrites, et portant des empreintes de cylindres. Ces empreintes sont souvent plus précieuses pour le classement que les originaux eux-mêmes; si nous en possédions un Corpus, nous pourrions acquérir des précisions nouvelles sur les dates et les écoles; les flottements qu'on est encore obligé d'admettre dans les attributions d'époques et de régions se trouveraient ainsi réduits. Leur étude rendrait perceptibles nombre de bouleversements politiques et de périodes d'asservissement que traduit l'apparition de formules nouvelles. Malheureusement, à part la reproduction des empreintes de cylindres de hauts personnages, bien peu avait été fait dans cette voie. Ce n'est que depuis quelque temps que les catalogues de cylindres admettent à côté des originaux la reproduction des empreintes sur tablettes (par exemple le Catalogue des cylindres du Louvre), ou que des monographies prennent pour point de départ ces empreintes⁴.

Il serait à souhaiter que toute publication de textes fût accompagnée de la reproduction, au moins schématique, des empreintes de cylindres des tablettes, si elles n'ont pas été éditées antérieurement.

1. W. H. Ward : *Cylinders and other Ancient Oriental Seals in the Library of J. Pierpont Morgan.*

2. L. Speleers, — *Catalogue des intailles et empreintes orientales des Musées royaux du Cinquantenaire.*

3. Il vient de paraître récemment une étude de M. O. Weber sur les cylindres, (*Altorientalische Siegelbilder*), où figurent parmi les illustrations un certain nombre de cylindres inédits du Musée de Berlin.

4. L. Legrain : *Empreintes de cachets Elamites.*

DÉNOMINATION ARCHÉOLOGIQUE.

Justification du terme syro-hittite. — Aux différents vocables sous lesquels ont été désignés les cylindres et cachets qui font l'objet de cette étude, se sont peu à peu substituées les appellations de « syro-hittites » ou « syro-cappadociens » ; elles tiennent compte de la répartition de cette glyptique sur deux territoires différents et répondent à la division en deux classes (Asie Mineure et Haute-Syrie), qu'on a établie pour les grands monuments. Le second terme n'affirme que la provenance géographique de ces monuments ; c'était une dénomination prudente, alors que certains savants soutenaient que les véritables Hittites étaient ceux de la Haute-Syrie ; le premier terme, au contraire, fait davantage état de l'origine ethnique des peuples qui ont produit cette glyptique : les deux appellations sont également vraies aujourd'hui que nous tenons la Cappadoce pour le théâtre de l'apogée de la puissance hittite, grâce aux découvertes de Boghaz-Keui.

Des divers ouvrages que nous venons de citer, et de l'examen des grandes collections, il résulte que le groupe des cylindres et cachets syro-hittites se présente à nous avec une véritable unité d'ensemble, mais il offre de nombreuses divergences de détails. S'il est assez facile d'y reconnaître une suite de grandes influences et de délimiter les frontières extrêmes de cette glyptique dans ses caractères syro-hittites les plus accusés, par contre la démarcation est presque insensible entre certains de ses exemplaires et ceux de la glyptique syrienne, et même avec certaines classes de la glyptique babylonienne. Nous verrons en outre qu'il est très difficile, dans les cylindres syro-hittites, de faire le départ entre ce qui est syrien et ce qui est hittite. La dernière classification de M. Hogarth tend à rejeter de la série syro-hittite des cylindres qui devraient, je crois, en faire partie, et y introduit des types qu'il me paraît falloir en distraire. C'est qu'en effet, la véritable identité des Hittites nous échappe encore.

Notions ethnographiques et historiques. — Nous discernons sous le vocable de Syro-Hittites un amas de peuples ayant reçu des renforts divers à plusieurs reprises, qui forment un amalgame de populations certainement différentes, auxquelles un élément prépondérant a assuré l'unité.

M. Pottier, dans sa publication¹, a donné un résumé détaillé de l'état de nos connaissances sur l'histoire des Hittites. Il est donc superflu de recommencer pareil exposé : je me bornerai à rappeler très brièvement les notions indispensables à l'intelligence de ce qui va suivre.

Les Hittites apparaissent dans l'Histoire à la fin de la Première dynastie Babylonienne. Ils mettent à sac Babylone (un peu après 2000) ; c'est le fait d'un peuple ayant déjà une puissance considérable. Pour la période antérieure, nous avons quelques documents qui nous les font apercevoir. Les tablettes cappadociennes qui datent de trois ou quatre siècles auparavant, nous laissent pressentir les Hittites, grâce à leur onomastique, mais ne les citent pas d'une façon formelle. Nous y trouvons simplement mention des Tabals. Est-ce le peuple qui fera partie de la confédération hittite à l'époque des Sargonides, soit quinze cents ans plus tard ?

Dans une publication antérieure², j'avais indiqué la rencontre dans les tablettes sémitiques provenant de Cappadoce du nom des Hittites ; j'y avais trouvé la ville de Burush-des-Hittites (Burush Hatim), par opposition à un autre Burush sans qualificatif³. Depuis, j'ai pu m'apercevoir, en publiant la collection des Tablettes cappadociennes du Musée du Louvre⁴, que j'avais fait erreur. Il n'y est jamais question de Burush seul, ni des Hatim seuls, mais toujours de Burushhatim ; l'habitude des scribes de Cappadoce de rejeter à la fin de la ligne d'au-dessous la fin d'un mot trop long pour celle qu'ils terminent, m'avait fait croire à une coupure qui n'existe pas en réalité.

1. Cf. p. 171, *Syria*, 1920.

2. *Trente tablettes cappadociennes*, p. 57.

3. Dans tous les noms propres cités, *u* doit être prononcé *ou*.

4. *Musée du Louvre. Tablettes cappadociennes*, p. 18.

Dans Burushhatim, je n'ose donc proposer d'y trouver l'élément Hatim-Hittites. Je l'ai d'ailleurs signalé en 1920¹. Mais une autre série de tablettes publiées depuis a paru confirmer ma première manière de voir². L'auteur de la publication y a retrouvé le même nom de ville, ce qui est naturel, toutes ces tablettes ayant même provenance, mais à côté de Burushhatim, il signale Burushhana³, ce qui pourrait rendre au suffixe « hatim » la valeur propre que je n'osais plus lui attribuer. L'examen du texte m'a convaincu qu'il y a là une erreur du scribe. Les tablettes cappadociennes présentent souvent des contractions (de préfixes notamment), et des syllabes omises par négligence. Au lieu de « *ana Burushhaana gashatia meliik* » il faut restituer le signe *tim* omis par le scribe, et lire « *ana Burushhatim ana gashatia meliik* » : nous retrouvons ainsi Burushhatim en un seul mot.

La présence des Hittites à cette époque est donc probable sans qu'ils soient vraiment cités dans les tablettes Cappadociennes; ils nous apparaissent de même façon dans un texte publié par M. Sayce⁴, puis par M. Weidner⁵, récit de campagne du grand Sargon d'Agadé (xxix^e s.) en Asie Mineure. Nous y apprenons que Sargon fut sollicité par cette colonie cappadocienne de venir la délivrer de l'oppression de ses voisins, peuple guerrier qui est sans doute celui des Hittites.

Par la suite, nous voyons les Hittites fréquemment cités dans les tablettes d'El-Amarna (xiv^e s.). Ils se sont établis en Syrie et progressent graduellement vers le Sud. La découverte des tablettes de Boghaz-Keui nous donne leur histoire pour l'époque qui suit immédiatement et qui va jusqu'à 1100 environ; nous savons par ces documents qu'à ce moment les Hittites de Boghaz-Keui prennent la prépondérance et sont à la

1. Communication à la Société Asiatique 16 avril 1920. *Les Sémites en Cappadoce au XXIII^e s.*

2. S. Smith. *Cuneiform texts from Cappadocian tablets in the British Museum.*

3. N^o 113381, pl. 44, l. 17 et suiv.

4. A. H. Sayce : *Adam and Sargon in the Land of the Hittites.*

5. E. Weidner : *Der zug Sargons von Akkad nach Kleinasien.*

tête d'une véritable confédération. Il n'est donc pas téméraire, d'après ce que nous connaissons des périodes antérieures, d'estimer qu'ils étaient en Anatolie depuis longtemps déjà.

La tourmente du ^{xiii}^e siècle qui déferle contre l'Égypte avec les peuples de la Mer, détruit la civilisation égéenne, ravage la Syrie et y porte les Philistins, n'épargne pas les Hittites : leur empire anatolien disparaît sans doute sous les coups des Mushki que les souverains d'Assyrie verront ensuite se dresser contre eux et que la plupart des auteurs ont identifiés aux Phrygiens. L'empire hittite se reforme ensuite avec Karkémish sur l'Euphrate pour capitale. Il succombera sous les coups des Sargonides et de l'empire Néo-babylonien.

II

CARACTÈRES PROPRES AU GROUPE SYRO-HITTITE

Nous exposerons tout d'abord les différentes caractéristiques qui permettent de constituer un groupe de glyptique syro-hittite, et de le classer à part dans la masse des documents similaires de l'Asie mésopotamienne.

Nous sommes guidés dans notre classification par la présence de signes d'écritures sur les cylindres ou cachets; nous devons donc résumer brièvement ce que l'on sait de l'écriture hittite, d'autant plus que ce sont des cylindres ou des sceaux qui ont servi de base aux premières tentatives de déchiffrement. Nous devons ensuite étudier les caractéristiques du costume que portent les personnages représentés par la glyptique syro-hittite. Comme ces monuments, ainsi d'ailleurs que tous ceux des peuples très anciens, sont à intentions religieuses et représentent des divinités, il nous faudra les définir d'après ce que nous connaissons de la religion et du panthéon des Syro-hittites.

L'accord de ces diverses caractéristiques définira la personnalité du groupe archéologique syro-hittite. Ce groupe nous apparaîtra aussi complexe à la suite de cette étude que lorsque nous l'avons considéré des points de vue ethnique et historique.

ÉCRITURE ET LANGUE.

Hiéroglyphes. — On a découvert sur toute l'aire habitée par les populations syro-hittites des monuments portant des

signes hiéroglyphiques rappelant ceux de l'écriture égyptienne. Les essais de déchiffrement qui se poursuivent depuis 1870 environ, ont fourni des résultats très encourageants. C'est surtout à M. Sayce que l'on doit ceux qu'il faut retenir.

Beaucoup d'échantillons de glyptique syro-hittite présentent des signes hiéroglyphiques; parmi ceux-ci, certains ont une forme très particulière, et ne répondent, pour nous, à aucun objet déterminé; il est évident que leur présence sur un cylindre ou un cachet, surtout s'ils sont rangés en ordre, implique l'idée d'une inscription possible, mais il en est d'autres : têtes d'animaux ou d'oiseaux de profil, lièvre, etc., que nous identifions facilement; nous les retrouvons à la fois sur les inscriptions et sur les cylindres. Faut-il, dans ce dernier cas, les considérer comme signes d'écriture ou simplement comme symboles? Il n'est pas douteux que si l'on peut essayer d'interpréter ces signes quand ils se présentent en ligne comme dans le sceau dit d'Indilimma, (dont le caractère bilingue n'est pas assuré), on doit les considérer le plus souvent comme des symboles quand il se présentent isolés ou sans ordre dans les espaces laissés vides sur un sceau par la scène principale. Sur les cylindres babyloniens on rencontre ainsi beaucoup d'objets dont la plupart sont des figures hiéroglyphiques dans la région syro-hittite; en Babylonie ce sont des symboles, des talismans, des attributs de divinités, au même titre que la croix ansée égyptienne; dans un texte égyptien, cette croix prend une signification, mais sur un cylindre elle n'a plus qu'une valeur symbolique.

Les résultats du déchiffrement des hiéroglyphes deviendront plus décisifs lorsque la langue des Hittites nous sera mieux connue.

C'est à quoi tendent les études actuelles, les découvertes de Winckler à Boghaz-Keui en 1906 ayant apporté de nouveaux éléments à la solution de la question. On a trouvé alors des milliers de tablettes écrites soit en cunéiformes assyro-babyloniens, soit dans la langue des Hittites. La lecture de ces textes étant matériellement facile, on a pu tenter leur traduction; la

connaissance des langues parlées en Cappadoce au milieu du II^e millénaire avant notre ère fait chaque jour de grands progrès, et ces études seront vraisemblablement d'un grand secours pour la lecture des textes hiéroglyphiques. Je renvoie d'ailleurs pour l'exposé de ces déchiffrements à l'introduction de mes « *Eléments de bibliographie hittite* ».

Documents cunéiformes. — Il est une seconde catégorie de documents cunéiformes trouvés en Asie Mineure qui sont écrits en langue sémitique; les uns proviennent des fouilles de Winckler et sont les archives royales qui nous ont restitué plusieurs siècles de l'histoire des Hittites; je n'y insiste pas; les autres, d'intérêt privé sont connus depuis plus de trente-cinq ans sous le nom de tablettes cappadociennes.

C'est sur ces tablettes que nous relevons les empreintes de cylindres qui sont un témoignage de l'état de la glyptique en Anatolie à cette époque.

Le caractère complexe des Hittites, trouve son expression frappante dans leur langage, où l'on a déjà reconnu, bien qu'on soit au début du déchiffrement, plusieurs langues ou idiomes différents. Cette diversité d'influences explique les discordances qui se sont produites dans les classifications qu'on a jusqu'ici tentées de la glyptique syro-hittite.

COSTUME.

Pagne et Tunique. — Qu'il s'agisse des grands monuments ou de la glyptique, nous pouvons discerner un costume syro-hittite en opposition avec le costume en usage en Mésopotamie à la même époque. Celui-ci, dans ses grandes lignes, consiste dans une robe. Du côté gauche du corps, cette robe, qui est obtenue par draperie de l'étoffe, recouvre le bras et libère l'avant-bras; de l'autre côté, le bras et l'avant-bras sont laissés libres. La coiffure consiste en une sorte de calotte basse, ou en une tiare pointue, ornée de cornes qui sont l'attribut de la divinité. Mais le costume syro-hittite n'est pas confiné aux territoires hittites: il se retrouve dans les pays avoisinants, ce

qui n'a rien d'étonnant puisque nous savons déjà quelle complexité est celle de ce que l'on a appelé le peuple hittite. C'est donc, plutôt un costume des pays du Nord et de l'Ouest, un costume étranger par rapport à celui des Chaldéens. Ce costume hittite évoluera peu au cours de l'histoire; il aura plus d'influence sur celui des Mésopotamiens que ce dernier ne réagira sur lui, sans doute par suite de son caractère plus pratique, et parce qu'il répond mieux à ce qu'exigent les variations de la température.

Chez les Syro-Hittites, le vêtement se compose d'une sorte de caleçon collant rayé de stries horizontales, qui commence à la taille et finit en haut des cuisses: il semble, lorsque les personnages sont seulement revêtus de ce costume, que le reste du corps soit nu; souvent, cependant, ce caleçon doit n'être que la suite d'une tunique collante, mais unie; elle n'est visible sur les monuments qu'aux bras et au cou, où une simple ligne indique sa terminaison; parfois même ce pagne rayé n'est que l'extrémité inférieure de la tunique qui finit en s'évasant, sans qu'on distingue le caleçon qui enserme le haut de chaque cuisse; il rappelle alors la fustanelle des Grecs ou le kilt des Ecossais: c'est un petit jupon. Les pays où se portait ce léger vêtement n'étaient pas assez tempérés pour qu'on pût s'en contenter et il faut le plus souvent admettre que, seule, la partie inférieure du vêtement est visible, du fait de ses rayures; le reste de la tunique, collante et unie, ne nous apparaît point. Nous avons de nombreux exemples de ces deux variétés de vêtements, caleçon et pagne; ils eurent une grande vogue dans les territoires situés hors de la Chaldée. Les figures 152, 154, 156, 159, 163, nous montrent un Hittite qui ne semble vêtu que de ce caleçon; c'est le cas du relief dit du Roi, de Boghaz-Keui¹, où les bouclettes que l'on aperçoit sur le corps du personnage n'indiquent pas son système pileux, mais la fine toison d'un justaucorps. J'attire l'attention à titre de comparaison, sur la statuette d'or² et la grande statue de Napir-

1. A. Cowley : *The Hittites*, p. 25.

2. *Mémoires de la Délégation en Perse*, t. VII, 1905, pl. XXIV.

Azu¹ trouvées à Suse, où, dans un cas les étoiles, dans l'autre les petits cercles qu'on voit sur le buste des personnages, sont des motifs ornementaux de l'étoffe. De même sur un bouclier votif de l'Ida², d'inspiration hittite, le dieu qui paraît nu est en réalité vêtu d'une sorte de maillot collant dont, seuls, des ornements décèlent les contours. Le bas-relief d'Anubanini, roi de Lulubi, (pays situé à l'Est de la Mésopotamie), et datant du xxiv^e siècle environ, représente le roi porteur du même pagne; sa tunique unie et collante n'est révélée que par les petits ornements qui la parsèment, et par l'indication de ses limites au cou et aux bras (fig. 1). La Haute-Syrie qui subit la domination hittite, a gardé le souvenir de cette mode dans ses bronzes assez rudes³; c'est parmi eux que nous trouvons le plus d'exemples de ce pagne comme unique vêtement, et je crois qu'il y a lieu de faire intervenir dans certains de ces cas, la notion de nudité rituelle; plus au sud, nous en avons un exemple dans le bas-relief de Moab, qui est au Musée du Louvre, et qui représente le dieu Teshub sous les traits d'un guerrier⁴.

Mais cette pièce du costume n'est pas seulement asiatique, elle est d'un emploi courant dans le monde égéen: outre les bronzes de Tirynthe⁵, de Mycènes⁶, qui nous en assurent, nous en avons une représentation frappante dans la fresque de Cnosse, où le « porteur de vase⁷ », n'est pas vêtu du pagne, mais d'un maillot analogue à nos caleçons de bains, absolument collant. Le « chasseur » et l'aurige de deux fresques du second palais de Tirynthe⁸, portent un justaucorps serré à la taille et finissant au niveau du tiers supérieur des cuisses; sans doute le tissu d'un tel vêtement était-il résistant et dur, (un

1. Ibid. t. VIII, 1905, pl. XV, XVI.

2. Dussaud, pl. VIII.

3. Perrot, t. III, fig. 277 et 304.

4. R. Dussaud : *Les monuments Palestiniens et Judaïques du Musée du Louvre*, fig. 1.

5. Perrot, t. VI, fig. 353.

6. Ibid. fig. 354.

7. Dussaud, fig. 55.

8. *Tiryns*, II pl. XI, 4 (cf. ib. 5) et p. 117, fig. 49; p. 110, fig. 47.

cuir épais, par exemple), d'où cet élargissement destiné à permettre le mouvement des jambes; on retrouve d'ailleurs cette variété de forme sur certains cylindres syro-hittites. Ce pagne figure aussi sur les peintures égyptiennes commémorant le tribut apporté par les Keftiu (xviii^e dynastie)¹; les insulaires en sont revêtus. M. G. A. Wainwright² a même tiré argument des ressemblances de l'armement et du costume Keftiu avec ceux de l'Asie-Mineure et de la Syrie pour apparenter le pays des Keftiu à ces territoires.

D'ailleurs, lorsque ce vêtement semble un véritable pagne, c'est la forme évoluée d'un costume plus primitif, collant, qui couvre les hanches, et dont une extrémité, cachant le pubis, passe entre les jambes et vient s'attacher en arrière; c'est le véritable « vêtement de pudeur » qu'Ishtar doit finalement abandonner dans sa descente aux enfers, après qu'elle a été privée de tous ses voiles. Sous cette forme si simple, ce costume se trouve à l'aurore des civilisations. M. D. Mackenzie, étudiant le costume égéen, estime que dans le pagne primitif et dans ses transformations, il y a des influences africano-méditerranéennes³. Les bronzes crétois le représentent souvent sous son expression la plus simple⁴, mais lorsque ce sous-vêtement prend la forme d'un petit jupon, la forme primitive n'en devait pas moins exister en dessous. C'est ainsi que sur le bas-relief dit du Guerrier de Moab trouvé à Tell Shihan et qui est aujourd'hui au Louvre, on voit dépasser sous le pagne la pièce d'étoffe qui couvre le pubis et passe entre les jambes⁵. Ainsi on trouve comme pièce fondamentale du costume, en Egée, Syrie et même en Palestine, en Asie-Mineure et jusqu'au nord de l'Assyrie, un maillot couvrant le milieu du corps, puis un pagne strié, le plus souvent associé à une tunique collante,

1. Dussaud, fig. 119.

2. *The Keftiu-people of the Aegyptian Monuments.*

3. *Annual of the British School at Athens, XII : Cretan palaces* p. 242 et suiv.

4. Bossert, fig. 74, (?) 133, 149, 150.

5. R. Dussaud : *Les monuments palestiniens et judaïques du Musée du Louvre*, p. 3.

unie, que ce pagne en soit ou non la partie inférieure. Cette tunique, moins ajustée, persistera sur les grands monuments hittites ; nous la voyons sur les sculptures de Kar-kémish, Zendjirli, Euyuk, Giaour Kalesi, etc. Ce sera le vêtement de dessous des Assyriens (Génies, Gilgamesh, etc.) ; c'est cette sorte de tunique que les Grecs ont appelé un « chiton ».

Ceinture. — La ceinture est le complément de ce sous-vêtement ; large et de fort relief, du fait de sa garniture, elle serre et amincit la taille. Cette ceinture est d'un emploi courant dans toute cette partie du monde occidental ; elle est quelquefois plate comme sur certains bronzes syro-hittites, par exemple sur une statuette du Musée du Louvre, trouvée près de Latakiah¹ ; dans ce cas, c'est évidemment la ceinture de cuir dont nous nous servons actuellement, revêtue ou non d'une garniture métallique. La ceinture du bas-relief dit du Roi, de Boghaz-Keui² est un très bel exemple de ce type. Dans un cadre constitué par plusieurs lignes de spirales, se développe une file de lions poursuivant des capridés. Nous avons là une composition de pur style mycénien. D'ailleurs ce bas-relief, grâce à la finesse des détails nous enseigne à quel point le pagne hittite pouvait être décoré ; il est composé de bandes striées de rayures en diagonale, disposées en sens contraire pour chaque bande ; de place en place s'intercale une bande ornée de spirales qui indiquent un travail de broderie ; le bord antérieur du pagne est terminé par une frange.

L'autre variété de ceinture se voit sur les monuments hittites et sur les monuments égéens ; l'artiste a affiné la taille de ses personnages, souvent à l'extrême, et a indiqué la ceinture par un épais bourrelet (fig. 154, 158, 159, 163). Cette disposition se retrouve sur un fragment de vase de Cnosse³, sur le « Porteur de vase » de Cnosse⁴, sur un vase en stéatite d'IIaghia

1. Perrot, III, fig. 304.

2. A. Cowley. *The Hittites*, p. 25.

3. H. R. Hall, *Aegean Archaeology*, fig. 7.

4. R. Dussaud, fig. 55.

Triada¹, sur des figurines de Tyliossos² et de Petsofa³ etne général sur les bronzes de Crète⁴.

Manteau. — A ce vêtement de dessous, s'ajoute le manteau; ce n'est plus la robe de la Chaldée qui comporte deux variétés : ou bien elle est formée de volants à stries verticales superposés, et c'est l'étoffe laineuse à longs poils appelée le Kaurakès ; ou bien, unie, elle est bordée en avant d'une longue frange. Quelle que soit la variété adoptée, le Babylonien est entièrement gainé dans cette robe; les pieds seuls dépassent; l'épaule et le bras d'un seul côté restent libres; de l'autre côté le bras et l'épaule sont recouverts.

Dans les pays hittites, le manteau se porte bordé d'un galon à rayures et couvre l'épaule et l'avant-bras gauche, laissant la partie correspondante du corps, à droite, à découvert; la superficie de l'étoffe employée est moindre que pour le manteau chaldéen et la façon dont elle est taillée ne permet pas de la draper complètement; le milieu du corps et les jambes restent libres et sont visibles lors des mouvements. Dans certains cas, le tout s'exagère, ampleur du manteau et longueur du pan d'étoffe qui recouvre l'avant-bras ainsi qu'on le voit à Euyuk et Iasili-Kaïa⁵, par exemple. Souvent, les coins inférieurs du manteau sont arrondis ce qui accentue encore l'ouverture en avant (fig. 152, 154, 167, 177); souvent aussi, le bord inférieur est garni d'une sorte de bourrelet dont le relief est très visible sur les monuments de la glyptique (fig. 163, 164, 167, 177, 180); c'est probablement une garniture de fourrure; elle se voit non seulement en bas du vêtement, mais en avant et au niveau du col; elle est particulière aux Syro-Hittites; nous la rencontrons sur un petit bronze hittite du Louvre représentant un dieu assis, coiffé d'un haut bonnet, et vêtu d'un manteau bordé de ce bourrelet, ce qui nous permet de mieux comprendre les intentions des graveurs de cylindres. Quel

1. Ibid. fig. 46.

2. Ibid. fig. 37.

3. Ibid. fig. 36.

4. Bossert, fig. 133, 143, 148, 149, 150, etc.

5. Perrot, IV, fig. 321, 328, 333.

quefois, on aperçoit sous le manteau, le maillot que nous avons décrit plus haut. Cette forme arrondie du manteau se remarque sur d'anciens bas-reliefs provenant du Nord de la Babylonie, et plus tard sur les bas-reliefs assyriens représentant les tributaires. Comme pour le costume de dessous, ce manteau sera, par rapport à la robe assyrienne et surtout chaldéenne, le vêtement des étrangers.

Dès avant Hammurabi, l'art de la Chaldée représente un costume différent de la longue robe à franges ou à étages de kaunakès¹, dans le monument de Naram Sin et dans les représentations du dieu Amurru; on y voit à peu de choses près le manteau hittite, laissant à découvert l'épaule droite et drapant l'avant-bras gauche; il est cependant plus court, et même le pan situé à la droite du personnage est fendu sur le côté, de façon que, lors des mouvements, la partie antérieure de ce pan se place entre les jambes; en outre, la ceinture se porte sur le vêtement (fig. 130, 141). L'adoption d'un tel costume n'a rien qui doive nous surprendre. Amurru est le dieu de l'Ouest; c'est un étranger qui apparaît en Babylonie au temps de la dynastie d'Ur, et qui acquerra droit de cité avec la Première Dynastie, étrangère elle aussi²; le manteau hittite n'est pas non plus inconnu à l'époque des Rois d'Ur; une terre cuite de Nippour représente une déesse conduisant un adorant coiffé du turban plat et vêtu du manteau hittite³; mais en principe, l'habit chaldéen, soit de kaunakès, soit à frange, forme robe longue; le vêtement des Hittites et des Étrangers est le manteau très ouvert. Celui-ci, très évolué, arrive à n'avoir plus rien d'une draperie; c'est un manteau au sens où nous l'entendons, c'est-à-dire découpé selon les contours qu'il doit avoir, et fixé par des attaches. Il n'y a pas de difficulté maintenant à admettre qu'on utilisait pour cela des épingles ou même des fibules; les fouilles de Chypre nous ont donné des épingles de bronze; le

1. C'est le nom qu'ont donné les Grecs à l'étoffe à longues mèches laineuses des Mésopotamiens.

2. Ward, chapitre XXXI.

3. H. V. Hilprecht. *Explorations in the Bible lands*, p. 528.

bas-relief d'Ibriz¹, nous montre la fibule, et, bien avant lui, la statue de Napir-Azu², nous assure de l'existence d'agrafes métalliques pour retenir les pièces du vêtement.

Où la différence est essentielle entre le costume hittite (disons du Nord), et le costume chaldéen, c'est que celui-ci procède par enroulement et drape de larges pièces d'étoffe; celui-là comporte un vêtement ajusté recouvert d'un manteau taillé en forme; moins drapé dès l'origine que la robe chaldéenne, il tend à devenir le manteau actuel. Le seul point où les Chaldéens se rencontrent avec les Syro-Hittites, c'est dans le costume de dessous, ce pagne à rayures horizontales qui correspond au pagne de kaunakès de l'époque d'Ur-Nina³, et dont on retrouve le souvenir dans le pagne, sans doute laineux, à raies longitudinales du relief de Moab, de la stèle d'Amrit⁴ et du torse de Sarfend⁵. C'est donc plutôt au costume des Sumériens qu'à celui des Babyloniens qu'on peut l'apparenter.

Robe unie. — Les figures féminines, moins fréquemment représentées que les figures masculines, sont le plus ordinairement vêtues d'une longue robe, soit unie, soit plissée verticalement, serrée à la taille par une ceinture; dans un cas, sur un bas-relief d'Euyuk, nous voyons une reine en costume de prêtresse drapée dans une étoffe à stries horizontales, qui laisse libres l'épaule et le bras droits⁶.

Robe à volants. — Sur les cylindres que nous étudierons, nous remarquerons fréquemment que les divinités féminines sont vêtues d'une robe à stries horizontales étagées, donnant l'impression de bandes superposées; la robe d'Ishtar sur le bas-relief d'Anubanini (fig. 1) en est un exemple typique; on la retrouve sur d'autres cylindres où se révèle l'influence babylonienne (fig. 38, 130, 137, 138, 156, etc.). Ce costume n'est

1. Garstang, p. 192.

2. *Mémoires de la Délégation en Perse*, t. VIII, 1905, pl. XV, XVI.

3. L. Heuzey. *Catalogue des Antiquités Chaldéennes du Musée du Louvre*, fig. n° 8.

4. Perrot, t. III, fig. 283.

5. *Ibid.* fig. 302.

6. Perrot IV, fig. 328.

pas essentiellement féminin ; c'est celui que portent les hommes sur les plus anciens bas-reliefs (cf. les plus anciennes sculptures sumériennes du Musée du Louvre, la Stèle des Vautours par exemple). C'est à l'origine une simple peau d'animal, de mouton probablement dont l'artiste a soigneusement figuré les mèches laineuses. Par la suite le tissu reste le même, mais la forme subit des modifications. La robe paraît faite de bandes superposées, qu'il s'agisse de bandes de fourrure découpées en pleine peau ou de bandes d'étoffe. Dans ce cas, il s'agit certainement comme le prouvent les stries verticales que n'oublie jamais l'artiste, d'un tissu à mèches pendantes analogue à ce que nous appelons la laine grattée ; l'étoffe que les Grecs ont nommée *kaunakès* lorsqu'ils ont connu les Mésopotamiens répond tout à fait à cette description.

Au point de vue de la forme une comparaison vient de suite à l'esprit : la robe à volants du costume crétois, reproduite sur les gemmes¹, les fresques (Tirynthe)² et les petites statuettes de faïence ou d'ivoire de Cnosse³. Sur ces monuments nous voyons bien qu'il s'agit d'une robe à volants d'étoffe ordinaire.

Je n'insiste pas sur cette comparaison faite depuis bien longtemps ; mais je crois qu'il n'y a pas là simple coïncidence et que la dispersion sur une aire si vaste d'un costume si particulier ne s'explique que par des contacts extrêmement anciens.

Le costume de la reine d'Elam, Napir-Azu (statue de bronze de 1 m. 29 de haut, du xvi^e s. environ)⁴, composé d'un corsage collant à manches courtes et d'une jupe évasée et frangée dans le bas est à rapprocher du costume crétois.

Nous savons par des plaquettes de faïence égyptiennes et par les peintures de tombeaux de la vallée du Nil quel était le costume des asiatiques de Syrie au milieu du second millénaire. Leur robe semble formée d'une série de volants de

1. Bossert, fig. 250.

2. Ibid. fig. 49 et 50.

3. Ibid. fig. 129, 132, 135, 137.

4. *Mémoires de la Délégation française en Perse*, t. VIII, pl. XV et XVI.

couleurs diverses; ils drapent l'étoffe en diagonale autour de leur corps. M. D. Mackenzie dans une étude sur le costume de l'Égée et de l'Orient¹ s'est demandé s'il ne procédait pas d'une série de jupes portées l'une au dessus de l'autre. Je crois que la présence de l'étoffe de kaunakès aux plus hautes époques répond à la question d'origine.

Coiffure féminine; la tiare. — La coiffure est, en général, une haute tiare cylindrique d'où part un grand voile qui encadre le visage et descend jusqu'aux pieds²; il est assez large pour envelopper complètement la personne; ce voile-manteau doit être d'étoffe souple, puisqu'il épouse les contours du corps, et qu'il ne pouvait pas être une gêne pour les mouvements. Dans la figure d'Euyuk citée plus haut, il fait partie du costume de la prêtresse, dont la coiffure a disparu dans une cassure du bas-relief. Plus anciennement, alors que l'influence babylonienne prédomine, la coiffure des déesses syro-hittites est la tiare à cornes.

Coiffures masculines. — La coiffure masculine comporte plusieurs variétés; on peut considérer, aux hautes époques, la coiffure comme un apanage de la divinité; en Chaldée et chez les Hittites, un personnage qui n'est pas un dieu est représenté le plus souvent tête nue, par exemple les adorants dans les scènes de présentation des cylindres.

Turban. — Les coiffures chaldéennes sont le turban, le casque et la tiare à cornes. Le turban, que nous connaissons par les statues de Gudéa et les reliefs d'Hammurabi, ne se rencontre pas aussi net chez les Hittites: il se déforme, le sommet tend à bomber, les bords diminuent de hauteur; le plus souvent, c'est une coiffe entourée d'un rebord faisant bourrelet (fig. 149, 169, 176); la déesse nue des cylindres le porte, ou semble coiffée d'un diadème ou de grands peignes (fig. 139, 146, 181); les coiffures féminines que nous signalions plus haut (sauf la tiare cylindrique à cornes), n'apparaissent

1. *Annual of the British School at Athens*, t. XII, p. 242.

2. Perrot IV, fig. 280, 281, à comparer à la coiffure de la « déesse aux serpents » de Cnosse, (Bossert, fig. 129, 131).

que dans la grande sculpture, donc, en général, plus tard. Il faut prendre garde que cette calotte à rebords, traitée schématiquement, peut se confondre avec la façon de porter les cheveux que je décrirai plus loin, lorsque le personnage est nu-tête. Cette calotte, qui est chez les Hittites plus ou moins déformée, nous la retrouvons en territoire égéen; je l'ai rencontrée aussi sur des terres-cuites de Sidon¹. Parfois, la coiffure très bombée semble avoir une visière; elle rappelle la forme de nos casquettes de piqueurs, par exemple sur le sceau de Tarkondêmos.

Casque. — Les représentations du casque ne sont pas rares en Chaldée: outre les casques sumériens de la Stèle des Vautours² nous avons ceux de la Stèle de Naram-Sin³; là, le conquérant est coiffé d'une sorte de casque persan à couverture, à sommet légèrement effilé; ce casque est orné de cornes figurées selon l'habitude, de face, quoiqu'il soit vu de profil. Nous retrouvons ce casque dont la pointe s'exagère, sur des cylindres syro-hittites et des bronzes de même origine, mais de plus basse époque.

Le casque du « Roi » de Boghaz-Keui en est un bon exemple: c'est un casque conique portant au sommet une arête de renforcement, prolongée en arrière par une tresse pendante.

A la basse époque, le casque (à Karkémish par exemple), est garni d'un véritable plumail: nous n'en avons pas d'exemple sur les cylindres qui sont, en général, antérieurs. Il est certain que l'appendice qui part du casque et recouvre le cou et les épaules, avait son utilité, comme la crinière de nos casques de cuirassiers ou de dragons: protéger la nuque des coups de taille; c'était en plus un ornement. Tantôt l'appendice prend naissance au bas du casque (Roi de Boghaz-Keui), tantôt il part du sommet du casque, comme sur la Stèle du Guerrier de

1. G. Contenau: *Mission archéologique à Sidon*, fig. 102, 103.

2. L. Heuzey et F. Thureau-Dangin: *Restitution matérielle la Stèle des Vautours*, pl. II.

3. *Mémoires de la Délégation en Perse*, t. II, 1900, pl. II.

Moab (Louvre) et sur celle dite De l'an 400, de l'époque de Ramsès II trouvée à Tanis; elle représente le dieu des Asiatiques coiffé d'un haut bonnet s'effilant au sommet, d'où pend une très longue banderolle allant jusqu'à mi-jambe du dieu¹. De même sur une face de la plaque de stéatite glacée provenant de Zagazig et publiée par P. L. Griffith², on voit un dieu à ailes coquillées, vêtu d'une courte tunique laissant apercevoir le primitif vêtement de dessous. Ce dieu, qui perce un serpent de sa lance, est coiffé d'un haut bonnet ovoïde; de son sommet s'échappe un long ruban. Cette mode pénètre plus tard en Babylonie. Nabuapaliddin (ix^e s.)³ et Mardukapaliddin⁴ (721-710), sur des bornes-limites, portent semblable coiffure. Cette mode se retrouve dans tous les pays qui ont subi l'influence syro-hittite : le dieu de la stèle d'Amrit⁵, celui de la patère du Varvakeion⁶ si proche du dieu de la plaque de Zagazig, peut-être même le dieu de la stèle de Teïma⁷ portent le bonnet ovoïde sommé de cette bande flottante d'étoffe.

Tiare à cornes. — La tiare à cornes est l'attribut des divinités en Chaldée. C'est une coiffure complexe, dont le type se fixe pendant la dynastie d'Ur; M. Heuzey en a analysé les étapes⁸. Au dernier degré de son évolution, la coiffure se compose d'une tiare; de chaque côté, au niveau des tempes, partent trois cornes étagées; ces cornes sont de la forme de celles du *Bos primigenius*, c'est-à-dire contournées, de direction d'abord horizontale en avant, puis relevées; elle suivent ainsi les contours du bonnet et viennent s'opposer en avant par leurs pointes. C'est la coiffure des *lamassu* ou taureaux ailés, et des génies; c'est celle qu'on remarque sur plusieurs stèles de

1. *Revue archéologique*, 1865, I, p. 169-185.

2. *The God Set of Ramessu II*, p. 87.

3. L. W. King : *Babylonian Boundary Stones and Memorial Tablets in the British Museum*, pl. CIII.

4. J. Hinke : *A new Boundary-Stone of Nebuchadrezzar I*, fig. 20.

5. Perrot, III, fig. 283.

6. *Ibid.* fig. 550.

7. *Ibid.* IV, fig. 206.

8. *Origines Orientales de l'Art*, p. 71.

l'époque d'Hammurabi où le dieu est représenté de profil. Cette disposition nous permet de voir que, par convention, sur les cylindres et les bas-reliefs, souvent la tiare est représentée de face, alors que les personnages sont de profil : autrement, elle comporterait six paires de cornes ayant leur point d'attache au niveau du front et de l'occiput, ce qui n'est pas. Parfois la carcasse de la coiffure n'est plus une tiare plus ou moins cylindrique, mais une coiffure conique terminée par une sorte de grosse boule.

Soit coïncidence, soit rapport véritable, nous trouvons cette coiffure conique à boule terminale chez les Hittites, (fig. 170), surtout sur les monuments les plus anciens (tablettes cappado-ciennes), tandis que la tiare à cornes chaldéenne n'est chez eux qu'un article d'importation, moins fréquent que la coiffure nationale (fig. 163).

Formes dérivées. — Avec le temps, ce couvre-chef se modifie, et à côté du type originel, se rencontre un haut bonnet arrondi, légèrement incurvé à sa partie antérieure ou postérieure (fig. 139, 146, 152, 153, 167, 177, etc.), telle la coiffure que porte Hattusil, l'adversaire de Ramsès II¹ sur les monuments égyptiens; j'ai trouvé à Sidon des petites terres-cuites et statuettes en pierre de ce type².

Si l'incurvation antérieure se prononce et si les dimensions de la coiffure se réduisent, nous arrivons au bonnet phrygien dont un exemple bien net se voit sur une empreinte de tablette cappadocienne du Louvre (fig. 31). Les grands monuments nous ont conservé, en outre, la tiare conique à côtes, recouverte de petits cercles du haut en bas³. Ces ornements doivent représenter des plaques de métal fixées sur l'étoffe, selon le principe adopté pour nos brigandines du moyen-âge.

Les Syro-Hittites ont fréquemment adjoint des cornes au bonnet conique, au casque et à la tiare cylindrique; mais, il s'est produit la même déformation qu'en Chaldée : les cornes

1. G. Maspero : *Histoire ancienne de l'Orient*, t. II, p. 355.

2. G. Contenau : *Mission archéologique à Sidon*, fig. 102, 103.

3. Bas-relief du couloir de Iasili-Kaïa : Perrot IV, fig. 321.

normalement, devaient avoir leur point d'attache sur les côtés de la tête, certains bronzes syriens nous en assurent¹; par convention, les cornes ont été représentées de face sur des têtes de profil : c'est ce qui s'est produit avec le bonnet conique, avec le casque pointu et avec la tiare cylindrique; dans ce dernier cas, la coiffure a eu un profil que Menant comparait très justement à celui du chapeau haute forme, sans pour cela, comme des critiques malveillants ont affecté de le croire, qu'il ait fait une assimilation de l'une à l'autre (fig. 159, 161, 167, 172). Sur les cylindres qui reflètent l'influence égyptienne, on constate, au lieu des cornes, la présence de l'uraeus; la transformation s'est effectuée facilement, l'artiste n'a eu qu'à effacer la corne postérieure de la coiffure; la corne antérieure, à peine modifiée, donnait la forme de l'uraeus égyptien (fig. 139, 146).

Chevelure. — Tandis que les Sumériens ont la tête rasée, ce que montre bien le grand buste de Lupa du Musée du Louvre, les Syro-Hittites portent une chevelure assez abondante, le plus souvent maintenue relevée par un ruban qui entoure le front. L'artiste a rendu ces masses de cheveux par des stries verticales, de façon que sur les empreintes, le personnage a souvent l'air d'avoir les cheveux hérissés (fig. 14, 16, 21, 24); la grande sculpture rend mieux compte des intentions du graveur, et cette coiffure à bandelette est bien visible sur les bas-reliefs.

La « tresse de cheveux ». — Un accessoire de la coiffure, qui est considéré comme spécifiquement hittite, est la tresse de cheveux, flottant dans le dos et terminée le plus souvent par une boucle. Il s'en faut cependant que ce soit un caractère constant, et nous verrons quels personnages en sont d'ordinaire pourvus. Il semble qu'on n'en rencontre pas de représentations sur les empreintes cappadociennes, autant, toutefois, qu'on peut en être assuré, car les empreintes sont souvent peu nettes.

1. E. Babelon : *Catalogue des bronzes de la Bibliothèque Nationale*, n° 898. *Catalogue de la collection De Clercq, Bronzes*, n° 207, pl. XXXIII.

Il ne faut pas confondre la banderolle qui part du casque avec la tresse de cheveux. Celle-ci pend sur les épaules (par exemple sur le bronze du Louvre cité plus haut p. 19, sur les sculptures de Zendjirli, Karkémish et Euyuk); elle finit, lorsqu'elle est vue de profil sur les bas-reliefs, par un enroulement. Cette façon de rendre la chevelure est assez particulière aux Syro-Hittites¹ : on retrouve de semblables tresses à enroulement terminal sur le cou d'un animal de Zendjirli² dont la crinière est ainsi traitée; l'aigrette du sommet de la tête des griffons à tête d'oiseau est quelquefois rendue de même (fig. 142). D'ailleurs, l'art égéen, représente ainsi la chevelure ou l'aigrette des griffons³. Les Hittites ont de tout temps aimé ces lignes incurvées : c'est ainsi qu'ils donnent volontiers à l'extrémité de l'aile de leurs sphinx, (comme à Chypre), la forme coquillée.

Chaussure. Le soulier à pointe relevée. — La chaussure à pointe recourbée est également considérée comme hittite; de fait, elle persiste encore en Haute-Syrie et en Cappadoce; le soulier à pompon de laine des Albanais et des Pallikares en est une variété. Nous voyons les tributaires figurés sur l'obélisque noir de Salmanasar (viii^e s.), notamment les tribus du Nord de l'Assyrie et les Israélites porter cette chaussure; les monuments de la grande sculpture la reproduisent fréquemment, pas toujours; elle n'existe pas sur les empreintes cappadociennes, au moins d'une façon nette, et plus tard en glyptique, le soulier pourvu de pointe relevée est une rareté. Il est à remarquer que l'art achaïque des cylindres représente volontiers le pied avec les orteils relevés et la voûte plantaire très incurvée, de façon à faire saillir le talon.

Le P. Scheil⁴ a signalé certains cylindres où Gilgamesh est figuré chaussé de souliers hittites : ce sont le n^o 29 de la Bibliothèque Nationale, le n^o 54 de la collection De Clercq et un

1. E. Pottier. *L'art hittite*, 1921, p. 29, 35.

2. *Ibid.*, p. 34.

3. Dussaud, fig. 206.

4. *Revue d'Assyriologie*, t. XVI, 2, 1918.

cylindre jadis publié par Aurèle Quentin; d'après les inscriptions et leur style, ces cylindres paraissent de l'époque d'Agadé (xxix^e et xxviii^e s.).

La plupart du temps, les jambes du personnage semblent nues, mais quelques documents de glyptique nous permettent de penser qu'ils s'agit de braies plus ou moins collantes, au moins dans certains cas : ainsi un cylindre du British Museum de l'époque de la dynastie d'Agadé nous montre un guerrier coiffé du bérêt à rebords, portant les chaussures à pointes recourbées (fig. 2); il tient un arc, et son carquois est orné de l'énorme gland qu'on retrouve au carquois des archers de la Stèle de Victoire du Louvre¹; la ligne onduleuse des jambes, les stries obliques qu'on y remarque, indiquent sans doute le désir de l'artiste de figurer une étoffe.

Par conséquent, nous pouvons opposer l'un à l'autre deux costumes aux temps très anciens en Asie antérieure : l'un, particulier à la Chaldée, se compose de la robe fermée, longue, de tissu laineux à longues mèches, ou simplement uni et bordé de frange. Lorsque le personnage porte des chaussures, ce sont des sandales plates. S'il est coiffé, il s'agit souvent d'une divinité; alors le personnage porte la tiare à cornes, et plus tard le turban qui est la coiffure des rois. A l'époque kassite, les rois adopteront la tiare cylindrique.

Au contraire, sur tout un demi-cercle autour de la Chaldée, depuis la Syrie jusqu'aux monts Zagros, en passant par la Cappadoce, un type de costume se constitue; selon les régions quelques-uns de ses éléments peuvent faire défaut; le vêtement complet est le suivant : costume de dessous court, ajusté, recouvert d'un manteau demi-long, largement ouvert; chaussures à pointes recourbées; coiffure en haut bonnet ou dérivée du turban, selon le temps et les pays; comme en Chaldée, les cornes sont l'emblème des divinités.

Or, si ces deux groupes sont bien nets, nous constatons aussi

1. L. Heuzey : *Catalogue des Antiquités chaldéennes du Musée du Louvre*, n° 21, p. 129.

loin que nous remontions dans le passé, des échanges assez importants pour que le costume ne puisse donner qu'une indication sur les races, sans en être un critérium. Le turban qu'adoptent les derniers dynastes sumériens, semble une importation du pays sémitique d'Amurru; c'est la coiffure caractéristique du dieu de l'Ouest. Les Sémites de la dynastie d'Agadé (Stèle de Naram Sin, Stèle de Victoire, du Louvre), portent un costume rappelant celui du pays d'Amurru, mais aussi celui des Hittites qui ne sont pas des Sémites. Enfin, le principe de la coiffure à cornes comme attribut des divinités est accepté dans toute l'Asie antérieure. Il y a donc plutôt un costume régional qu'un costume ethnique, du moins dès l'époque où nous faisons nos premières constatations.

ARMEMENT.

Casse-tête, lance, arc. — Je décrirai maintenant certains accessoires du costume, tout d'abord l'armement. Les cylindres, en raison de leur petite taille, doivent être consultés avec prudence lorsqu'il s'agit d'armes ou d'ornements : on y remarque, comme armes offensives certaines : le casse-tête (fig. 152, 156, 175), la hache, d'abord à un tranchant (fig. 39), puis en marteau (fig. 177); celle à deux tranchants est fréquente sur les grands monuments; la lance à pointe triangulaire fixée au bout d'un assez long manche (fig. 27, 83, 154); l'arc (fig. 2, 175, 184, 302).

Foudre. — Ward reconnaît un arc asymétrique dans une sorte d'arme onduleuse (fig. 152) qui n'est pas, paraît-il, impossible, certains sauvages se servant d'armes à peu près semblables¹. J'en doute; nous connaissons des représentations d'arc de type courant sur des cylindres et sur les grands monuments; la corde y est figurée; elle ne l'est jamais à cette arme onduleuse; je ne crois pas à la *harpé* (fig. 173, 176), nom qu'ont donné les Grecs au cimenterre chaldéen; ce n'est point sa forme, et l'arme ondu-

1. Ward, p. 288.

lée est toujours tenue en son milieu ; non plus au boomerang, dont l'existence me semble problématique en Asie antérieure¹ ; mais comme le dieu qui tient cette tige est une variété d'Adad, je crois qu'il faut y voir la représentation schématique et stylisée des foudres d'Adad (fig. 39, 169).

Javeline. — Parmi les armes offensives, on remarque encore aux mains de certaines figures une sorte d'épieu court ou de masse d'armes dont la tête serait conique ; c'est peut-être une javeline plutôt qu'un casse-tête, en raison de la forme triangulaire de la pointe de cette arme (fig. 168).

Bâton courbé. — Certains personnages des grands monuments (fig. 1) tiennent à la main une crosse recourbée en forme de crosse d'évêque, mais la portent la tête en bas. (Iasili-Kaïa, Euyuk, etc.). Cet instrument se retrouve moins incurvé sur les cylindres, tenu de même façon dans quelques cas (fig. 309, 310, 311, 314), mais le plus souvent, l'instrument est dressé (fig. 126, 130, 186). Dans le cours des âges, cet ornement a subi la même modification que notre crosse liturgique. C'est d'abord un long bâton dont la tête s'incurve ; ce n'est que plus tard que l'incurvation s'accroît en volute. On l'a comparé au *lituus* romain.

Ce bâton courbé est sans doute la forme évoluée de la houlette du pasteur, mais il s'est, bien souvent confondu avec l'arme des dieux, de moindre taille, qui en est bien distincte. Il fait partie des symboles que tiennent les divinités des cylindres. Tantôt ces divinités le portent à la main (fig. 143, 186), tantôt le bâton courbé est isolé dans le champ (fig. 126, 130), tantôt sur le dos d'un animal². Certains animaux accroupis semblent porter ce bâton dressé sur leur tête ; ce sont en réalité des animaux du genre capridé ; il s'agit de leurs cornes. L'artiste n'en a représenté qu'une seule et en a redressé un peu la courbure peut-être intentionnellement³ (fig. 124).

1. J. B. Nies, : *The boomerang in ancient Babylonia*, p. 26-32.

2. DC. 232.

3. Cf. BN. 124, 150, 209, 281 ; DC. : 152 ; L. 76 : 24 ; 80 : 18 ; 81 : 12.

Cet ornement n'est pas limité aux cylindres syro-hittites; il apparaît également dans la glyptique mésopotamienne des environs du début du II^e millénaire qui est influencée par l'Ouest. Il semble là qu'il faille le mettre en relation avec Amurru, le dieu élémentaire de l'Ouest, ainsi que je le dirai plus loin.

Épée. — Je n'ai pas parlé de l'épée; on ne la distingue nettement que sur les grands monuments d'époque assez tardive, la forme de son pommeau est caractéristique de la fin de l'âge du Bronze et du début de l'âge du Fer; le fourreau est tantôt droit, tantôt recourbé à son extrémité, comme de nos jours celui des poignards orientaux (par exemple dans le relief du « Roi » de Boghaz Keui). Le personnage de notre fig. 39 paraît tenir plutôt une épée qu'un poignard.

Bouclier. — L'arme défensive ne paraît pas aux très hautes époques; plus tard, au temps d'Hattusil (contemporain de Ramsès II), et après lui, le bouclier s'échancre plus ou moins largement sur les côtés, et par sa forme en « huit¹ », appelle la comparaison avec ceux des vases du Dipylon, et avec les boucliers qui servent de motifs ornementaux à des fresques de Tirynthe² et de Mycènes³ et à des gemmes crétoises⁴.

Tables et sièges. — Le mobilier représenté sur les cylindres se réduit à peu de choses : des tables d'offrandes à pieds en X, ou en pattes d'animaux (fig. 188), des trônes de divinités; à l'inverse de ceux de la Chaldée qui sont des escabeaux (fig. 4, 8, 11, 12, 14, 15. 21, 22, etc.), les trônes hittites sont des chaises à dossier plus ou moins haut (fig. 24, 28, 150, 161, 186, 188, 315). Cette forme de siège se retrouve dans le monde égéen; dans la célèbre Salle du trône de Cnosse (première moitié du deuxième millénaire), se trouve une chaise de pierre à haut dossier tenant à la muraille⁵. Nous reverrons ces tables

1. Perrot, t. IV, fig. 259, et Tiryns II, fig. 8.

2. Bossert, fig. 46.

3. Ch. Tsountas. *The mycenaean age*, pl. XX.

4. Dussaud, fig. 287.

5. Dussaud, pl. 1.

et ces sièges sur les cylindres assyriens, plus récents d'un millénaire.

REPRÉSENTATIONS DE DIVINITÉS.

Symbolisme. — Les diverses pièces du costume que nous venons de décrire se retrouvent sur les cylindres syro-hittites portées par différents personnages que l'artiste a voulu faire reconnaître, et par leur attitude et par leur vêtement. Comme le graveur a, de cette façon, constitué de véritables types, nous pouvons les décrire et essayer d'identifier ces créations conventionnelles; c'est par la connaissance de la religion syro-hittite que nous y parviendrons. L'art des cylindres, comme tout art de l'extrême antiquité, relève avant tout de la religion; toutes ces figures ne sont pas à intentions purement décoratives. La glyptique joue son rôle pour traduire les préoccupations religieuses des Syro-Hittites, préoccupations qui étaient de tous les instants pour eux, comme pour les autres peuples contemporains. Le cylindre ou le cachet du personnage est la marque qui sert à authentifier ses écrits, mais c'est aussi une amulette dont les figures doivent tourner au plus grand avantage de son possesseur. D'après les idées de la vieille Chaldée, la représentation d'une chose est déjà le commencement de sa réalisation. Les scènes gravées sur le cachet ont une efficacité perpétuelle. Lorsque le cylindre nous montre l'adorant accueilli avec bienveillance par la divinité, il fixe à jamais cet accueil; de même pour les innombrables symboles qui parsèment le champ du cylindre; le porteur du cylindre est en possession d'une défense efficace contre les esprits mauvais qui, selon la croyance de l'époque, ne cessent de rôder autour de lui.

S'ensuit-il que le souci artistique n'ait aucune part dans ces reproductions? La perfection même avec laquelle les artistes ont gravé les scènes qu'ils représentaient est une preuve du contraire, bien qu'on puisse prétendre n'y voir que le désir de rendre leur œuvre parfaite en raison du mérite qu'elle acquerra

par la fidélité de la ressemblance. Certaines représentations paraissent purement décoratives, surtout aux basses époques. Celles-ci mises à part, l'art reste sous la dépendance de la religion. Le fait est prouvé par ce que nous connaissons de Babylonie et de l'Assyrie, dont les croyances nous sont plus familières. Il convient donc d'étudier de ce point de vue les monuments de la glyptique syro-hittite.

Or, il s'en faut de beaucoup qu'en Assyro-Babylonie nous interprétions de façon correcte, ou seulement plausible, bien des symboles ou des scènes, alors que nous pouvons nous appuyer sur une littérature religieuse d'une richesse incomparable. Chez les Syro-Hittites, rien ne vient nous guider : nous n'avons pas encore de traductions de textes religieux qui puissent nous éclairer ; les monuments sont beaucoup plus rares qu'en Babylonie. Nous sommes réduits à invoquer les analogies et les survivances. C'est alors que les écueils se dressent sur notre route ; les territoires syro-hittites représentent un agrégat de races et de peuples divers, dont les croyances ont pu être différentes ; les survivances, très vivaces, comme il est de règle en Orient, peuvent ne refléter qu'un état antérieur peu éloigné ayant aboli lui-même ce qui le précédait. Les invasions venues d'Europe ont certainement introduit à diverses reprises des éléments nouveaux dans les mœurs et dans la religion. Ce n'est qu'avec une infinie prudence qu'il convient de mener une telle enquête. Les divergences d'opinion que nous rencontrons d'ailleurs dans l'explication des scènes les plus connues de la sculpture hittite, (les processions de Iasili-Kaïa, par exemple), sont là pour nous montrer ce que cette recherche a de périlleux.

D'ailleurs, si les Hittites ne sont pas des Indo-Européens, ils ont du moins certainement admis parmi eux des éléments indo-européens dont ils ont subi l'influence et ce point ne doit pas être oublié dans l'étude de la religion.

Naturisme. — Nous pouvons soupçonner dans la formation de la religion hittite plusieurs étapes correspondant sans doute aux divers éléments ethniques qui ont successivement envahi

l'Asie Mineure. Les traces les plus anciennes sont assez comparables à celles que l'on a rencontrées à l'aurore des civilisations sumérienne et élamite. La religion hittite fut sans doute naturiste à l'origine : adoration des forces naturelles, des montagnes, des fleuves, soit que les primitifs les aient réellement divinisés, soit plutôt qu'ils en aient fait l'habitat de la divinité. Nous en avons un exemple dans le culte qui s'adressait au Mont Argée, près de Césarée de Cappadoce, le pic le plus élevé de l'Asie Mineure, volcan en demi-activité jusqu'au début de l'ère chrétienne. Sur son flanc, coule une source qui fut un lieu de culte, si l'on en juge par les débris d'inscription qui s'y voient encore. Le caractère sacré du lieu s'est conservé; on y a retrouvé les traces d'une chapelle chrétienne. A Eflatoun-Bounar, au sud-ouest d'Iconium, est un monument dédié à la source au milieu de laquelle il s'élève. De même en Babylonie, nous voyons le nom des fleuves précédé, dans l'écriture, du déterminatif de la divinité. De véritables « jugements de Dieu » se rendent par leur entremise; le Code d'Hammurabi, parmi les moyens d'instruction d'une cause, indique le jugement du « dieu-fleuve ». Plutarque¹ rapporte que Lucullus ayant traversé la Cappadoce, franchit l'Euphrate; il rencontra au point de son passage de nombreux troupeaux de vaches consacrées à l'Artémis persique, divinité, dit-il, que les barbares habitant au-delà de l'Euphrate honorent plus que toutes les autres. Lucullus tua un de ces animaux, qu'il offrit en sacrifice à l'Euphrate.

Les lions² qui se dressent dans l'Anti-Taurus, près de Quqar-Quyü, au-dessus de Comana Aurea, rappellent le caractère sacré de la montagne. M. W. Ramsay³ a rapporté plusieurs exemples de trônes taillés dans le roc ou sculptés au sommet de montagnes d'Asie-Mineure, et considérés comme le siège de la divinité de l'endroit. Parfois le dieu même, sous les traits du

1. *Vil. Lucull.*, 24.

2. Olmstead, Charles and Wrench. *Travels and studies in the Nearer East*, t. I, 2, fig. 27-29.

3. *The Thousand and one churches*, fig. 371a et p. 504.

prêtre-roi, est représenté sur un trône, dans un haut-lieu. Cet usage du trône vide destiné à honorer le dieu et objet lui-même de l'adoration des fidèles, se retrouve peut-être en Chaldée : l'année troisième de Bur-Sin (fin du III^e millénaire) est celle où le roi « érigea le trône sublime d'Enlil ». La coutume s'est sûrement conservée en Phénicie, comme nous le prouvent par exemple les petits sièges en pierre flanqués de sphinx qui en proviennent et sont conservés au Musée du Louvre. On a trouvé en Crète de petits trônes votifs en terre cuite et leur image est reproduite sur des gemmes.

Ce sont les diverses étapes de la même conception : la montagne, le fleuve, les animaux qui y vivent, sont divinisés ou considérés comme l'habitat du dieu ; la piété y élève soit un autel soit un trône.

Anthropomorphisme. — Par une sorte d'épuration des concepts religieux, l'homme se prit à imaginer les divinités à sa ressemblance, et le dieu se dégagea peu à peu de l'animal. Les souvenirs de cette métamorphose se retrouvent en grand nombre dans les religions antiques. En Elam, sur des cachets archaïques que l'on peut dater de 3000 à 2700 environ, nous saisissons une première étape : l'animal n'a encore aucun trait humain, mais il prend des attitudes humaines.

L'Égypte, avec ses dieux à tête d'animaux, marque une cristallisation dans cette évolution. Plus tard encore, le dieu se dégage tout à fait de l'animal, ou du fleuve, ou de l'arbre, ou de la montagne, qui lui restent souvent associés comme attributs. Les cylindres syro-hittites qui représentent des dieux, soit debout sur une montagne, soit émergeant de cette montagne, en sont un souvenir, comme, en Chaldée, les représentations du dieu des épaules duquel s'échappent des flots. Nous retrouvons le dieu semblant sortir d'une montagne sur des gemmes crétoises. Les Syro-Hittites nous montrent ces étapes avec leurs représentations si fréquentes de lions ou de taureaux, puis de dieux debout sur un de ces animaux (fig. 155, 166, 178, 179, etc.). Mais le développement d'une mythologie n'est pas dû seulement à l'évolution des croyances

populaires : le sacerdoce y a sa part, surtout dans la coordination et dans l'explication des mythes. Le plus souvent, il se crée une légende, d'un antagonisme ou d'une alliance entre le dieu et l'animal attribut, afin d'expliquer cette association : le dieu vainqueur le garde auprès de lui comme témoin de sa victoire, ou bien l'animal devient le compagnon du dieu, en récompense de sa fidélité ; de toutes façons, l'idée d'une lutte primitive n'est plus perceptible. Dans cet ordre d'idées, nous avons un très curieux poëme chaldéen qui rapporte la façon dont le dieu Ninurta (Ninib), donna leurs noms aux pierres¹. Les unes, lors d'un grand combat que le dieu eut à soutenir, se sont déclarées contre lui : elles seront maudites. Les autres ont pris son parti : Ninurta les bénit, leur donne un nom favorable et les voue à l'ornementation des temples et des palais. C'est là un souvenir de la pierre vivante, un très vieux reste de naturisme.

Les monuments babyloniens nous montrent en général, l'évolution effectuée : le dieu est sorti de l'animal qu'il conserve comme attribut ; néanmoins, sur toute une catégorie de cylindres, figure encore un dieu à tête et à buste d'homme et à corps de serpent², puis le type s'épure, et le dieu Ningishzida n'est plus représenté qu'avec des serpents naissant de ses épaules³ ; ensuite, le serpent est un attribut à côté du dieu. La littérature babylonienne nous a conservé le souvenir de cette zoolâtrie primitive : Tiamat, le chaos, est un dragon ; Sin, le dieu-lune, est qualifié de taureau fort du dieu Enlil son père ; Marduk est un bouvillon brillant ; la déesse Nin-Sun est dite une vache féconde. C'est dans la démonologie que l'on voit persister cette association de l'homme et de l'animal ; mais il y a peut-être là une marque de l'ingéniosité dans la recherche du terrifiant, plutôt que le souvenir d'une évolution imparfaite. C'est une création de toutes pièces, dans un esprit rétrograde, plutôt qu'un arrêt dans l'anthropomorphisme.

1. S. Geller. *Die Sumerisch-Assyrische Serie Lugal-e Ud Me-lam-bi Nir-gal.*

2. Ward, fig. 362 et suiv.

3. Ward, fig. 368d.

De même qu'en Chaldée l'attribut d'un dieu put arriver à lui servir de symbole et à le remplacer, comme nous le voyons sur les bornes-limites de l'époque kassite, de même, chez les Syro-Hittites, il faut considérer les symboles qui ornent le champ du cylindre comme des attributs des dieux, et aussi parfois comme les dieux eux-mêmes. Nous en avons un exemple typique dans un petit bronze datant de la première moitié du premier millénaire qui représente un aigle perché sur le dos d'un cerf¹. L'aigle, là, représente le dieu, et son support l'attribut du dieu.

La Déesse-Mère. — Les bouleversements politiques et l'exégèse sacerdotale retinrent de cette multiplicité de dieux-forces (éléments, animaux, etc.) quelques figures plus importantes. C'est ainsi que survécut la Déesse-Mère, déesse de la fertilité, de la germination et de la terre, dont la fortune en Asie-Mineure a été prodigieuse; adorée plus tard des Phrygiens sous le nom de Ma, ce sera ensuite Déméter. Le même principe était adoré des Sémites dans Ishtar; lors de sa descente aux enfers, toute vie dépérit sur la terre parce que la déesse est captive, et chez les Babyloniens, où les déesses n'eurent jamais un rang considérable dans le panthéon, Ishtar garde une place prépondérante et fait partie des plus anciennes et des premières triades. MM. Barton² et Jastrow³ voient dans la faveur dont elle n'a cessé de jouir, l'application de ce culte du principe féminin de la reproduction et de la fécondité, qui joua aussi chez les Sémites un tout premier rôle, avec cette différence que le principe mâle, relégué au second plan chez les Anatoliens, tient chez les Sémites, sous les apparences d'Enlil, la première place dans la religion primitive. En Asie-Mineure, la Déesse-Mère fut à la tête du panthéon, et à ce propos il convient de rappeler la prépondérance de la femme dans la société anatolienne.

Elle est attestée par un document officiel tel que le traité

1. O. Weber. *Die Kunst der Hethiter*, pl. 33.

2. *The Semitic Ishtar Cult*.

3. *The Civilization of Babylonia and Assyria*, p. 232 et suiv.

d'Hattusil avec Ramsès II; la Reine figure parmi les signataires du traité; la Reine-mère intervient dans d'autres documents. Je ne fais que signaler la place réservée à la femme dans la société sumérienne¹ : fondatrices de dynasties, femmes de dynastes dont le souvenir nous est conservé par des textes. Ce rôle de la femme semble général dans tout l'Orient ancien; une année de règne sera celle « où la fille du roi a épousé tel prince »; dans une prière à Nabu, sur la statue du dieu, la dédicace demande la vie du roi Adad Nirari et de la reine. Les droits donnés à la femme par le Code d'Hammurabi ont été pour les modernes un sujet d'étonnement. Ne voyons-nous pas un trait du même genre dans Homère, lorsque Nausicaa conseille à Ulysse d'aller demander protection à sa mère et non à son père qui est pourtant roi des Phéaciens.

Nous rencontrons sur les cylindres cette grande déesse, principe féminin; nous l'y voyons sous deux formes. C'est tout d'abord ce que l'on a nommé la Déesse-Nue; nous la connaissons dans la glyptique babylonienne (fig. 124, 125, 126). Une femme nue, le corps et le visage de face, se tient debout, pieds réunis, les mains ramenées à la hauteur des seins; sa chevelure pend sur ses épaules. Souvent, la déesse est placée sur un petit escabeau (fig. 128, 133, 134). Par analogie avec le dieu-soleil levant Shamash, représenté un pied sur une montagne, devenue plus tard un escabeau, on peut assimiler le support de la déesse à une montagne, ce qui n'exclut pas la possibilité qu'il y ait eu fusion avec un autre type d'une idole sur son piédestal. Cette déesse, c'est Ishtar en dernière analyse, mais auparavant nombre de déesses qui symbolisaient comme elle le principe féminin, y compris Nin-har-sag, la Dame de la Montagne, venue de l'Ouest avec le dieu Amurru dont elle est souvent la compagne. J'ai déjà consacré une étude à cette question, et j'y renvoie pour plus amples détails².

La déesse nue des cylindres syro-hittites est d'un type un

1. Contenau. *Trente tablettes cappadociennes*, p. 59-60.

2. *La Déesse nue Babylonienne*.

peu différent. Le plus souvent, sa tête est de profil, coiffée d'une sorte de peigne ou de diadème élevé sur le front, et l'artiste n'a eu garde d'oublier la tresse à enroulement terminal. Elle est demi-vêtue, et de ses mains elle écarte son manteau : elle se dévoile au fidèle (fig. 138, 139, 146). Parfois, le graveur n'ayant figuré que les bords du manteau, supposé d'une étoffe unie, la déesse semble maintenir au bout de ses bras une guirlande pendante derrière elle : il faut y voir l'extrémité inférieure du manteau frangé qu'elle écarte (fig. 136, 139, 140, 142, 156, 182, 183). D'autres fois encore, elle est représentée sous une sorte d'arche ou de portique (fig. 140, 144). Sur plusieurs exemplaires, elle est figurée tout auprès ou au-dessus du taureau (fig. 136, 140, 144, 156). Si l'on accepte que le taureau n'est pas son attribut, mais celui de Teshub qu'il suffit à représenter, comme nous le verrons plus loin, on a là, l'association des deux grands dieux masculin et féminin du panthéon hittite. D'ailleurs il est fréquent de voir la déesse nue représentée à côté de Teshub, équivalent d'Adad au taureau (fig. 128, 156), et même du dieu au bonnet ovoïde, équivalent d'Amurru (fig. 137, 139, 140, 141, 143, 146). On sait la vogue de cette représentation de la déesse de la fécondité dans le monde ancien; nous connaissons même un torse de statue de la déesse, au nom d'Assur-bel-Kala, roi d'Assyrie (xi^e siècle). Néanmoins, en Syrie-Cappadoce, cette représentation ne dépasse guère les cylindres et les terres cuites. On l'a rencontrée à Karkémish, sur une sculpture de basse époque.

Lorsque les artistes figurent la Grande Déesse sur les bas-reliefs, c'est sous une autre forme rencontrée également en glyptique : une déesse, soit debout, soit, plus fréquemment, assise, vêtue d'une longue robe est coiffée d'une tiare. Celle-ci plus ou moins haute, est simple ou bien supporte deux cornes figurées, par convention, l'une en avant, l'autre en arrière. Sur les bas-reliefs de Iasili-Kaïa la déesse est représentée debout sur une lionne. Lorsqu'elle est assise, c'est d'ordinaire devant une table chargée d'offrandes; pour obéir aux lois de la symétrie, le graveur répète souvent la même déesse de l'autre côté de la

table, à moins qu'il ne faille y voir une adorante représentée sous les traits de la divinité, de la même façon que les Chypriotes dédiaient dans les temples leurs propres statues sous forme de divinités masculines ou féminines.

Sur les bas-reliefs la déesse tient souvent un miroir à la main et ainsi que je l'ai dit à propos du costume, sa tiare est ornée d'un long voile. Parfois elle est assise, non plus devant une table d'offrandes, mais devant un autel; souvent un oiseau lui est associé (bas-relief de Fraktin). Ce type devient banal dans la glyptique syro-hittite et Ward a consacré un chapitre à ses représentations¹.

Il est en grande faveur pendant tout le second millénaire; les bornes-limites babyloniennes montrent la déesse de la santé Gûla assise, au milieu des emblèmes divins. La plupart de ces emblèmes (qui représentent le dieu), sont figurés sur des trônes. La vogue du type de la déesse assise persistera pendant l'époque assyrienne².

Il n'est pas inconnu du monde égéen. Sur les gemmes et les bagues créto-mycéniennes nous voyons les adorants s'approcher de la déesse assise et souvent le trône de la déesse est placé sous un arbre³. Or cette représentation n'est pas rare dans l'ancien art sumérien⁴. La vieille glyptique nous montre des divinités féminines assises et recevant l'hommage du fidèle; parfois la déesse tient un gobelet, parfois son trône est également placé sous un arbre⁵. Dans certains cas la déesse tient des rameaux ou des épis et elle a comme attribut le capridé emblème des dieux de la végétation⁶ (La tête du capridé, comme hiéroglyphe hittite et le capridé sur les monuments anatoliens représentent Tarku le grand dieu de la fertilité). Cette association d'une déesse assise et de l'arbre ou des bran-

1. Ward, p. 293-295, fig. 898-911.

2. Ward, p. 239-248 (*Seated assyrian deities*).

3. Bossert, fig. 249-250.

4. Ward, p. 36-39.

5. Ibid., fig. 89, 94.

6. Ibid., fig. 376, 378, 380-383.

chages existe donc en Mésopotamie et en Egée ; c'est l'image d'une déesse de fertilité.

En somme, nous avons là deux représentations du même principe féminin qu'ont connu tous les anciens peuples : c'est d'un côté, Ishtar, Kadesh, Anaïtis, Cybèbe, Artémis persique ou d'Ephèse, Vénus ; de l'autre, Ma, Rhea, Cybèle, Déméter. Ses animaux attributs nous sont connus ; c'est pour Ishtar le lion, et en plus pour la Grande Déesse des pays de l'Ouest, l'oiseau (surtout à Chypre et à Ephèse)¹, et par exemple sur des bractées d'or de Mycènes² ; en Crète le serpent ; c'est enfin, pour une forme d'Ishtar connue sous le nom d'Isharra, le scorpion. Plus tard nous retrouverons Cybèle sur un char traîné par des lions, et Vénus associée aux colombes. Il semble que les Syro-Hittites n'aient pas retenu l'aspect guerrier d'Ishtar babylonienne au moins pour le représenter.

Le principe-mâle ; son dédoublement. — A côté de ce principe féminin de la fécondité, les Anatoliens adoraient un principe mâle, mais il semble que, dès une haute époque, il ait existé des dédoublements du type ; par la suite, il y a eu des tentatives de fusion de divinités à attributs semblables tendant à établir quelques types différenciés par certains caractères prédominants.

Les conditions climatiques des diverses régions de l'Asie antérieure ne sont pas étrangères à la constitution du panthéon. Le sol mésopotamien, lorsqu'il est irrigué, est un sol d'une incroyable fertilité : les graines confiées à la terre après un léger grattage donnent une moisson abondante ; il est assez vraisemblable que, devant une production aussi facile, l'esprit des Babyloniens se soit plutôt porté vers le culte du dieu des eaux, de la chaleur, de la lumière, que vers celui de la végétation elle-même. Par contre, les habitants des hauts plateaux d'Anatolie ont adoré le dieu des montagnes environnantes, dieu de la foudre et de l'éclair, de l'orage, mais la difficulté du

1. Hogarth. *Excavations at Ephesus*, pl. XXII (figurine d'ivoire sur la tête de laquelle se dresse une longue tige, avec un oiseau perché au sommet).

2. Dussaud, fig. 244 et 278.

travail de la terre et la nécessité de peiner pour que le sol produise, ont fait réserver aux Anatoliens, dans l'élaboration des caractères de ce grand dieu, celui de dieu de la végétation.

Ce principe nous apparaît sous deux formes. Associé au culte de la déesse-mère, on rencontre son fils qui semble en même temps son époux. Nous le connaissons en pays sémitique : c'est le Tammuz babylonien, l'Adonis syrien. Dans la religion syrienne, Adonis est vraiment l'égal du fils-époux de la déesse-mère d'Asie Mineure. En Babylonie, son culte comporte une liturgie considérable ; les cylindres chaldéens archaïques insistent sur l'importance du dieu de la végétation, dont l'attribut est un capridé. Nous le voyons représenté environné de branchages ou d'épis ; un bouc est à son côté et se dresse vers lui. L'Elam, dans l'association que l'on rencontre si souvent sur les cylindres : capridé, astre, arbre, rendait hommage à l'esprit de la végétation. Les cylindres kassites adoptent le bouc comme attribut divin.

Le monde égéen lui aussi, compte le capridé parmi les animaux associés au culte ; les sceaux nous montrent les bouquets rendant hommage à l'arbre sacré ou bien des personnages à tête de capridé. L'art hittite garde ce symbole, par exemple dans les petits bronzes ou dans un relief de basalte de Zendjirli, qui montre deux capridés se dressant de chaque côté de l'arbre sacré¹, de même sur de nombreux cylindres (fig. 236, 237, 240, 241, 285, 286).

Le principe divin mâle est un dieu de fertilité ; c'est le dieu des montagnes, des orages, et aussi de la pluie bienfaisante ; c'est un dieu de lumière qui, dans certains cas, pourra se confondre avec le soleil. Ce sont ses représentations que nous reconnaitrons dans les cylindres syro-hittites. Nous y remarquons deux types nettement différents :

Teshub-Adad. — 1° Un personnage vêtu d'un costume collant, strié de raies horizontales au milieu du corps, ou s'éva-

1. O. Weber. *Die Kunst der Hethiter*, pl. 42. Le même motif se remarque sur une terre cuite babylonienne du Musée du Louvre.

sant en petite jupe à partir de la taille; la tête est couverte d'une coiffure arrondie, épousant la forme du crâne, et munie d'une pointe à son sommet. Cette coiffure est un casque, parfois agrémenté de cornes; souvent, la chevelure du personnage pend en tresse dans son dos et finit en boucle. Quelquefois, cette tresse part du casque, dont elle est alors un appendice. Le dieu est dans l'attitude de la marche; ses pieds reposent fréquemment sur deux éminences figurées par des traits imbriqués, façon conventionnelle de représenter les montagnes. Il tient l'arme que Ward identifie à un arc asymétrique et que j'explique comme un foudre; son allure est celle du combattant. Il est en relation avec un animal-attribut: le taureau. Celui-ci est couché devant le dieu; parfois même, il lui sert de support, en place des montagnes: souvent une laisse passée dans les naseaux de l'animal est tenue par le dieu, en même temps que ses armes (fig. 146, 152, 154, 156, 159, 175).

Ce dieu d'orages et de montagnes est Teshub, dont nous connaissons un équivalent dans le dieu Hadad, originaire de Syrie, porteur du même attribut le foudre, et comme lui, monté sur le taureau, (fig. 127, 128, 155). C'est lui que les Égyptiens connaissent sous le nom de Reshef et représentent sous la même forme.

Les grands monuments hittites le figurent comme le représente la glyptique: à Malatia¹ à Zandjirli², sur un bas-relief trouvé à Babylone, et même dans des bronzes hittites. Dans toutes ces représentations, ses caractéristiques sont maintenues: costume, coiffure et attributs. On peut en rapprocher le bas-relief dit du « Roi », de Boghaz-Keui, que je crois un Teshub. A Iasili-Kaïa, où il est représenté debout sur deux personnages faisant face à la Déesse qui s'avance vers lui, ses attributs sont moins nets³.

Nous désignons ce dieu sous le nom de Teshub; nous savons que le grand dieu des Mitanniens était Teshub et que les

1. J. Garstang, pl. XIV, p. 138.

2. J. Garstang, pl. LXXVII, p. 292.

3. Perrot, IV, pl. VIII.

Hittites connaissaient un Teshub. Mais il existe d'autres aspects de la divinité, notamment Tarku qui apparaît comme l'équivalent d'Amurru. L'onomastique nous assure que Tarku dont l'animal attribut est le bouc était très honoré¹.

Sandon-Amurru. — 2° Nous remarquons sur la glyptique un personnage coiffé d'une haute tiare à sommet arrondi; son manteau finissant aux genoux, s'échancre en rond en avant, de manière à laisser une jambe à découvert; souvent, on aperçoit le sous-vêtement que nous avons décrit. Ce personnage est dans l'attitude de la marche, une main ramenée à la ceinture, l'autre tendue en un geste d'accueil ou de commandement; parfois, il tient une arme, une hache, et la brandit (fig. 139, 140, 146, 152, 167, 177, 189).

Ce dieu est assimilable au dieu de l'Ouest, Amurru, ainsi que le prouvent certaines représentations où son costume et son attitude font transition entre le dieu hittite au bonnet ovoïde, et Amurru des cylindres babyloniens. Le costume d'Amurru est le manteau demi-long, le turban; le dieu porte à la ceinture la main qui tient le casse-tête; l'autre fait un geste de commandement. Sur ces mêmes cylindres, Amurru est souvent accompagné de Shala, sa parèdre vêtue de kaurakès et coiffée de la tiare à cornes (fig. 130), et en outre, de la Déesse nue (fig. 124, 126). Or, aux figures 137, 138, 185, qui sont celles de cylindres syro-hittites, nous retrouvons le dieu au bonnet ovoïde dans un costume et une attitude intermédiaires entre le type franchement hittite et celui qui est devenu babylonien; même accompagnement d'une déesse vêtue ou d'une déesse nue. Tel que le représente la glyptique, nous voyons ce dieu perpétué dans les bronzes hittites; il perd beaucoup de ses caractères à Iasili-Kaïa, où il suit la déesse, monté sur une lionne ou une panthère². Il convient de remarquer à ce propos que les sculptures de Iasili-Kaïa offrent sur beaucoup de points des représentations uniques dans l'art hittite; elles

1. Autran, C.-*Tarkondemos*, P. (Geuthner), 1922 (à suivre).

2. Perrot, IV, fig. 313.

paraissent provenir d'une autre inspiration que la plupart des figures de la glyptique ou des autres bas-reliefs. Bien que l'ensemble de Iasili-Kaïa soit le plus important qui nous ait été transmis, c'est lui qui rompt le plus la tradition des types syro-hittites.

Amurru vient de l'Ouest, dont le nom s'écrit Martu, mais aussi Kur-Gal (*shadu rabu*), ce qui signifie : « grande montagne »; je crois qu'il convient d'annexer à la Syrie le type artistique de cet Amurru, qui arrive en Babylonie sous la dynastie d'Ur (xxv^e s.) et la Première Dynastie (xxx^e s.); le dieu au bonnet ovoïde en dérive, à peine modifié; certains le nomment Sandon, en l'assimilant à un dieu de Cilicie qu'on croit l'avoir représenté plus tard; certains l'appellent Haldi, supposant que ce dieu est originaire de Van, dont Haldi était la grande divinité. Comme Amurru est fréquemment associé sur les cylindres babyloniens de l'époque d'Ur à ce que nous avons nommé le « bâton courbé », j'ai relevé les cylindres de nos grandes collections où ce bâton apparaît d'une façon incontestable; je l'ai également rencontré dans la glyptique intermédiaire entre celle de Mésopotamie et celle des Syro-Hittites.

Il est isolé dans le champ du cylindre, dans les cas suivants : Louvre, pl. 6 : 26; 77 : 25; 78 : 2, 7, 14, 27; 79.2; 81 : 6, 8, 10, 12, 24; 82 : 6, 18; 83 : 13, 24.

Bibliothèque Nationale, 119, 168, 203.

De Clercq : 121 bis, 130, 132 bis, 199 bis, 212, 226, 227, 229, 231, 276, 278, 279.

Dans cette série, il se présente deux fois ondulé comme un serpent (L. 77 : 25; B.N. 119), une fois à tête de serpent (L. 6 : 25).

Une fois avec un croc double à droite et à gauche (L. 81 : 8), et une fois la crosse fermée forme boucle (B.N. : 168).

Parmi les personnages qui sont associés à ce symbole, se trouve Amurru, auquel sont dédiés plusieurs cylindres (L. 79 : 2; 81 : 8, 10, 24; B.N. : 203).

Le bâton courbé se trouve aux mains d'une divinité : (L. 53 : 24; 35 : 16, 17; 6 : 22; 78 : 9; 80 : 16; 83 : 28; B.N. : 239, 256, 257).

Il est soit aux mains d'Amurru, debout dans son attitude habituelle, ou le pied sur un taureau à demi couché, soit aux mains de la parèdre d'Amurru; même dans ce cas (L. 6 : 22; B.N. : 239, 256, 257), la dédicace est à Amurru. Il est aussi représenté double sur le dos d'un animal cornu, couché (L. 79 : 27, 81 : 23; 84 : 8; D.C. : 201, dédié à Amurru, 232, 277); ou simple (L. 84 : 9; B.N. : 240).

De ces cylindres, la plupart n'ont pas de dédicace; quelques-uns sont dédiés à une divinité ayant des caractères solaires (Ninsianna, Nergal), et deux (B.N. : 203, D.C. : 130) sont offerts à Shamash. On sait par ailleurs que nombre de cylindres représentant Amurru et Shala dans leur attitude typique sont dédiés à Shamash et Aia sa parèdre, de même qu'un cylindre (fig. 127) porte les noms de Adad et Shala à côté des représentations d'Amurru et de la Déesse nue.

Comme ce bâton est aux mains d'Amurru et de sa parèdre, d'Amurru traité en Shamash le pied sur le taureau au lieu d'un pied sur la montagne, je crois qu'il faut y voir son insigne particulier et, par suite de son assimilation en Mésopotamie avec Shamash, voir dans Amurru un dieu de lumière en relation plus directe avec le soleil que le dieu au taureau.

Je crois en outre que, de même que le taureau debout supportant le foudre est l'attribut du dieu de la foudre et des éclairs, l'animal couché portant cette arme dressée sur son dos est un des symboles d'Amurru, dieu élémentaire, avec prédominance dans ce cas du caractère lumineux.

Lorsque Shamash rend la justice (Code d'Hammurabi, au Louvre), il tient à la main un insigne qui équivaut à ce qu'on a appelé le bâton de mesure, bâton renflé en son centre, qui est figuré à profusion dans le champ des cylindres (fig. 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, etc.). Or, de tous les exemplaires que nous venons de voir, il n'y en a que deux (L. 80 : 18; 83 : 13) pour représenter le bâton de mesure en même temps que le bâton courbé; dans les autres exemplaires, le bâton courbé exclut le bâton de mesure qui se rencontre si fréquemment ailleurs. Ceci semble confirmer le caractère solaire d'Amurru et de son équi-

valent syro-hittite que nous retrouvons sur les grands monuments à Euyuk et à Iasili-Kaïa, par exemple.

J'ai noté plus haut que l'artiste dans trois cas, avait donné à ce symbole des caractères ophidiens, mais il semble que l'assimilation soit accidentelle, car dans un défilé de trois personnages (B. N. 483), l'un tient en main un serpent ondulé, et un autre le *lituus*.

Le bâton courbé est beaucoup moins fréquent sur les cylindres nettement syro-hittites qui font suite à cette glyptique. Il apparaît tenu par une divinité (L. 96 : 6, 24 bis B.N. : 448 ; 483 ; 489. D.C. : 390 (et dans ces deux derniers cas par une déesse). Nous le voyons dans cette catégorie de cylindres porté le plus souvent la tête en bas et de moyenne dimension, comme sur les grands monuments. Sur un certain nombre d'exemplaires exécutés sous l'influence égyptienne, c'est la longue tige à tête en fleur de lotus, mais recourbée (B.N. : 481 ; 485 ; D.C. : 387). Dans un cas (B.N. : 454), la tige est ondulée comme le corps d'un serpent.

Contradiction dans l'identification de ces dieux. — A propos de la personnalité des divinités mâles, je veux signaler une contradiction des auteurs.

Les essais d'identification ont porté surtout sur les grands monuments, notamment sur les fameuses processions de Iasili-Kaïa, près de Boghaz-Keui. Là, sur les parois des rochers formant deux salles à ciel ouvert, sont représentées des files de divinités debout sur leurs attributs (animaux ou personnages).

MM. Garstang et Frazer considèrent que le dieu représenté porté sur les épaules de deux personnages est Teshub, le dieu-père s'avancant vers la Grande Déesse, qui tient la tête d'un défilé allant à sa rencontre. Au contraire, le dieu qui suit la Grande Déesse, debout sur un léopard, est le dieu-fils, l'équivalent de Sandon, d'Hercule. De même cette figure étrange du sanctuaire intérieur de Iasili-Kaïa représentant une lame d'épée surmontée d'une tête humaine flanquée au niveau des épaules de corps de lions, est une autre représentation du

dieu-fils, et c'est vers lui que Teshub, cette fois, conduit le grand prêtre qu'il tient embrassé¹.

Par contre, Ward, qui étudie principalement les cylindres, voit Teshub dans le dieu-fils², et au contraire le dieu-père dans le personnage au manteau ouvert en avant des cylindres syro-hittites, qui est une variante de l'Amurru des cylindres de l'Ouest Mésopotamien. M. E. Meyer assimile à Teshub le dieu-fils qui suit la Déesse-mère³.

De la sorte, tout en admettant la même doctrine, et en expliquant les représentations figurées des cylindres par les mêmes vocables, ils diffèrent totalement sur leurs rapports et sur l'appellation à donner aux principaux personnages de Iasili-Kaïa.

Comme Tarku en Cilicie, Teshub en Mitanni-Cappadoce est une réplique du dieu fécondateur, à hypostases multiples.

Cette dualité gênante des représentations du principe mâle, se perpétua dans les religions anatoliennes ou dans celles qui les suivirent. Teshub sera Zeus pour les Grecs, et plus spécialement Jupiter Dolichenus, tenant le foudre et monté sur le taureau. Le dieu-fils deviendra Héraclès (fils de Zeus); c'est sans doute lui qui est représenté à Ibriz, tenant des épis et une grappe de raisins⁴; (Tammuz, dieu de la végétation est aussi un dieu-fils); mais à Ibriz, son costume est bien plutôt celui du dieu Teshub. On se rend compte que ces deux dieux hittites sont de caractère très voisin, et que, symbolisant le principe mâle de la fécondité et de la fertilité, ils ont été bien souvent représentés l'un et l'autre avec des attributs appartenant à leur prototype commun.

Ces deux dieux, au point de vue artistique, se présentent sous un aspect vraiment hittite; rien n'est emprunté dans leur costume. L'image du dieu au bonnet ovoïde me paraît, ai-je dit, provenir de l'Amurru syrien. Ce dernier, en effet, appa-

1. Perrot, IV, fig. 320 et 321.

2. Ward, p. 262.

3. *Reich und Kultur der Chetiter*, p. 88 et 158.

4. Perrot, IV, fig. 354.

raît dans les cylindres de la dynastie d'Ur sous son aspect définitif tandis que le dieu hittite ne se rencontre pas encore sur les empreintes cappadociennes, mais seulement sur les cylindres du milieu du deuxième millénaire. Teshub lui, purement hittite dans tous les détails de son costume, est sous cette forme, un produit de même époque. Le type s'est constitué entre le début de la période cappadocienne et celle des cylindres que nous étudierons ensuite, mais nous rencontrons déjà le dieu surmontant le taureau sur les tablettes cappadociennes, comme nous rencontrerons aussi celui qui deviendra le dieu porteur du bonnet ovoïde; leur image, à ce moment, n'est pas définitivement fixée. Le dieu Teshub, dont le costume est plus anatolien que syrien (à comparer au Roi de Boghaz Keui) offre une silhouette voisine de celles que nous présentent les monuments égéens. Lui seul porte la tresse dite hittite (fig. 146, 163, 175), qui sera tantôt reproduite, tantôt omise sur les monuments suivants; il y a donc eu, pour la constitution de son image, un concours d'influences dont je n'oserai, quant à présent, déterminer l'origine, mais qui ne semble pas s'être exercé sur les autres types divins syro-hittites.

Les héros : Gilgamesh, Enkidu. — Une des représentations les plus fréquentes de la glyptique syro-hittite est celle de Gilgamesh et d'Enkidu. Gilgamesh, l'équivalent du Samson biblique et de l'Héraclès grec, est sans doute un roi historique; autour de son nom s'est formée la légende de travaux fabuleux; c'est un civilisateur, comme le prouve la présence auprès de lui d'Enkidu, moitié homme moitié taureau, que Gilgamesh arrache à la vie animale. Nous connaissons par la littérature religieuse babylonienne les épisodes auxquels font allusion les scènes où ces personnages combattent les animaux sauvages. Les représentations des cylindres sont-elles l'illustration de ces légendes? Cette scène a-t-elle été transportée dans la religion syro-hittite avec une autre signification? Nous l'ignorons. Un point également obscur est la corrélation établie par le vase aux eaux jaillissantes que porte souvent Gilgamesh, entre le

héros et Ea, le maître des eaux, par exemple. La raison devrait peut-être en être cherchée dans une affinité naturelle entre Gilgamesh civilisateur, et Ea qui, au suprême degré, possède le même caractère.

Le mythe de Gilgamesh n'est pas un. Il y a eu plusieurs traditions différentes qui ont coexisté dans les divers centres religieux et ne se sont jamais fondues en une seule. Il en fut de Gilgamesh comme des héros de nos Chansons de Geste, Charlemagne, Roland, où, à côté d'un poème célèbre, d'autres versions d'exploits différents ont fait aussi leur chemin.

Cet épisode de Gilgamesh tenant le vase aux eaux jaillissantes a été souvent traité dans l'art mésopotamien. Nous voyons le héros abreuvant un taureau sacré sur le célèbre cylindre de Sharkalisharri : ailleurs, sur un cylindre du Louvre, derrière un dieu assis tenant le vase aux eaux jaillissantes, Gilgamesh s'appuie sur une sorte de lance, pointe baissée, munie d'une poignée en anneau située sur un de ses côtés près de l'extrémité supérieure. Cet emblème dont on a retrouvé un exemplaire votif à Tello, semble, pour *l'apsu* (l'abîme) et son dieu, l'équivalent des vantaux de portes qui symbolisent la demeure de Shamash le soleil et que l'on ouvre chaque matin. Un bas-relief du Louvre, nous représente Gilgamesh revenant de la pêche, chargé de poissons ; sur un cylindre, il porte des poissons et une tortue ; jusqu'ici, nous n'avons pas retrouvé l'épisode littéraire de l'histoire du héros qui fasse allusion à ces scènes. Pour d'autres, nous avons été plus heureux ; c'est ainsi qu'un nouveau fragment de l'épopée de Gilgamesh publié par M. S. Langdon¹, nous dépeint la lutte de Gilgamesh contre Enkidu qui veut sauvegarder son ami des charmes dangereux d'Ishtar, et nous offre une description d'Enkidu tueur de lions et panthères. Ces luttes sont scènes favorites de la glyptique et nous possédons le texte qui les interprète. Sur les empreintes cappadociennes et sur celles de la deuxième période, Gilgamesh

1. *The Epic of Gilgamès.*

et Enkidu nous apparaissent sous leurs traits habituels (fig. 12, 37, 41, 43, 147, 158, etc.); nous devons noter cependant que les figures de Gilgamesh et d'Enkidu pourtant d'origine sumérienne semblent être plutôt sous l'influence mésopotamienne, que sous celle de la Syrie et de l'Asie Mineure. Les cachets et la grande sculpture anatolienne ne les reproduisent pas; les territoires égéens connaissent aussi le héros combattant les fauves; c'est la même conception, mais, ce ne sont plus les mêmes types.

Avant de clore ce chapitre, je ferai remarquer qu'au cours de cette enquête sur le costume, le mobilier et la religion, nous avons pu constater que la plupart des usages et des croyances que nous avons rencontrés ont survécu en Assyrie, mais aussi que nos rapprochements avec le monde égéen ont été constants. Ces rapprochements sont trop nombreux pour être fortuits; ils sont la présomption d'un lien entre ces peuples, dont nous aurons à rechercher la nature.

III

GLYPTIQUE SYRO-HITTITE DE LA PREMIÈRE PÉRIODE (2400-1550).

COMPARAISON AVEC LA GLYPTIQUE SUMÉRO-ACCADIENNE.

Caractéristiques de cette glyptique. — Nous avons étudié jusqu'ici certains éléments de la glyptique syro-hittite, notamment les personnages qu'elle reproduit. Nous avons analysé le costume de ces personnages et nous avons essayé de déterminer leur signification en puisant nos informations dans ce que nous savons de la religion des Syro-Hittites. Nous aborderons maintenant l'étude chronologique et détaillée de cette glyptique. Nous rechercherons ses caractéristiques pour chaque époque, nous la suivrons dans son évolution.

Le grand groupe de la glyptique syro-hittite se distingue par des caractères bien tranchés de celui de Sumer et d'Akkad. Ce dernier semble tendre au cours de ses transformations vers une simplicité relative.

La glyptique sumérienne archaïque, des origines au xxviii^e s. environ, est d'une grande variété; le répertoire artistique du graveur est très riche. Il est cependant un motif préféré, celui du héros combattant les fauves et des animaux luttant entre eux. La composition des cylindres de cette époque est d'une exubérance qui confine à la confusion.

Avec la dynastie d'Agadé, l'artiste acquiert des habitudes d'ordre et de clarté; son motif favori est le héros combattant les fauves; la scène est souvent dédoublée par souci de symé-

trie, mais on ne constate plus en général l'enchevêtrement des figures de la période précédente.

La période de la dynastie d'Ur qui vient ensuite (xxv^e s.), ne délaisse pas le motif du héros et des fauves, mais la prédilection de l'artiste se porte sur des scènes très simples où l'on voit une divinité assise ou debout accueillir un fidèle. Ce dernier est conduit auprès du trône de la divinité par une ou deux divinités intermédiaires. Il apporte quelquefois un chevreau comme offrande. C'est ce que M. Heuzey a nommé les scènes de « présentation ». C'est à partir de cette période que nous constatons l'existence d'une glyptique syro-hittite.

A la période de la Première Dynastie Babylonienne (xxi^e siècle date moyenne), la glyptique de Sumer et d'Akkad gardera sa simplicité générale.

Sous la domination des Kassites (second millénaire *grosso-modo*), la glyptique babylonienne réduit encore la place accordée aux représentations figurées. Une divinité le plus souvent, deux au plus, sont accompagnées d'une longue invocation.

A la période néo-babylonienne où le sceau jusqu'ici cylindrique devient cachet, la simplicité reste de règle.

Cet exposé rapide des caractéristiques de la glyptique de Sumer et d'Akkad laisse de côté la glyptique assyrienne; nous verrons qu'elle se rattache à la glyptique syro-hittite et non à celle de la Babylonie.

Au contraire dans la glyptique syro-hittite la complication de la période archaïque demeure constante; elle est due à la multiplicité des scènes et des symboles; les sceaux syro-hittites tranchent nettement à toutes les époques sur ceux de la Babylonie.

Mais bien que nous ayons à considérer des productions bien personnelles dans cette glyptique, son évolution va de pair avec celle de la glyptique babylonienne et au delà de cette glyptique avec tout l'art mésopotamien.

De même à mesure que les découvertes nous donnent des points de repère, nous nous apercevons que l'aire de la glyptique syro-hittite s'étend de plus en plus; ce n'est pas seulement

l'Anatolie, c'est la Syrie et même Chypre, c'est l'Assyrie du Nord et de l'Est qui servent de théâtre à son évolution. Le nombre des spécimens qu'il nous est permis d'étudier, leur aire de dispersion font de cette glyptique non pas une dépendance de la glyptique de Sumer et d'Akkad, mais un rameau de la glyptique de Mésopotamie aussi important que le rameau babylonien; il nous faudra en chercher l'origine, nous le verrons, à l'époque archaïque.

GLYPTIQUE DE TRANSITION.

Cylindres syro-mésopotamiens. — Il est cependant possible entre les deux écoles de trouver un trait d'union. Il est toute une catégorie de cylindres en marge pour ainsi dire de la glyptique syro-hittite et de celle du reste de la Mésopotamie à la période que nous allons étudier; c'est celle des cylindres à influence syrienne du temps de la dynastie d'Ur et de la Première Dynastie, dont j'ai déjà dit quelques mots. Ils forment une transition insensible permettant de passer de la glyptique des Mésopotamiens à celle des Syro-hittites; cette glyptique nous fait saisir l'union profonde des deux écoles malgré leur apparente diversité.

Nous la voyons apparaître en Babylonie dès l'époque de la Dynastie d'Ur (xxv^e s.); elle persiste avec une vogue grandissante jusqu'à la fin de la Dynastie d'Hammurabi (xx^e s.). Elle est caractérisée par l'apparition de quelques-uns des personnages que nous avons remarqués dans le panthéon des Syro-hittites. Ces personnages sont d'ordinaire représentés l'un à côté de l'autre, comme dans un colloque; leur attitude est toujours la même; ce sont des types fixés une fois pour toutes.

Amurru, Shala, la Déesse nue. — C'est d'abord le dieu à la masse d'armes, avec son costume si caractéristique, tenant le milieu entre celui des Babyloniens et celui des Hittites (fig. 124, 126, 130, 134, 168). Il est debout devant une déesse vêtue de la robe à volants, levant les mains dans l'attitude de la

prière (fig. 126, 130, 134). Cette déesse à longue robe de kaurakès, à tiare ornée de cornes, est, nous l'avons vu, l'équivalent de la déesse hittite vêtue d'une longue robe et coiffée d'une tiare cylindrique à cornes. Primitivement, le geste de cette déesse s'explique par la présence de l'adorant (B. N. : 219), pour qui elle intercède. Mais bien souvent l'adorant fait défaut ; il est remplacé par une troisième divinité.

Avant de la décrire, voyons quels sont les noms de ces deux premiers personnages. Les dédicaces des cylindres deviennent fréquentes à cette époque ; il s'agit d'Amurru (prononciation de l'idéogramme Mar-Tu), dont nous avons parlé plus haut, et de sa parèdre Shala. Mais les Mésopotamiens n'éprouvent aucun scrupule à dédier leur cachet au dieu Shamash et à sa parèdre Aia sans rien changer à la représentation des divinités ; parfois seulement un symbole, le disque solaire, sera peut-être chargé d'accuser la transformation (B. N. : 217).

Deux autres personnages nouveaux dans la glyptique apparaissent fréquemment sur les cylindres syriens ou d'influence syrienne : la Déesse nue, que j'ai décrite dans un mémoire précédent, et le dieu tenant le foudre, debout sur un taureau (L. 76 : 25, fig. 127, 128, 155).

Cette classe de cylindres dont la vogue persiste plusieurs siècles, conserve certains personnages de l'ancienne glyptique chaldéenne ; ce sont, un peu modifiés, Samash, le pied sur la montagne, et Ishtar, dame des batailles.

Un examen rapide des collections du Louvre, de la Bibliothèque Nationale et de la Collection De Clercq, nous fera distinguer toutes les nuances de cette glyptique, depuis les représentations simples de ces divinités traitées absolument dans l'esprit des « présentations » chères à l'époque des rois d'Ur jusqu'à des cylindres où le style déjà différent, la disposition tête-bêche des personnages, et la présence de nombreux symboles semés dans les espaces vides, nous amènent insensiblement aux cylindres syro-hittites.

On comprend que les exemplaires de cette glyptique syrienne offrant un mélange à peu près égal d'influences méso-

potamiennes et d'influences occidentales, aient pu être classés tantôt comme Syro-Hittites, tantôt comme Mésopotamiens, d'autant que leur technique adopte quelquefois les stries et le pointillé de certains cylindres syro-hittites que nous étudions.

Je cite ici un certain nombre de cylindres qui ne paraissent pas rentrer tout à fait dans cette classe intermédiaire entre la glyptique d'Ur influencée par la Syrie (aux types d'Amurru, Shala, Déesse nue, etc.), et les exemplaires syro-hittites que nous relèverons sur les tablettes cappadociennes (fig. 131); ce ne sont peut-être pas de vrais cylindres syro-hittites et ce ne sont plus tout à fait des cylindres mésopotamiens : B. N. : n° 142, 148, 153, 210, 251, 230, 259, 268, 270, 274.

De Clercq : 52 bis, 124 bis, 155, 173, 211, 231, 233, 280, 283, etc.

Louvre : 6 : 23; 51 : 18, 19, 25; 53 : 8, 17; 77 : 23; 79 : 28; 80 : 18; 83 : 29; je n'indique là que quelques exemples; il serait facile d'en augmenter le nombre.

Le fait marquant de l'époque d'Ur est la pénétration pacifique des influences de l'Ouest, prouvée dans la littérature par l'onomatistique, et dans la religion par les acquisitions du panthéon chaldéen. Cette pénétration atteint son maximum avec la Première Dynastie de Babylone dont les représentants sont des Amorrites. Il est tout naturel que l'art traduise ces influences : à côté de la glyptique traditionnelle de Chaldée, que nous trouverons jusque sous Hammurabi, et de la glyptique plus châtiée et plus uniforme en usage dans les territoires dépendant nettement de la Dynastie d'Ur, apparaît partout une glyptique reflétant ces influences de l'Ouest. Nous constatons en dernière analyse dans les cylindres précédents, un dosage inégal des diverses influences qui avaient cours dans le pays.

1. Dussaud, p. 290.

RÉPARTITION GÉOGRAPHIQUE DES CYLINDRES ET DES CACHETS.

Dans l'Asie occidentale, en général. — L'étude de la glyptique babylonienne se résume pour la plupart des époques dans celle des cylindres. Or, la glyptique syro-hittite comprend en outre des cachets, en nombre peut-être encore plus considérable que celui des cylindres. En Mésopotamie, le cachet plat, en usage à la période la plus archaïque en Elam et dans le pays de Sumer disparaît totalement à la période historique pour ne reparaitre qu'à l'époque de la monarchie néo-babylonienne (vi^e s.); dans les pays syro-hittites, la vogue des cachets est au moins aussi considérable que celle des cylindres à toutes les périodes. D'ailleurs, cette répartition du cylindre et du cachet dans le monde oriental ancien vaut d'être attentivement remarquée. Il doit être bien entendu, et je reviendrai sur ce point, que dès le début de l'histoire de l'Asie antérieure, nous ne trouvons nulle part des sociétés que l'on puisse prétendre reconnaître comme formées de races pures; toutes sont un agrégat d'éléments divers, dont le mélange paraît depuis longtemps effectué. Néanmoins, si on prend pour base la langue, l'histoire, les usages et la religion, et si on les compare entre eux, nous pouvons distinguer dans ces sociétés un groupe sémitique et des groupes non sémitiques. C'est ainsi que la civilisation élamite primitive et celle de la Chaldée archaïque sont considérées comme le fait des Sumériens, population non Sémite, non Indo-Européenne, mais cependant très caractérisée. Or, au début de cette civilisation, nous constatons sur ces territoires l'usage du cachet plat : il disparaît bientôt devant le cylindre.

Dans le monde égéen, nous constatons l'emploi du cachet plat. C'est dans la seconde moitié du II^e millénaire et au début du premier avant notre ère que Chypre, alors sous l'influence mésopotamienne nous fournit de nombreux cylindres.

En Egypte, le sceau à la forme bien connue d'un scarabée;

mais au début de la civilisation de l'Égypte (dont on place la première dynastie historique vers 3200, c'est-à-dire à une époque contemporaine du début historique de la Chaldée), on y constate aussi l'usage du cylindre. Celui-ci, dont on a trouvé de nombreux exemplaires et de nombreuses empreintes sur des tampons d'argile formant bouchons de jarres, n'est pas orné tout d'abord d'hiéroglyphes, mais de représentations qui rappellent beaucoup par leur choix et par leur style, les plus anciens exemplaires mésopotamiens.

Au début, le cylindre égyptien est souvent de bois, puis d'ivoire; on en trouve qui sont taillés dans la stéatite, sous la vi^e dynastie; il s'en rencontre de pâte bleue dure, de cuivre et de bronze, et ceci jusqu'à la xii^e; mais dès l'Ancien Empire se voit une nouvelle forme de sceau en bouton (ivoire ou stéatite) et dès la vi^e dynastie, le scarabée détrône peu à peu le cylindre.

Dans la suite de l'histoire de l'Égypte, le cylindre revient en faveur aux périodes pendant lesquelles la Mésopotamie exerce une influence prépondérante dans le pays.

Les savants qui estiment qu'il y a eu entre la Syro-Mésopotamie et l'Égypte des relations aux très hautes époques, comptent la présence du cylindre parmi leurs arguments; ils joignent ce fait à l'existence de monuments primitifs (tels que les palettes) qui semblent apparentés à l'art asiatique¹. Enfin, certains égyptologues reconnaissent des vestiges très nets de sémitisme dans l'égyptien; il ne s'agit pas simplement de termes empruntés, mais d'une influence ayant porté sur la morphologie même de la langue, à l'époque où le langage s'est constitué, puisqu'ils en trouvent des traces dans les verbes et dans les pronoms. Si l'on considère que le cylindre a sa patrie d'élection dans la Mésopotamie, où les Sémites sont prépondérants, qu'il apparaît avec eux en Elam, dans le monde Egéen, qu'il existe en Égypte à une époque où la langue nous assure de leur influence, on peut avec vraisemblance considérer le

1. Cf. J. Capart, *Les débuts de l'art en Égypte*.

cylindre comme une production sémitique et le cachet comme l'apanage des non-Sémites, au moins pour la période très ancienne.

Chez les Syro-Hittites. — Et ceci trouve sa confirmation en ce qui concerne les territoires syro-hittites. Partout où l'élément sémitique est en très forte proportion, c'est-à-dire en Syrie, nous constatons la présence constante du cylindre à côté du cachet. Sur les tablettes cappadociennes écrites dans un milieu sémitique, le cylindre forme la majorité des empreintes; mais comme cette société sémitique est implantée dans un milieu qui ne l'est pas, (l'onomastique des contractants nous le garantit), quelques cachets sont également imprimés sur ces tablettes. Il est donc naturel que dans tout le cours de la civilisation syro-hittite, nous rencontrions concurremment les cylindres et les cachets.

Parmi ceux-ci, on peut distinguer les mêmes périodes que dans la glyptique des cylindres. Une période datant de celle des rois d'Ur jusqu'au milieu du second millénaire (2400-1550 environ), une période sous l'influence de l'Égypte et du monde Egéen (1550-1100 environ), une période contemporaine du royaume assyrien, allant jusqu'à l'époque hellénistique (IV^e s.).

Il me paraît donc logique d'étudier pour chaque période les cachets en même temps que les cylindres puisque leur évolution est identique, et de ne pas les séparer en deux classes; elles ne pourraient s'établir que d'après la forme extérieure et non d'après le style des monuments eux-mêmes.

CYLINDRES.

EMPREINTES DE CYLINDRES CAPPADOCIENS,
DE L'ÉPOQUE DE LA PREMIÈRE DYNASTIE, ET MONUMENTS ORIGINAUX.

Cylindres. — La première période de la glyptique syro-hittite va du xxiv^e siècle environ au début du xvii^e siècle avant notre ère. Sa date minima de début nous est garantie

par les empreintes relevées sur les tablettes capadociennes ainsi que je l'ai dit plus haut.

Celles-ci ont été recueillies pour la plupart aux environs de Kaisariéh, l'ancienne Césarée de Cappadoce, en dehors de la boucle de l'Halys, non loin des pentes du mont Argée; elles sont écrites en assyro-babylonien; mais, de même, que la langue hittite a fait des emprunts au langage des populations anatoliennes préexistantes et aux Sémites (les idéogrammes, certaines particules), la langue sémitique des tablettes de Cappadoce a subi l'influence étrangère, quoique dans de moindres proportions. Les premiers documents cappadociens ont été déchiffrés par MM. Pinches et Sayce en 1881¹; depuis, d'autres tablettes ont été publiées, qui jettent un jour très intéressant sur cette société sémitique cappadocienne. On a pu fixer avec précision la date de ces tablettes; M. Thureau-Dangin, dans une traduction de quelques documents du Musée du Louvre, appartenant à cette série, signala sur l'un d'eux une empreinte de cylindre portant la légende suivante: « Ibi-Sin, roi fort, roi d'Ur, roi des quatre régions, Ur-Lugal-banda, le scribe, fils d'Ur-nigin-gar, est ton serviteur ». Comme un réemploi, du moins très tardif de ce cylindre est improbable, car l'écriture de ces tablettes, leur onomastique, leur langue, et, nous le verrons plus loin, la glyptique viennent confirmer l'époque indiquée par l'empreinte, il faut conclure que ces tablettes sont de la fin de la dynastie d'Ur ou, au plus tard, du début de la monarchie illustrée par Hammurabi. Puisque nous pouvons dater Sumu-abum le fondateur de l'empire babylonien de 2225², la date générale des tablettes cappadociennes est la fin du xxiv^e et le début du xxiii^e siècle. Ce résultat est d'ailleurs entièrement d'accord avec celui obtenu par M. Sayce, qui a relevé sur une tablette cappadocienne (*Babyloniaca*, IV, p. 97),

1. Pour la bibliographie concernant ces textes, cf. : G. Contenau. *Trente tablettes cappadociennes*.

2. F. Thureau-Dangin. *La Chronologie des Dynasties de Sumer et d'Accad*. Ibi-Sin (2382-2358), dernier roi de la dynastie d'Ur, fut détrôné par les Elamites.

les noms de Ikunum et Sargon qui ont gouverné l'Assyrie au début du xxiii^e siècle¹. Il y a là une concordance qui, jointe aux autres preuves que nous pouvons tirer des tablettes elles-mêmes, ne laisse aucun doute sur leur date générale.

Ces tablettes sont actuellement les plus anciens écrits provenant de pays hittites; par elles, nous prenons connaissance d'une société dont les membres portent déjà, pour un grand nombre, des noms assyriens; lorsque les premiers monarques de l'Assyrie vont apparaître, nous retrouverons ces noms; dans leur composition figure l'élément divin Ashur ou Ashir, l'éponyme. Nous y retrouvons certains noms de mois qui seront assyriens, l'usage qu'aura l'Assyrie de désigner les années par *limmu*, c'est-à-dire du nom de personnages officiels ou marquants. Ces tablettes indiquent la division du temps non pas en semaines de sept jours, mais en quintaines de cinq, et une numération suivant la plupart du temps, le système décimal, que l'on considère comme plus ancien que le système duodécimal. Nous voyons les Sémites de Cappadoce du xxiii^e siècle obéir à des lois et à une jurisprudence commerciale telles que celles qu'Hammurabi consacra dans son Code, 200 ans plus tard; c'est donc une société très policée: elle s'adonne au commerce et, par ses caravanes, fait pénétrer au loin vers l'ouest les produits d'Orient; elle transporte vers l'est les métaux, les lainages, sans doute aussi les chevaux de Cappadoce.

Les cylindres de cette période n'accusent aucune influence étrangère autre que celle de la Mésopotamie; cette constatation est d'accord avec ce que nous savons de l'histoire de l'Asie antérieure à cette époque. Le pays de Sumer et d'Akkad qui vient de connaître la domination des Sémites d'Agadé la changé de maîtres: une dynastie sumérienne occupe le bas-pays; pendant ce temps, l'infiltration sémitique venue de l'ouest est incessante dans toute la Mésopotamie. L'Assyrie

1. xxi^e s. selon M. Weidner qui adopte pour ces époques une chronologie d'environ deux siècles plus courte: *Die Könige von Assyrien*. Réfutation par: W. F. Albright dans: *Revue d'Assyriologie*, 1921, p. 83-94.

commence à prendre rang parmi les puissances, et une avant-garde sémite déborde même au-delà du Taurus en Cappadoce. Un peu plus tard, retour offensif des Sémites avec la première Dynastie babylonienne (Hammurabi), originaire du pays d'Amurru. C'est à ce moment que les Hittites, que l'on peut déjà pressentir auparavant par l'onomastique et les monuments, entrent en scène; les uns dans un raid victorieux saccagent Babylone (vers 2060), tandis que les autres, entraînant la foule des Syriens, déferlent sur l'Égypte (1800) qu'ils domineront pour plusieurs siècles (les Hyksos). C'est donc uniquement du côté de la Mésopotamie que les Syro-Hittites tournent les yeux pendant la plus grande partie de cette période. L'existence des Amorrites, en Syrie, à côté des Hittites, celle des Sémites cappadociens au pied du mont Argée, rendent suffisamment compte des influences générales qui peuvent être dominantes dans l'Asie antérieure à ces hautes époques. Nous verrons tout à l'heure quels cylindres de nos grandes collections peuvent être attribués à ces périodes : j'étudierai d'abord les empreintes relevées sur les tablettes cappadociennes qui ont paru dans divers recueils, et celles que j'ai dessinées en 1920 sur les tablettes du Musée du Louvre au moment où j'en préparais la publication; ces empreintes seront reproduites en phototypie dans la seconde partie du catalogue de M. Delaporte.

Musée d'Edimbourg. — Nous relevons sur des tablettes du Musée d'Edimbourg, publiées par M. Sayce¹ les deux empreintes suivantes : 1° (fig. 4). Une divinité assise dont la robe est striée de diagonales formant losanges (la tête est trop fruste pour qu'on distingue la coiffure); de la main droite à demi-tendue, elle semble tenir un vase; elle est assise sur un siège en forme de tronc de cône rayé de lignes horizontales, supportant un large plateau et rappelant l'autel du bas-relief d'Euyuk. Derrière la divinité, un tout petit personnage nu, debout sur un socle, puis un adorant (ou divinité intermédiaire?),

1. *Cappadocian Cuneiform Tablets from Kara Eyuk.*

en longue tunique. Devant la divinité principale et sur la plate-forme même où repose son siège, un autre petit personnage vêtu de la longue tunique; à côté, deux grands personnages revêtus d'un manteau à bordure frangée, qui s'ouvre haut par devant de manière à découvrir la jambe gauche, et qui laisse libres l'épaule et le bras droits, c'est le manteau hittite; tous deux tiennent sur l'épaule une longue pique. Ils portent la barbe taillée en pointe; leur coiffure est trop peu visible pour que je tente de la décrire. Une inscription remplit le champ du cylindre partout où les personnages et les symboles (à peu près effacés) ont laissé quelque vide.

2° Une divinité (fig. 5) de profil, assise sur une sorte de tabouret et tenant de la main droite, un petit vase; sa robe est ornée de bandes verticales striées de raies horizontales; la coiffure est nettement le turban que portent les personnages de la dynastie d'Ur, Gudea par exemple, et que nous revoyons sur le Code d'Hammurabi. Du turban s'échappe sur le côté de la tête une masse de cheveux qui vient tomber en nappe sur l'épaule. Il est possible que la chevelure soit prolongée par la barbe, ainsi qu'on le voit sur certains bas-reliefs du Louvre. Tout près de la tête du dieu, dans le champ du cylindre, le disque étoilé dans le croissant. Devant, une divinité intermédiaire, vêtue de kaunakès, les mains levées et coiffée de la tiare à cornes; derrière elle, un suppliant coiffé de même façon que la divinité principale, et vêtu du manteau hittite. En arrière, deux groupes sont superposés; celui du bas, à petits personnages, me paraît trop fruste pour être décrit; celui du haut se compose d'un taureau debout sur une plate-forme; devant lui une table dont les pieds rappellent les pieds de meubles en forme de pattes d'animaux, si fréquents en art mésopotamien; sur cette table s'étage une pile d'objets plats, indéterminés, peut-être des pains. M. Sayce signale encore sur ces tablettes trois autres sceaux représentant une divinité assise; devant elle, un adorant et des intercesseurs accompagnés de divers accessoires.

Institut d'archéologie de Liverpool. — Les empreintes repro-

duites par M. Pinches¹ sont assez nombreuses : n° 1 : Un personnage imberbe (une divinité), vêtu d'une longue robe, à la tête découverte, de sorte que le graveur a indiqué ses cheveux par des lignes droites et comme hérissées, est assis sur un char à quatre roues qui se compose d'une plate-forme avec siège, et à l'avant d'un tablier à échancrures ménagées pour le passage des guides; de la main droite de la divinité partent en paquet les rênes qui, après avoir décrit un angle droit abandonnent une guide au niveau de chacun des quatre animaux formant l'attelage, et représentés, pour la perspective, l'un au-dessus de l'autre. Derrière ce motif, deux groupes de figures sont superposés; en bas, de petits personnages assez frustes, coiffés d'une sorte de calotte ronde, se font face, les mains levées, trois d'un côté, deux de l'autre. En haut, deux taureaux assez rudement traités et donnant l'impression de blocs mal équarris, sont l'un en face de l'autre; sur la croupe de chacun d'eux se dresse une sorte de cône servant de perchoir à un oiseau au long bec. Le corps des taureaux est divisé par des lignes horizontales en zones, qui sont elles-mêmes couvertes de diagonales contrariées, d'une zone à l'autre.

Derrière les taureaux, un petit personnage assez semblable à ceux de la rangée inférieure. Je ne reproduis pas ce cylindre qu'il faut restituer d'après plusieurs empreintes de la tablette; le cylindre n° 284 de De Clercq, est composé à peu près des mêmes éléments, j'en donne la figure (fig. 6).

Cette empreinte réunit plusieurs motifs importants de la glyptique syro-hittite, dont il nous faut dire quelques mots. *La divinité sur un char* se retrouve plusieurs fois dessinée de même façon, (Ward, n°s 976, 977), avec cette même gaucherie des quadrupèdes superposés, et des rênes qui, d'abord perpendiculaires puis réunies en un faisceau, forment un angle droit, dans le vide et gagnent la main du conducteur. Nous reviendrons plus loin sur ces groupes de petits personnages et ces représentations de taureaux.

1. *The Cappadocian tablets belonging to the Liverpool Institute of Archaeology.*

Nous devons la connaissance des chars chaldéens aux recherches de M. Heuzey. Dans un article¹, il a confronté les diverses représentations que nous en connaissons. Nous voyons que le char chaldéen tel qu'il est représenté sur la Stèle des Vautours et sur des cylindres syro-cappadociens, comporte à l'avant une sorte de haut tablier orné de bandes tracées en diagonale et terminé par deux poignées entre lesquelles passe le faisceau des guides; cette disposition, que reproduit la Stèle des Vautours, est confirmée par un petit chariot syrien en bronze, à 4 roues, du Musée du Louvre; à l'avant de la caisse, on reconnaît le tablier à poignées; également au même Musée, sont conservés de petits chars votifs en terre cuite offrant le même tablier, et un moule servant à fabriquer ces tabliers de chars. Des représentations divines y figurent, et nous savons par les originaux, que la partie ornée du tablier était tournée vers l'intérieur du char, face à l'occupant.

N° 2. — Une divinité, revêtue de la robe chaldéenne et coiffée de la tiare à cornes, est assise sur un tabouret; on aperçoit en outre un personnage couvert du manteau hittite.

N° 3. — La partie inférieure du cylindre est seule marquée; un taureau couché, les pattes de devant repliées sous lui, supporte une sorte d'édicule coupé à mi-hauteur; (je ne crois pas qu'il s'agisse de la partie inférieure d'un personnage). A côté, deux petites figurines, l'une et l'autre semblant se tenir sur les mains et sur la tête, l'une avec succès, l'autre dans une attitude proche de la chute; un serpent dressé sur sa queue; le corps (la tête manque) de deux personnages, et, entre eux, un poisson.

N° 4 (fig. 7). — Un lion, dressé de profil, combat un taureau à face humaine, debout; le corps du taureau est de profil, la tête, rejetée en arrière comme pour éviter la morsure du lion, est de face. A côté, vestiges d'un personnage ressemblant à Gilgamesh.

N° 5 (fig. 8). — Une divinité assise sur un tabouret recouvert

1. *Origines orientales*. Livraison 8, p. 379.

de stries figurant une étoffe tient dans la main droite un petit vase; dans le champ, le disque étoilé dans le croissant; devant la figure principale une seconde divinité, vêtue de kaunakès et coiffée du turban déformé en béret; elle conduit par la main un adorant qu'elle mène devant la divinité principale; un groupe de deux Gilgamesh identiques maintient une sorte de hampe; au-dessus, une étoile (?); dans le champ, une petite tête portant une coiffure conique.

N° 6 (fig. 9). — Un dieu barbu coiffé de la tiare à cornes assis sur un tabouret; de la main droite, il tient un petit vase; devant lui, un personnage vêtu d'une longue tunique, à deux visages comme on représente Janus; ces deux visages sont réunis sous une même coiffure à cornes se rejoignant sur le sommet. Le personnage semble tenir une arme de chaque main; ce « bifrons » regarde d'un côté la divinité principale, de l'autre une divinité secondaire à tiare à cornes, elle aussi, qui précède un adorant. M. Heuzey¹ a montré que cette figure à deux visages symbolise la vigilance, et que le personnage est en somme un trait d'union entre les éléments de la scène : il fait aller son regard des uns aux autres, et sans doute transmet les demandes et les réponses; cette explication n'exclut pas celle qui fait du bifrons un gardien de l'*arallu*, le monde inférieur. Ce cylindre porte une légende : *Ashir shemi mâr Amurru* (l'Amorrhite).

N° 7 (fig. 10). — Il ne reste de cette empreinte que la partie inférieure. Deux petits animaux (des fauves), se faisant face; sur l'un, on aperçoit encore les deux jambes d'un personnage qui le montait; on voit aussi l'extrémité inférieure d'un autre personnage qui était vêtu d'une robe demi-longue; un pied s'appuie sur la terre, l'autre sur la croupe du second fauve; plus loin, à droite, un taureau accroupi, les pattes de devant repliées sous lui. Il supporte un personnage dont le buste manque; on se rend compte que ce personnage portait un manteau hittite; une corde part du museau du taureau; elle

1. *Quelques cylindres et cachets d'Asie Mineure.*

allait évidemment rejoindre la main du personnage; nous aurons fréquemment l'occasion de retrouver ce motif; tout ce cylindre représentait en somme des personnages debout sur des animaux.

N° 8. — Un dieu barbu, assis sur un tabouret et tenant de la main droite un petit vase; dans le champ, le disque dans le croissant, et le bâton à renflement médian, dit bâton de mesure. Ce symbole est sans doute le même que l'accessoire composé d'une tige et d'un anneau que l'on voit aux mains des divinités. Devant le dieu assis, un personnage qui paraît contrefait; derrière, deux autres silhouettes long vêtues.

Musée du Louvre. — Parmi les empreintes de tablettes capadociennes du Musée du Louvre, certaines ont été, comme je le disais plus haut (p. 63), publiées par M. Thureau-Dangin. Ce sont :

N° AO 7298. 1° (fig. 11). — Une déesse vêtue de kaunakès et coiffée de la tiare à cornes est assise sur un siège portant entre ses montants l'image d'un animal, un cheval (?) semble-t-il; dans le champ, le disque étoilé (?) dans le croissant. Devant la divinité principale, deux divinités secondaires, coiffées de la tiare à cornes et vêtues de longues robes chaldéennes à stries longitudinales, conduisent un adorant vêtu du manteau ouvert en avant et découvrant les jambes. En arrière, Enkidu debout, s'appuyant sur une pique; légende : *Ikunum mâr Ili-bani*.

2° (fig. 12). — Une divinité vêtue de kaunakès assise sur un tabouret recouvert de kaunakès lui aussi; la divinité tient un petit vase; dans le champ, le disque dans le croissant. Devant cette divinité, entre deux divinités intermédiaires vêtues de kaunakès et portant la tiare à cornes, un suppliant, tête nue, vêtu du manteau ouvert. En arrière de ce groupe, deux Enkidu dont l'un s'appuie sur une lance; entre les personnages, trois sphères superposées, un poisson, le bâton de mesure. Légende : *Amur-Ashir, mâr Gimil-Anum*.

3° — Je ne le cite que pour mémoire, c'est le cylindre dédié à Ibi-Sin, qui a permis de fixer la date des tablettes. Une

divinité vêtue de kaunakès, assise sur un tabouret recouvert de même étoffe; elle tient un petit vase; dans le champ, le disque (?) dans le croissant. Devant la divinité assise, une déesse habillée de kaunakès et portant la tiare à cornes introduit le suppliant, tête nue, drapé dans la longue robe babylonienne; entre eux, le bâton de mesure.

N° AO 7299. 1° (fig. 13). — Au centre de la composition, un personnage barbu coiffé de la tiare à cornes et tournant la tête en arrière vers un groupe formé d'un taureau et d'un lion dressés qui se dirigent vers lui, le taureau tournant également la tête vers le lion qui l'attaque. De l'autre côté, un taureau (?), mais seulement à demi-dressé, puis un personnage, les jambes de profil, la tête de face, portant un vêtement ajusté. La tête, énorme, rappelle celle de Gilgamesh; dans le champ, en haut, une grosse tête d'Enkidu de face, en bas, un tout petit personnage nu ou couvert d'un vêtement collant et coiffé d'une calotte à pointe. Légende : *Ashir Shamski mâr Ili-bani*.

2° (fig. 14). — Une divinité principale masculine coiffée de la tiare à cornes est assise sur un tabouret recouvert de kaunakès; dans le champ, le disque radié dans le croissant; devant cette figure, une autre divinité secondaire vêtue de kaunakès tient par la main un adorant nu-tête couvert du manteau ouvert en avant; en arrière, deux personnages : l'un, fruste, est monté sur un animal accroupi (?); l'autre offre les traits d'Enkidu; dans le champ, le bâton de mesure, une étoile, des petites sphères disséminées, un petit personnage, un oiseau (?), et derrière le dieu principal un serpent dressé.

3° (fig. 15). — Une divinité principale féminine (?) coiffée de la tiare à cornes et vêtue de kaunakès, assise sur un tabouret recouvert de même étoffe; dans le champ, le disque orné d'une croix dans le croissant, puis deux figures superposées; en haut, un taureau sur une petite plate-forme; le corps de l'animal dessiné par un carré est divisé par une ligne horizontale en deux compartiments striés de petites raies verticales (comme à la fig. 6), la tête est ébauchée; sur la croupe

se dresse un cône; en bas, deux lions à demi dressés, s'entre-croisant en X. En arrière, une divinité vêtue de kaunakès et portant la coiffure à cornes, conduit un adorant tête nue habillé de la longue robe babylonienne à franges; parmi les symboles, une étoile à huit rais et le bâton de mesure. Légende : *Ibni-Adad mâr Iti-Ashur*.

N° AM 1485. 1° et 2° (fig. 16 et 17). — Empreintes représentant une divinité assise; devant elle, un adorant conduit par une ou deux divinités secondaires; dans le champ du n° 1, deux petits personnages, le disque dans le croissant et le bâton de mesure; dans le champ du n° 2, le disque dans le croissant, un poisson, le bâton de mesure deux fois répété; deux petits personnages l'un au-dessus de l'autre, un autre la tête en bas. Légendes : *Ashur-muttabil mâr Gimil-Anum*, et *Silli-Ishtar mârNania*.

3° (fig. 18). — Ce cylindre représente un monstre, vraisemblablement un lion, le corps très allongé, la queue enroulée en volute au-dessus de lui. L'artiste a voulu rendre la pose de l'animal tapi comme pour bondir et lançant une patte en avant pour attraper ce qui passe à sa portée; mais l'inexpérience du graveur l'a conduit à donner une longueur démesurée à une des pattes de derrière. Un personnage vêtu d'une longue tunique lève un bras en l'air; l'autre bras est saisi par la patte du lion au niveau du poignet: quatre petits ornements en triangle (?) parsèment le champ du cylindre.

N° AM 1486. 1°. — Assez fruste, cette empreinte représente la scène habituelle d'une divinité principale assise, vers laquelle est conduit un adorant par une divinité secondaire; deux autres personnages complètent la scène.

2° (fig. 19). — Un dieu barbu, coiffé de la tiare à cornes, est assis de face sur un trône; il est vêtu d'une longue robe laissant dégagés le bras et l'épaule droits. A sa droite, un personnage vêtu du manteau hittite lui apporte un chevreau; à sa gauche, un autre revêtu du même manteau paraît tenir un vase d'où s'échappe un ruban ondulé figurant un filet liquide qui se déverse dans un grand vase posé à terre; aux deux extré-

mités, un autre personnage de face, coiffé de la tiare à cornes et long vêtu ; dans le champ, un petit autel d'où s'échappent des flammes (?). La représentation d'une divinité de face à cette époque est intéressante en raison de sa rareté.

3° (fig. 20). — Une divinité chaldéenne debout sur une barque aux extrémités recourbées ; elle tient contre sa poitrine un vase d'où s'échappent deux rubans représentant des flots ; ils vont rejoindre ceux sur lesquels vogue la barque. Dans le champ et encadrant symétriquement le personnage, quatre poissons ; en haut, deux fois répétés, le disque à croix et le croissant. Vers cette divinité s'avancent trois personnages vêtus de la longue robe à franges ; une de ces figures est coiffée de la haute tiare à cornes. Dans le champ deux croissants.

4° (fig. 21). — Une divinité imberbe, tête nue, les cheveux traités par lignes droites, de la façon que nous avons dite plus haut, vêtue de kaunakès, est assise sur un tabouret ; devant elle un adorant court-vêtu apporte un vase d'où sortent deux chalumeaux ; derrière elle un individu vêtu d'une longue tunique, puis un autre personnage qui semble assis sur un tabouret ; dans le champ, un petit personnage, vêtu d'une tunique évasée dans le bas et serrée à la taille par une ceinture, et deux objets assez effacés qu'il est difficile de préciser.

N° AO 7297. (fig. 22). — Une divinité barbue, vêtue de kaunakès, est assise sur un escabeau qui supporte un coussin de même étoffe ; de la main droite, elle tient un gobelet ; devant elle, un petit taureau portant sur le corps des stries obliques, et sur la croupe un objet conique, comme ceux que nous avons décrits plus haut. En dessous, deux lions demi-dressés et croisés en X. Derrière la divinité deux taureaux à tête humaine, de face, demi-dressés et croisés en X. Dans le champ, disque dans le croissant, étoiles, petites sphères, un poisson à tête humaine, un oiseau, une petite tête de profil, et sans doute le cercopithèque ; le cachet est au nom d'*Ikib ilu*.

Voici maintenant les empreintes relevées sur les tablettes cappadociennes du Louvre que j'ai publiées.

N° AO 7047. — Trois empreintes s'y distinguent : 1° Présentation. Le dieu principal barbu, coiffé de la tiare à cornes, est assis sur un siège carré, sans dossier. Une divinité, coiffée de la tiare à cornes, conduit l'adorant, tête nue, les cheveux apparents (à moins qu'il ne s'agisse d'une coiffure plate). En avant de ce groupe, un autre personnage, vêtu de la robe largement ouverte en avant. Entre ce groupe et le dieu, en bas, un objet qui rappelle le fer de lance de Marduk; au-dessus un petit personnage aux jambes arquées (ou le cercopithèque (?)). Dans le champ, le disque dans le croissant et un semis de quatorze petites sphères. Derrière le dieu principal, la Déesse nue, la tête de profil, entre deux figures d'Enkidu; je reproduis seulement ce dernier motif. (fig. 23).

2° (fig. 24). — Présentation. Le dieu barbu vêtu de kaunakès et coiffé de la tiare à cornes, est assis sur un siège carré à amorce de dossier; il tient un vase de la main droite; devant lui, une divinité féminine, vêtue de kaunakès et coiffée de la tiare à cornes, tient par la main l'adorant, tête nue et vêtu de la robe ouverte, frangée du haut en bas. Entre le dieu et ce groupe, dans le champ: le petit personnage aux jambes arquées (ou le cercopithèque), le bâton de mesure, le disque étoilé dans le croissant. En arrière de l'adorant, une figure drapée dans une robe étroite, sans doute une seconde divinité intermédiaire; entre les deux, en haut, un taureau sur une plate-forme, surmonté de cinq sphères; en bas, un petit personnage coiffé du bonnet à rebords, face à un animal qui paraît un capridé, à demi-dressé, les pattes de devant sur un monticule, et tournant la tête à gauche.

3° (fig. 25). — Présentation. La divinité principale imberbe, vêtue de kaunakès, assise sur un escabeau recouvert de même étoffe, tient un gobelet. L'adorant, vêtu du costume ouvert et à franges, tête nue, mais les cheveux formant coiffure, (s'il ne s'agit pas d'une déformation du turban), est encadré de deux divinités vêtues de kaunakès et coiffées de la tiare à cornes; dans le champ, le disque à croix dans le croissant, et derrière le dieu principal, un serpent dressé; à côté de lui, deux

petits personnages semblables, l'un au-dessus de l'autre. Par suite du peu d'espace dont disposait le scribe le déroulement du cylindre n'a pu être poussé assez loin pour donner toute la scène dans son ordre logique : l'adorant et la deuxième divinité intermédiaire devraient s'avancer vers la divinité principale.

N° AO 7048. — Quatre empreintes, très différentes les unes des autres.

1° — Un treillis de diagonales en sens contraires, limité en haut et en bas par une bordure de traits longitudinaux.

2° — Un cachet rond formé d'un simple cercle de petites hachures.

3° (fig. 26). — Une empreinte assez fruste et grossière où l'on distingue un semis d'animaux (capridé, lion (?), taureau) et dans le champ, des symboles indistincts, dont une tête d'animal (?).

4° (fig. 27). — Un cylindre dont tous les éléments sont enchevêtrés, mais avec une certaine symétrie ; au centre, en haut, le disque dans le croissant, entouré de trois oiseaux de profil, dont deux tournent la tête en arrière ; l'un a le cou long et le bec crochu des oiseaux de proie, l'autre un bec pointu. En dessous un cervidé aux cornes sinueuses est attaqué de tête et de dos par deux fauves. L'artiste gêné pour représenter les deux cornes de l'animal de profil n'en a représenté qu'une. (cf. fig. 28). L'animal tourne la tête vers le fauve qui, dressé, a posé sa patte sur sa croupe. Au-dessus de chacun des fauves et se faisant pendant, deux petits personnages qui paraissent attaquer ces fauves (bien qu'ils soient dans le vide, au-dessus d'eux, le graveur ne sachant rendre la perspective que par superposition) ; ils tiennent une lance ; le fer d'une de ces lances est très visible. De chaque côté de ce grand motif central, se voient, à gauche un fauve, en dessous un cervidé couché, une patte antérieure repliée dans la posture des capridés du vase d'Entéména et du bas-relief du prêtre Dudu¹ ; un

1. L. Heuzey. *Catalogue des Antiquités chaldéennes du Musée du Louvre*, p. 123 et 373.

animal étrange à longues oreilles, qui ressemble à un ours dans la posture accroupie du cercopithèque ; à droite en haut, un fauve ; en bas un animal qui a les sabots et l'allure générale d'un équidé.

N° AO 7049 (fig. 28). — Une divinité est assise sur un siège ayant une amorce de dossier ; elle est vêtue d'une robe longue, coiffée du haut bonnet hittite terminé par une protubérance ; d'une main, elle tient une hache à un seul tranchant appuyée contre son épaule ; de l'autre main, une sorte de long poignard ; devant la divinité, un très grand vase à fond pointu, anses droites, col étroit, et large embouchure ; deux tiges s'en échappent et font penser aux chalumeaux avec lesquels boivent les personnages dans de tels vases, sur certains cylindres syriens. Ensuite, vient un personnage coiffé du turban bas et vêtu d'une robe ouverte ; il élève un vase dont la panse rappelle celle du grand vase, mais possède un long versoir sur le côté (c'est encore la forme des gargoulettes de Syrie). Derrière lui, les uns au-dessus des autres, un oiseau, un cervidé couché ; derrière le dieu principal, un autre cervidé à longue corne recourbée ; en dessous un fauve ; dans le champ, un poisson, le disque dans le croissant, deux têtes d'animaux (?).

N° AO 7050 (fig. 29). — Deux empreintes à demi effacées. Sur l'une, Gilgamesh tient, la tête en bas, par la queue et par une patte, le fauve qu'il a combattu et lui écrase la tête avec son pied, et Enkidu qui lutte contre un fauve (un lion?). Sur l'autre, vestiges de présentation comme au N° 3 de AO 7047 ; en outre, Gilgamesh dans la même posture que sur le cylindre précédent ; dans le champ, le disque dans le croissant et deux petites sphères.

N° AO 7056. — Trois empreintes : 1° Reste de présentation à un dieu assis, vêtu de kaunakès et coiffé de la tiare à cornes ; dans le champ, le disque dans le croissant, le scorpion, et derrière le dieu, un serpent dressé.

2° Présentation à un dieu barbu coiffé du turban plat. Les deux divinités intermédiaires sont vêtues du kaunakès et coiffées de la tiare à cornes ; l'adorant, coiffé du turban aplati rap-

pelant le béret, vêtu du manteau ouvert frangé en avant et bordé en bas de fourrure. Dans le champ, le disque dans le croissant, le bâton de mesure (?); derrière le dieu assis : un lièvre (?) la tête en bas, comme suspendu par les pattes.

3° (fig. 30). Un dieu vêtu de kaunakès, assis sur un tabouret recouvert de même étoffe; tout autour de lui, sept petites sphères en semis. Devant ce dieu, en haut, un petit personnage debout, aux deux tiers effacé; puis debout sur un animal, très fruste également, un dieu vêtu du manteau ouvert en avant, coiffé d'une sorte de turban; d'une main, il tient une arme dressée; de l'autre, la laisse de l'animal qui lui sert de monture. Derrière ce dieu, la Déesse nue, la tête de profil, encadrée de deux Enkidu. Dans le champ, le bâton de mesure, le disque dans le croissant, deux sphères.

N° AO 7157 (fig. 31). — Présentation. Le dieu principal, coiffé du véritable « bonnet phrygien », vêtu de kaunakès et assis sur un escabeau recouvert de même étoffe, reçoit l'hommage d'un adorant qu'amène vers lui une divinité féminine secondaire, vêtue de kaunakès et coiffée de la tiare à cornes. Derrière ce groupe, un personnage barbu, de face, rappelant Gilgamesh, ou peut-être Enkidu; un capridé se dresse, les pattes tendues vers ce personnage et tourne la tête en arrière. Dans le champ, le disque à croix dans le croissant, le bâton de mesure et un petit vase.

N° AO 7298 (fig. 32). — Une divinité barbue assise sur un siège à amorce de dossier tient un gobelet. Trois divinités coiffées de la tiare à cornes, (sur les épaules de l'une d'elles tombe une longue tresse de cheveux), conduisent un suppliant devant le dieu principal. Devant celui-ci, le disque à croix dans le croissant, le bâton de mesure, un vase d'où part un chalumeau, un protome d'animal, vraisemblablement le serpent cornu. Dans le champ, devant deux divinités secondaires, un objet composé de trois lignes verticales. En arrière de toute cette scène, les pieds en l'air, un personnage dont le corps est strié de lignes comme les graveurs cappadociens en font pour exprimer la toison des animaux; la tête manque.

N° AO 7306. — Deux empreintes, dont l'une, celle d'un cylindre, est un peu entamée par l'apposition d'un cachet plat.

Sur le cylindre (fig. 33) : Un animal qui rappelle le lion (?), assis sur son arrière-train, une des pattes de devant à demi-dressée. Un crocodile, ou plus vraisemblablement un grand lézard, la tête en bas, très schématique (le scorpion cf. fig. 174, n'a jamais la queue droite); une table à pieds en pattes d'animaux, sur laquelle sont figurés trois pains étagés. Au-dessus le disque radié du soleil; puis un capridé dressé, les pattes de devant appuyées sur un autel (?) en forme de jarre surmontée d'un couvercle; ensuite, en haut, un petit animal (lièvre (?)), les pattes repliées sous lui, dans une attitude qui rappelle la figuration du galop dans l'art cappadocien. Au-dessous, l'avant-train d'un lion.

N° AO 7304 (fig. 34). — Fragment de présentation. La divinité principale et l'adorant sont encore visibles; dans le champ, trois petits personnages l'un au-dessus de l'autre; le bâton de mesure, un poisson.

N° AO 7302 (fig. 35). — Fragment de présentation. Un dieu, assis sur un tabouret recouvert de kaunakès et tenant un petit vase. Une divinité intermédiaire, coiffée de la tiare à cornes. Dans le champ, deux petits personnages l'un au-dessus de l'autre; le bâton de mesure, et derrière le dieu principal un serpent dressé.

N° AO 7300 (fig. 36). — Fragment. L'adorant d'une présentation. Il est coiffé d'une sorte de bonnet, vêtu du manteau ouvert, frangé en avant et bordé en bas. Il est conduit par une divinité intermédiaire qui le tient par la main.

N° AO 7301 (fig. 37). — Fragment. Gilgamesh terrassant le lion qu'il maintient par la queue et une patte de derrière; peut-être les vestiges d'un dieu principal sur son trône (?); un petit personnage, les bras à demi-étendus; dans le champ, des sphères au nombre de six, disposées en deux lignes verticales.

N° AO 7303. — Vestiges de la tête d'un dieu. Il est coiffé du haut bonnet hittite à cornes sans boule terminale; on voit

Le haut de l'arme : une hache à un tranchant qu'il portait sur son épaule.

N° AO 7305 (fig. 38). — Un dieu assis tenant un gobelet reçoit d'un adorant l'hommage d'un chevreau ; trois divinités long-vêtues et coiffées de la tiare à cornes présentent le suppliant au dieu principal ; entre la deuxième et la troisième divinité, un dieu coiffé de la haute tiare à cornes ; il est vêtu du costume collant hittite, dont la ceinture, par son relief, est seule apparente ; il brandit des armes ; il s'appuie d'un pied sur le sol, de l'autre sur un animal, les pattes repliées sous lui. En dessous, un petit personnage chevauche un animal qui paraît bien être un cheval. Dans le champ, le disque à croix dans le croissant, deux poissons, le bâton de mesure, une épée (?), trois sphères en ligne verticale, une autre isolée et une petite tête. Un fragment d'inscription assez grossièrement gravée donne en partie le nom du possesseur du sceau : *Kunilim*, fils de *Ilia*.

Collection Allotte de la Fuye. — Le colonel Allotte de la Fuye possède une empreinte qu'il a bien voulu me communiquer ; en attendant que cette empreinte, de conservation parfaite, soit publiée en photographie comme elle le mérite, j'en donne un croquis schématique destiné à en faciliter la description¹ (fig. 39). En allant de gauche à droite, nous voyons une sorte de carré dont l'intérieur est assez fruste, surmontant un poisson, placé la tête en bas ; Gilgamesh terrassant le taureau ; le héros, vêtu de la tunique courte, paraît imberbe et brandit de la main gauche une épée triangulaire. Puis un dieu court-vêtu debout sur le taureau ; il est coiffé de la tiare à cornes ; d'une main, il tient le foudre représenté par trois lignes ondulées qui se réunissent dans sa main, de l'autre un bâton dont l'extrémité inférieure est recourbée en crosse ; puis une divinité vêtue de kaunakès assise sur un tabouret recouvert de même étoffe ; cette divinité, coiffée de la tiare à cornes, ramène les mains contre sa poitrine, serrant contre elle un vase

1. Le Musée de Berlin possède la même empreinte publiée dans : *Weber*, pl. 8, n° 30 (fig. 40).

d'où s'échappent les eaux jaillissantes; la divinité pose ses pieds sur un animal dont l'avant-train est d'une antilope et le corps d'un poisson; derrière vient un personnage court-vêtu, nu-tête, qui porte une hache posée sur son épaule gauche; de la main droite, il tient une lance doublée en son milieu de traits en croix de St-André, qui rappellent le foudre tel qu'il a été représenté plus tard; mais je ne prétends pas qu'il faille l'interpréter ainsi. Ce personnage foule aux pieds une figurine humaine beaucoup plus petite; entre ses jambes se trouve une petite tête renversée; derrière ce personnage est un sujet indistinct, dont il ne reste plus que deux traits se coupant en croix. Dans le champ, entre le dieu au taureau et le dieu assis: le disque dans le croissant, et au-dessous une figure qui me paraît celle d'une grenouille ou d'une tortue(?); entre le dieu assis et le personnage à la hache, un petit personnage la tête en bas et un objet rappelant vaguement la forme d'une fleur de lys; ailleurs trois sphères, deux étoiles et trois petits croissants. Le glaive que tient Gilgamesh est très distinct; si nous admettons que l'artiste a reproduit un modèle existant, c'est la courte épée à la lame triangulaire, à large base du Premier Age de bronze; de même pour la hache, bien datée par sa forme simple qui précède la hache double. La présence d'un instrument à pointe de lance dans les mains d'un de nos personnages (fig. 27) (même représentation sur le cylindre d'Edimbourg publié par M. Sayce), arme depuis longtemps connue des Suméro-Accadiens, prouve sa propagation jusqu'en Asie-Mineure alors qu'on ne la trouve en Egée vraisemblablement qu'à l'époque mycénienne.

British Museum. — Dans le volume de tablettes cappado-ciennes que vient de publier le British Museum¹ figure une empreinte de grand intérêt (fig. 41). Elle représente une divinité assise sur un tabouret, mais le tabouret est lui-même supporté par un lion, tandis que les pieds de la divinité reposent

1. *Cuneiform texts from Cappadocian Tablets in the British Museum, part I*, n° 113574a.

sur un animal à cornes (genre capridé?). Cet animal sert également de support à un dieu debout dans la posture du Shamash sur la montagne : derrière l'adorant, un dieu intermédiaire; Enkidu; un lion dressé maintenant un emblème; dans le champ, les symboles habituels : disque à croix dans le croissant, oiseau, vase, tête, bâton de mesure et poisson.

Musée de Berlin. — Je cite brièvement les n^{os} de Weber : 243, 247, 252, 271 (fig. 42-45) qui proviennent d'empreintes cappadociennes du Musée de Berlin. Il n'y a rien que nous ne connaissions déjà, ce sont différentes combinaisons produites avec les mêmes personnages et le répertoire de symboles que nous avons déjà décrits.

Quelques nouvelles tablettes cappadociennes viennent d'entrer au Louvre pendant la correction des épreuves de ce volume.

En attendant de les décrire j'attirerai l'attention sur quelques particularités. Même proportion que celle qui a été constatée jusqu'ici entre les empreintes de cylindres et celle des cachets; ces derniers sont la minorité.

Sur plusieurs cylindres on remarque parmi les symboles le scorpion, la queue recourbée comme il est de règle. Ce symbole est en relation avec la déesse Isharra, un des aspects de la Grande Déesse.

Sur une autre empreinte nous distinguons un dieu, vêtu du manteau ouvert et brandissant la hache, debout sur un animal. Or cet animal ne paraît pas le taureau habituel. Il est svelte, a des cornes en forme de lyre. Il est très semblable à l'animal qui forme le centre de la composition de la fig. 27. Il se tient comme lui à demi-dressé; il semble que les pattes de devant reposent sur un monticule. Si nous n'avons pas là une représentation d'un autre animal que le taureau, c'est une variante du type.

Un autre cylindre nous montre quatre divinités devant le taureau-autel. Rien dans leur attitude ni dans leur costume ne permet de les identifier. Mais entre chaque divinité un symbole est placé dans le champ. C'est je crois l'équivalent de la for-

mule que nous rencontrerons bien plus tard à Iasili-Kaïa ou les dieux tiennent à la main l'hiéroglyphe de leur nom. Ces symboles sont le bâton de mesure, la tête de capridé, le scorpion, le poisson. Nous reconnaissons donc dans ces divinités : celle de la végétation, (tête de bouc), l'aspect de la Grande Déesse connue sous le nom d'Isharra. Nous savons combien sont fréquentes sur les cylindres de Cappadoce les représentations du bâton de mesure et du poisson. L'un représente évidemment un dieu de fleuves et l'autre sans doute un dieu de justice, si l'on admet que le bâton de mesure équivaut à l'insigne tenu par Shamash par exemple, sur le Code d'Hammurabi. Il serait intéressant de rechercher dans quelle région se trouve le plus anciennement ce bâton de mesure.

Enveloppes de Samsu-Iluna. — Un autre point de repère nous est fourni par un document daté du règne de Samsu-Iluna, successeur d'Hammurabi que l'on date de 2080 à 2065 avant notre ère. Il s'agit d'un contrat fait en deux expéditions identiques, mises chacune sous enveloppe scellée du sceau des témoins. Ces enveloppes sont une particularité de l'écriture sur argile ; lorsque la tablette était écrite on l'entourait d'une mince couche d'argile fermée de tous côtés ; sur cette enveloppe on écrivait un résumé de la tablette et les témoins apposaient leur sceau. De cette façon, tant que la couche extérieure était intacte on avait l'assurance que la tablette intérieure n'avait pu être l'objet d'aucune modification. Une des enveloppes du contrat a été acquise par le Musée d'Harvard¹ l'autre par Lord Amherst². Elles paraissent provenir de Sippar, en tous cas de la région babylonienne. Le mélange des sceaux dont on y voit les empreintes, les uns purement babyloniens, les autres syro-hittites, est instructif à plusieurs titres ; il nous montre la diffusion des éléments ethniques dans tout l'empire à cette époque, et nous renseigne sur les variétés de glyptique coexis-

1. D. G. Lyon. *The Seals Impressions on an Early Babylonian Contract.*

2. Th. G. Pinches. *Collection of Sir Henry Peek, Inscribed Babylonian Tablets*, n° 14. — L. Delaporte. *Les sept sceaux d'une enveloppe datée de Samsu-Iluna, roi de Babylone.*

tant en un même moment. Ces enveloppes, enfin, plus jeunes d'environ trois cents ans que les tablettes cappadociennes, sont un témoin du chemin parcouru dans l'évolution de la glyptique des Syro-Hittites depuis l'époque qui nous en a fourni les premiers éléments.

Nous constatons de suite, si nous nous reportons aux figures données par M. G. Lyon, que l'influence de l'Ouest se remarque sur toutes ces empreintes et qu'elles reproduisent les caractères des cylindres de la région syrienne. Les scènes sont bien celles de l'époque (offrande du chevreau par exemple); les costumes sont bien ceux de Babylone (longue robe de kaunakès); mais sur l'un des sceaux deux de ces divinités long-vêtues se tiennent de chaque côté d'une sorte de palme dressée sur une tige et surmontée elle-même du cercle dans le croissant, flanquées dans le champ de deux petites têtes et de deux petits Enkidu l'un au-dessus de l'autre; c'est déjà un témoignage de la prédilection de l'Ouest pour les symboles semés à profusion dans les espaces vides. La palme, dont le dessin général évoque l'idée d'une main, est considérée comme telle par M. A. Grenfell qui y voit la main du dieu Bès¹.

D'autres sceaux représentent le personnage à la masse d'armes, c'est-à-dire Amurru, avec sa parèdre Shala.

D'autres enfin sont nettement syro-hittites, ainsi qu'il ressort de la description qu'en donnent les deux auteurs. C'est ainsi que sur l'un deux on remarque deux chèvres dressées face à face; au-dessus, sur une ligne de terre, deux quadrupèdes croisés.

Sur un autre, une figure composée d'un buste humain ailé et d'une queue de poisson. Sur le sceau portant le numéro 7, la scène est divisée en deux registres superposés, au moyen d'une tresse à motifs circulaires. En bas deux figures du genre d'Enkidu, affrontées et luttant ou maintenant un emblème; Gilgamesh combattant un animal dressé. En haut, un dieu vêtu du manteau hittite brandit une arme au-dessus de sa tête et saisit un petit personnage tombé à terre. Sur un quadrupède

1. *The Iconography of Bès and of phœnician Bès-IIand Scarabs*, p. 38, fig. LXI.

s'élève un rectangle au milieu duquel se tient la Déesse nue, debout de face. On distingue, en outre, sur ce cylindre, un lièvre, un taureau couché, les pattes et le corps d'un grand oiseau.

Les influences qu'on remarque dans cette glyptique sont de deux sortes; influences babyloniennes actuelles, et influences syro-hittites de la qualité de celles que nous avons relevées pour la période des tablettes cappadociennes. Mais aucune autre influence étrangère ne peut s'y déceler. C'est l'évolution logique de la glyptique que nous avons décrite pour les siècles précédents.

THÈMES PRINCIPAUX DE L'ICONOGRAPHIE DE LA PREMIÈRE PÉRIODE.

Nous sommes en possession d'une série d'empreintes qui peut servir de base solide à nos déductions; nous en savons la date et l'origine; c'est la glyptique de l'Anatolie et plus particulièrement de la région de l'Halys au ^{xxiii}^e siècle, dont les motifs n'ont pas changé à l'époque de la Première Dynastie babylonienne. Ce sont, les plus anciens monuments figurés de cette région que nous possédions jusqu'ici. Le nombre de ces empreintes étant encore relativement restreint, il convient de se garder dans leur interprétation de l'argument *a silentio*, et de conclure à la non-existence de ce que nous n'y trouvons pas. Par contre, ces monuments nous fournissent des données indiscutables sur ce qui était. Il ressort de leur étude que l'on peut faire dans la glyptique de cette époque deux parts bien nettes: ce qui est original et ce qui vient de l'extérieur.

Scènes de présentation. — Au temps de la dynastie d'Ur, le motif dominant de la glyptique en Chaldée est ce que M. Heuzey a nommé les « scènes de présentation ». Une ou plusieurs divinités secondaires encadrent un adorant ou le conduisent vers une divinité principale, parfois debout, le plus souvent assise. Des emblèmes en nombre assez restreint achèvent d'évoquer cette divinité un peu impersonnelle par

elle-même, une courte inscription donnant le nom du possesseur du cylindre dédie le cachet. Cette scène qui est le fonds même du répertoire chaldéen, se retrouve sur le plus grand nombre des empreintes que nous venons de passer en revue. Elle apparaît comme un emprunt indiscutable à l'art de la Chaldée. Deux fois, même, le suppliant apporte en sacrifice à la divinité, un chevreau, motif fréquent à la même époque en Babylonie. Il s'agit bien d'emprunts à la glyptique babylonienne contemporaine, et non pas de l'évolution de motifs autrefois importés, car ils sont identiques à ceux de la Chaldée au même moment; l'essentiel du costume est conservé; ces divinités principales et intermédiaires ont l'habillement typique de la Chaldée: robe de kaunakès et tiare à cornes.

Divinité en chariot. Taureau autel. — A côté, il est toute une série de motifs qui sont bien propres à l'art syro-cappadocien et qui portent ainsi une date minima. C'est la divinité sur son chariot, que nous avons décrite en détail; c'est, maintes fois répété, le taureau-autel dont la présence nécessite quelques explications. Les représentations du taureau luttant contre un héros, contre un fauve, servant de support à un dieu, sont fréquentes dans l'art de Syrie-Cappadoce, mais aux figures 5, 6, 15, 22, 24, 44, il s'agit de toute autre chose: c'est une idole en forme de taureau qui se présente à nous avec des caractéristiques dont beaucoup sont constantes. La bête est intentionnellement d'une silhouette lourde, grossière, et suggère l'image d'un bloc simplement équarri; parfois la tête est sommairement indiquée, ce qui semble prouver que le plus ou moins de perfection de l'idole n'était pas un obstacle au culte. A l'encontre des représentations du taureau vivant, le corps du taureau-autel est strié de deux ou trois lignes horizontales qui déterminent de longues zones remplies de traits obliques: ceci veut exprimer ou bien la toison de l'animal, sculptée à même la pierre ou le bois, ou bien une véritable toison dont l'idole était revêtue. C'est en effet de cette façon qu'est représentée la garniture du siège sur lequel se tient la divinité principale des présentations. Sur la croupe du taureau plutôt

que sur le dos, se dresse un petit cône qui, dans certains cas, sert de perchoir à un oiseau; fréquemment le taureau repose sur une plate-forme comme on en voit sous le trône de la divinité assise. Dans un cas, une table d'offrandes est disposée devant lui. Bien plus tard, d'ailleurs, nous retrouverons un souvenir de ce culte dans deux bas-reliefs d'Euyuk (Perrot IV, fig. 329, 330), où nous remarquons, sur l'un, un taureau dressé sur une sorte de socle, sur l'autre un taureau portant au contraire sur son dos un petit autel, dont la table est plus large que le socle.

Le culte du taureau. — Mille faits viennent prouver la prodigieuse dispersion du culte du taureau, non seulement dans toute l'Asie Mineure, mais aussi dans le monde égéen, et cela depuis la plus haute antiquité¹. En Elam, où les cylindres les plus archaïques nous représentent, parmi les divinités, le taureau au naturel: (L. pl. 41: 1; pl. 25: 12; Legrain, pl. V et VI), ou le taureau à attitudes humaines: (Louvre: pl. 27: 9; 40: 15 et 16; 41: 8, 12; 43: 8), nous trouvons déjà réalisé (Louvre pl. 30: 7) le motif que nous venons de voir sur le taureau-autel de Cappadoce: un oiseau perché sur son dos. Ces mêmes représentations sont complétées pour la Chaldée, par les têtes, cornes et taureaux votifs². En Syrie, nous retrouvons le dieu Adad sur le taureau, et la Bible nous conserve le souvenir des cultes locaux rendus à cet animal dans l'épisode des Veaux d'or. De toute cette glyptique et de l'art de l'Asie antérieure, il résulte que le taureau, dieu primitif, s'est peu à peu anthropomorphisé, qu'il a persisté comme attribut du dieu qu'il représentait jadis, et qu'il peut encore le représenter isolé à l'état de symbole. Nous voyons aussi par une sorte de métonymie que la tête, les cornes, ont la même valeur représentative.

Dans le monde égéen, et dès l'époque la plus ancienne, le culte du taureau jouit de la même vogue. Il nous est attesté par les représentations artistiques où sont figurées les tau-

1. Cf. E. Pottier. *Bulletin de correspondance hellénique*, 1907, p. 240.

2. L. Heuzey. *Catalogue des antiquités chaldéennes du Musée du Louvre*, *passim*.

romachies, véritables courses de taureaux qui font partie du culte¹, les vases en forme de taureaux², les tables à libations où sont gravés des taureaux³, les protomes en bronze offerts par les Keftiu au Pharaon⁴, toutes particularités qui nous ont été conservées dans la légende du Minotaure. En Égée, se retrouvent également les cornes de consécration⁵ et le bucrâne⁶. Ce que nous venons de voir pour le monde hittite sert de trait d'union aux deux régions. La survivance de ce culte se retrouve en Asie Mineure avec le Jupiter Dolichenus représenté debout sur le taureau, et dont un très bel exemplaire en pierre est entré récemment au Musée du Louvre. Le dieu monté sur un animal, dont le dieu Adad (Teshub chez les Hittites) est un des exemples les plus typiques, est connu dans la glyptique archaïque de Mésopotamie : nous le rencontrons sur des cylindres.

Mais c'est chez les Syro-Hittites que le type se répand et acquiert tous ses caractères ; la glyptique et la grande sculpture le reproduisent à l'envi, et l'art Assyrien fera du dieu monté sur un animal son motif de prédilection dans la représentation des divinités⁷.

Le serpent. — Nous avons rencontré sur plusieurs de nos empreintes le motif du serpent dressé dans le champ du cylindre ; lui aussi se retrouve dispersé dans tout le monde ancien, et, dès la plus haute époque, il paraît avoir toujours symbolisé les divinités chtoniennes. Nous le trouvons en Élam (L. 28 : 12 ; 29 : 4) sur des intailles archaïques ; l'étape suivante nous est fournie par un cylindre (L. 34 : 12) où le dieu serpent a pour tête une tête humaine barbue. Un progrès dans sa

1. Dussaud, fig. 290.

2. *Ibid.*, fig. 261.

3. *Ibid.*, fig. 259 et page 355.

4. Bossert, fig. 258, 259, 262. Cf. tête de taureau de Mycènes, *ibid.*, fig. 102, de Cnosse, *ibid.*, fig. 160.

5. Dussaud, fig. 239, 241, 242, 243.

6. *Ibid.*, fig. 245, 246.

7. Bas-relief du dieu Assur, dans : Meyer, fig. 73, bas-relief de Maltaïa, *ibid.*, fig. 72. — Pottier : *Catalogue des Antiquités assyriennes du musée du Louvre*, P. (1917), n° 144.

transformation nous est fourni par un cylindre (BN 78) où le dieu a, cette fois, tête et buste d'homme et corps de serpent. Par la suite, au temps de la dynastie d'Ur, le dieu-serpent sera représenté par un être humain des épaules duquel paraîtront naître des serpents, comme on représente les rayons solaires de Shamash. C'est ainsi que sur le sceau du patesi Gudea (Louvre : pl. 10, 8) nous voyons le dieu Ningishzida, des épaules duquel sortent deux têtes non de serpent, mais de dragon, c'est-à-dire de serpent cornu ; or Ningishzida « le seigneur de l'arbre » est un dieu terrestre.

Dans le monde égéen le serpent est fréquemment associé à la divinité ; tel est le cas des statuettes féminines tenant des serpents que l'on considère comme des déesses, ou mieux comme des prêtresses¹. Or la grande déesse de l'Égée, la Terre-Mère, représentée debout sur une montagne entre deux lions affrontés, peut être remplacée, comme à Mycènes, par un autel entre deux lions ; le serpent animal chthonien, lui est consacré et nous le retrouvons enroulé autour d'une colonne-autel provenant de Gournia, qui représente la Déesse². Le serpent pourrait donc à lui seul représenter la Déesse-Mère et ceci est à rapprocher des représentations mésopotamiennes d'Ishtar (dame des batailles, il est vrai, dans ces exemples), où la déesse est figurée avec des armes en forme de serpents qui semblent sortir de ses épaules³.

L'animal-attribut. — Nous avons également remarqué (fig. 39, 41, cf. fig. 11) différents animaux servant de marche-pied aux divinités assises sur un trône ; c'est une extension de l'idée qui a fait représenter les dieux debout sur des animaux ; là encore, le dieu a son attribut pour support.

Ce support se retrouve par exemple sur un sceau du scribe Ur-Enlil⁴, et sur le n° D. C. 106. Parfois l'animal sert de siège

1. Dussaud, fig. 38, 39, 280.

2. Ibid., fig. 240.

3. Ward, fig. 409. — Sur le serpent, consulter : A. Frothingham. *Babylonian origin of Hermes the snake-God and of the caduceus. The babylonian and Hittite caduceus : Amer. Journ. of Archeol.*, 1916, p. 175-211.

4. L. Delaporte. *Un nouveau sceau du scribe Ur-Enlil.*

au dieu. Nous voyons la divinité assise sur un gros oiseau, tandis qu'un autre fait fonction de marchepied, sur une terre-cuite du Louvre. De même sur une plaque de pierre de Nippour provenant de l'expédition de Babylonie du Musée de Pensylvanie (Séries D, vol. I, p. 474). De même enfin sur une tablette portant une autre empreinte au nom d'Ur-Enlil (n° 1), où le dieu est assis sur un bélier. Là, il semble bien qu'une évolution se soit faite, et que l'artiste, dont le goût s'affine ait voulu représenter un siège en forme d'animal et non pas un animal. Le corps de l'animal est carré, les pattes courtes et raides; la pensée se reporte vers le taureau sur plate-forme des Cappadociens que nous voyons traité de la même façon à la même époque. C'est du même principe que dérivent les animaux figurés sous le siège du dieu (L. pl. 40 : 2: cf. fig. 11).

Noter aussi la déesse assise ayant l'oie pour marchepied sur la tablette n° 871 de la Bibliothèque Nationale (legs de l'Ecluse, 1906), et sur le cylindre décrit dans la 2^e livraison des fouilles de Tello (p. 119, aujourd'hui à Constantinople).

Nous avons vu (fig. 5, 6), plusieurs petits personnages se faisant face en un ou deux groupes; leur calotte ronde à bords épais, leur nombre, rappellent une série de petits personnages semblables que nous retrouverons un peu plus tard (p. 108) dans la glyptique syro-cappadocienne et dont nous reparlerons.

De même pour le bifrons, les animaux croisés en X, les groupes de Gilgamesh et d'Enkidu avec les fauves ou traités comme les hérauts des dieux. Certes, nous verrons plus loin que beaucoup de ces motifs sont une survivance, mais à l'époque où nous les rencontrons chez les Cappadociens, les uns ont tout à fait passé de mode, les autres sont en moindre faveur dans la glyptique chaldéenne contemporaine; ce n'est donc pas à elle qu'a été fait l'emprunt. D'ailleurs la plupart de ces motifs sont traités d'une façon très personnelle qui prouve leur élaboration en milieu cappadocien. Il n'est pas non plus permis de supposer que toute cette glyptique a été importée, ce qui, à priori, ne serait pas impossible, puisque nous avons

affaire à un centre sémitique ainsi que le prouvent les tablettes sur lesquelles sont relevées ces empreintes, et la plupart des légendes qui accompagnent les figures. Ce n'est pas admissible parce que, à ces scènes purement babyloniennes des présentations, s'ajoute le plus souvent un motif de glyptique syro-cappadocienne et parce que bien souvent un détail de costume vient situer la scène dans un milieu cappadocien : telles les coiffures des divinités assises et celle du dieu sur le taureau (fig. 39). A part le cylindre d'Ibi-Sin, aucun ne présente le type babylonien pur.

Conclusion. — Nous avons donc bien dans les empreintes précédentes les formules de la glyptique cappadocienne du xxiii^e siècle; nous pouvons constater que, dès cette époque, tous les éléments que nous retrouverons plus tard dans la glyptique syro-hittite y sont déjà en germe et figurent côte à côte avec un répertoire venu de la Chaldée.

La seule restriction qu'on puisse émettre et qui n'est pas sans importance, c'est qu'il se peut que la proportion des emprunts faits à Babylone soit alors moindre pour l'ensemble de l'art cappadocien, que cette série d'empreintes ne le laisse supposer. Il est naturel que la société sémitique qui nous a légué ces représentations se soit tournée assez volontiers vers les pays où le sémitisme a déjà eu l'hégémonie, et, en tous cas, vers la contrée avec laquelle elle entretenait le plus de relations commerciales. Peut-être l'art du reste de la Cappadoce à cette période, était-il un peu différent, et plus personnel encore; ce qui le fait supposer, c'est la présence des cachets ronds et l'empreinte du Louvre (fig. 18), qui porte une si curieuse représentation d'un fauve lançant sa patte en avant. La façon de traiter le corps du lion par lignes longitudinales (elle se retrouve dans plusieurs cylindres également syro-hittites), l'effort pour rendre la posture de l'animal accroupi et se détendant pour combattre est d'un art assez différent, ainsi que certaines scènes où les animaux jouent un si grand rôle. Mais ce n'est là qu'une conjecture; nous n'avons quant à présent, que les empreintes des tablettes cappadociennes pour juger de l'art de

la Cappadoce au ^{xxiii}e siècle. Il apparaît déjà constitué, en possession de types personnels pour moitié de son répertoire et composé pour moitié d'éléments empruntés à la glyptique chaldéenne de même époque : voilà tout ce que nous pouvons dire. On peut entrevoir que, si les découvertes obligent à reviser ce jugement, ce sera dans un sens encore plus favorable à l'art anatolien où, sans doute, les influences chaldéennes contemporaines apparaîtront moins nombreuses; en tous cas, dès maintenant, nous sommes sûrs de la vitalité, de la personnalité de la glyptique cappadocienne bien avant Hammurabi.

Parmi les empreintes que nous avons étudiées, nous devons noter la présence de cylindres ornés de simples traits se coupant en diagonale, et de cylindres sur lesquels l'artiste a reproduit un certain nombre d'animaux s'attaquant, enchevêtrés les uns au-dessus des autres. Ces derniers exemplaires me paraissent les prototypes d'un genre que nous rencontrerons à la seconde période.

Plusieurs savants ont cru remarquer sur ces empreintes cappadociennes des signes analogues aux hiéroglyphes hittites, ce qui donnerait une date minima pour cette écriture. Il me paraît que, dans aucun cas, l'assimilation n'est possible; tantôt il s'agit d'une déformation de l'empreinte qui dénature un accessoire de la scène, tantôt d'objets qui ont une valeur habituelle de symbole: par contre, les légendes en caractères cunéiformes ne sont pas rares, comme nous l'avons vu plus haut.

M. Hogarth, dans sa classification de la glyptique hittite rejette¹ les empreintes cappadociennes qui ne prouvent, dit-il, aucunement une production de la glyptique locale, car les empreintes peuvent avoir été faites avec des sceaux mésopotamiens.

Je ne puis comprendre cet ostracisme, et je crois avoir fourni des raisons suffisantes pour faire des empreintes cappadociennes le véritable point de départ de cet art syro-hittite que

1. Hogarth, p. 103, note.

nous voyons en train de se constituer et qui s'épanouira à la période suivante.

Cylindres de cette période dans nos grandes collections. — Relativement peu d'exemplaires datant du début de cette première période sont parvenus jusqu'à nous.

On peut citer le n° D.C. 284 représentant sur deux registres : la divinité dans son chariot, deux taureaux-autels se faisant face avec une table chargée d'offrandes entre eux, deux groupes d'animaux, (taureaux et lion entrecroisés), Gilgamesh entre deux Enkidu porte-emblèmes et un défilé de quatre petits personnages.

Le n° D.C. 286, un peu plus récent, nous offre le motif du chariot ; dans le champ, un vase et le bâton de mesure.

Au Louvre le n° pl. 94 : 26 dont la technique se rapproche de l'empreinte que j'ai décrite : un adorant devant un dieu assis ; un dieu tenant le bâton de mesure et un adorant à côté du taureau-autel, devant lequel on va sacrifier un taureau ; et, plus tardif, le n° pl. 97 : 26, représentant la scène du chariot.

Parmi ceux qui se placent vers la fin de la période, plus bas que l'an 2000, mais avant la fin du xvii^e siècle, je classerai les exemplaires suivants : D.C. 52 bis, 124 bis, 235 bis.

B. N. 428, 434, 437, 452, 457, 463, 487.

L. pl. 94 : 20, 21, 22, 23, 25, 27 ; pl. 95 : 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 16, 17, 18 ; pl. 97 : 26.

Les n^{os} L. pl. 6 : 23 et L. 53 : 20, de la fin de cette période, reproduisent un combat de héros contre les fauves ; le corps des animaux et des personnages est recouvert en grande partie des stries parallèles que nous avons déjà mentionnées

CACHETS.

EMPREINTES DE CACHETS CAPPADOCIENS ET MONUMENTS ORIGINAUX.

Nous pouvons attribuer certains types de cachets de même style que les exemplaires précédents à cette première période ;

mais il ne faut pas nous dissimuler que la glyptique hittite des cachets nous est mal connue. En soi-même, un cachet est plus difficile à interpréter qu'un cylindre; sa surface ne nous offre souvent que peu d'éléments; nous n'y trouvons plus des scènes entières; et il y a toute une série de cachets extrêmement simples auxquels il est assez difficile de fixer une date.

Les cachets. — M. Hogarth, dans son catalogue, après examen des multiples spécimens de la collection de l'Ashmolean Museum, distingue les formes suivantes: les « gables », (fig. 46), cachets dont la surface supérieure a la forme d'un toit, d'un dos d'âne très obtus; ces cachets sont percés d'un bout à l'autre; les « dômes », qui correspondent à toute section de la sphère; les « scaraboïdes » dont le nom indique assez la forme; ce sont des cachets faits à l'imitation des scarabées et ornés de quelques traits rudimentaires; les « conoïdes », en forme générale de tronc de cône. Les « stalks » (fig. 47) sont surmontés d'une tige plus ou moins épaisse dans laquelle est ménagé un trou pour le lien de suspension; leur base peut être quadrilatérale, circulaire, ovale. Les « loops » ont sur leur face supérieure bombée une petite protubérance juste assez grande pour un trou. La base peut être de formes très diverses. Les « studs » (fig. 48) présentent un étranglement à la naissance de la tige de préhension. La base affecte comme dans les exemplaires précédents différentes formes. Les « knobs » (fig. 49) ont une longue tige quelquefois taillée à facettes, qui, après un étranglement, se termine par un renflement percé d'un trou; la base de ces cachets est circulaire. Enfin viennent les « trépieds » (fig. 50), uniquement métalliques et les « marteaux » (fig. 51), qui se composent d'un dé d'hématite ou de marbre surmonté d'une tige à facettes, terminée par une petite poignée transversale; cette poignée qui s'élargit à chaque extrémité peut être percée. Non seulement la base, mais les quatre faces du dé sont gravées, donnant ainsi cinq cachets. On a rencontré des cachets de ce genre, mais faits de bronze et d'or dans les dépôts anciens du site de l'Artemision à Ephèse, et d'autres de

bronze seulement à Enkomi dans l'île de Chypre. Nous aurons l'occasion de voir chemin faisant, à quelles périodes ces formes correspondent.

Thèmes et motifs. — Les tablettes cappadociennes, pour les cachets comme pour les cylindres, constituent un point de départ assuré pour notre étude ; voici les empreintes de cachets que j'ai relevées sur la collection du Louvre, concurremment avec des empreintes de cylindres.

L'un (fig. 52), représente un aigle à double tête, absolument héraldique, entouré d'un ornement en tresse ; l'autre (fig. 53), un aigle monocéphale éployé, de silhouette un peu anguleuse et simplifiée, mais d'un bel effet décoratif ; un autre encore (fig. 54), présente une bordure de spirales reliées entre elles ; au centre, un cercle dans lequel s'engagent en partie, trois petits cercles à point central. Enfin, sur une tablette de même époque (fig. 55), mais pas tout à fait de même provenance, quoique de Cappadoce, deux lions debout, se faisant face, attaquent un taureau dressé entre eux. L'ensemble de ces motifs nous est déjà connu ; néanmoins, dans la façon dont ils sont traités, ces cachets s'éloignent de ce que nous avons observé plus à l'est. Leur style et même leur forme indiquent une influence occidentale très nette, et déjà plus constituée qu'on ne l'aurait attendu. Ces cachets sont évidemment ceux de contractants de nom et de race non sémitique, qui vivaient à côté des Cappadociens de nos tablettes ; c'est une nouvelle lueur projetée dans l'obscurité qui enveloppe encore cette période de la civilisation orientale.

Nous pouvons rapprocher de ces cachets, quatre empreintes (fig. 56-59) qui proviennent de la collection des empreintes Cappadociennes de Berlin¹ ; ornements géométriques, animaux enchevêtrés (dans un cas entourés de la tresse), les apparentent à ces cylindres à animaux disposés pêle-mêle que nous venons de décrire plus haut (fig. 26-27).

Influences. — De telles empreintes, très fines, nous assurent

1. D'après Meyer, fig. 53.

de la vogue du cachet plat dans cette région dès le xxiv^e siècle. Nous voyons ainsi que, là, les cachets étaient plutôt ronds et de taille relativement petite ; quelques motifs de leur répertoire, paraissent, comme pour les cylindres, tout à fait sous la dépendance de l'art mésopotamien : aigle éployé à deux têtes ; le lion attaquant le bovidé, par exemple ; mais la bordure en forme de tresse, qui accuse d'ailleurs les mêmes influences, est un motif qui deviendra vraiment hittite par l'usage que les Hittites en feront. L'aigle volant, vu de profil, est déjà quelque chose de particulier ; j'en dirai autant du cachet qui se compose d'un cercle de spirales, avec, au centre, des cercles concentriques à demi-engagés dans un cercle central. C'est la première fois, dans notre étude, que nous rencontrons un tel décor. Pour ces dernières particularités, bien que la glyptique archaïque de l'Elam ne soit pas exempte de ces représentations, c'est au monde égéen que l'on se reporte, et nous constatons déjà des points de contact très nets, si nets même que M. Ramsay a pensé que la première civilisation de la Troade avait son centre en Ptérie¹. C'est en effet l'époque, en Crète, du Minoen Moyen I (2100-1900) avec le premier palais de Cnosse et Petsofa ; c'est en Asie-Mineure l'époque de Troie II (2400-1900), qui nous a laissé le soi-disant trésor de Priam, où se remarque déjà la spirale sur les ornements d'or qu'il nous a conservés ; d'autre part, le poignard d'un personnage des tablettes cappadociennes (fig. 39), est bien le poignard de cuivre de Troie II². La hache de pierre allongée de Troie II mais à un seul tranchant³, correspond bien à celle des personnages des tablettes cappadociennes (fig. 39), où l'on remarque son tranchant épanoui. En raison de l'intensité du commerce ancien (les tablettes cappadociennes en sont une preuve), on peut admettre des échanges fréquents entre le centre de l'Asie Mineure et la Troade ; il est possible que la côte sud de l'Asie

1. W. Ramsay. *A Historical commentary on St-Paul's Epistle to the Galatians*, p. 19 et suiv.

2. Dussaud, fig. 101.

3. Ibid., fig. 106.

Mineure, et par elle, les Hittites n'aient pas été sitôt en rapport avec les îles¹.

Mais quelque faible que soit le nombre de ces exemplaires, il suffit à nous indiquer le style des cachets de cette première période. Par comparaison nous pourrions ranger dans cette catégorie, certains cachets du Louvre, par exemple les n^{os} pl. 98 : 13 (fig. 60), 14 (fig. 61), 16 (fig. 62), 19 (fig. 63); pl. 99 : 5 (fig. 64), 7 (fig. 65), 8 (fig. 66), 10 (fig. 67), 11 (fig. 68), 99 : 4 (fig. 76), 100 : 7 (fig. 77), 8 (fig. 78), 98 : 11 (fig. 79), qui ont comme motifs décoratifs : l'aigle éployé à une ou deux têtes, le lièvre, la tresse et les spirales avec, pour certains, une croix; dans chacun des cantons de cette croix se remarque une sorte d'S (un serpent, peut-être?).

C'est à cette première période que je classerai les cachets 192 (fig. 69), 193 (fig. 70), 197 (fig. 71), de l'Ashmolean Museum (le 197 étant de la fin de la période), que M. Hogarth attribue au début de la troisième période, époque à laquelle certains ont pu appartenir, mais dont le commencement est prouvé plus ancien par les tablettes cappadociennes. De même époque, le n^o 79 de Bruxelles, cachet de serpentine tendre venant de Gül-Tépé, avec le motif de l'aigle éployé enserrant deux capridés accroupis que sépare une étoile à huit rais, motif très voisin du n^o 149 de Chantre que je cite plus loin.

Les formes. — Or, quelle est la forme de ces cachets? Nous voyons par les collections que le plus souvent, ces cachets se composent d'une base circulaire plate surmontée d'une tige en forme de cône terminée ou non par une boule. Le sommet de cette tige, lisse ou rayée de stries horizontales, est percé du trou dans lequel on passera le lien de suspension. Nous pouvions déjà classer à la première période les cachets portant des motifs analogues à ceux des empreintes des tablettes cappadociennes. La forme de ces cachets nous offre un second criterium.

1. Ibid., p. 445.

En effet, la même tige lisse ou à stries horizontales se retrouve sur presque tous les exemplaires attribuables à cette époque; elle est caractéristique. (fig. 76, 77, 78, 79). Mais il ne faut pas oublier que cette première période est longue et que certains de ces cachets datent au moins de la moitié du second millénaire : par exemple L. 101 : 6 (fig. 72), dont la forme tend à se confondre avec celle du « marteau » que je décrirai plus loin, alors que le sujet est le même qu'à la figure 71. M. Hogarth, dans son introduction reconnaît dans cette forme l'évolution des « stalks, studs et loops »; ils seraient l'ébauche grossière de la forme « knob ». Mais les « stalks, studs, etc. » peuvent aussi bien être considérés comme des simplifications du cachet à tige conique que des types l'ayant précédé; les sujets qu'ils portent en font foi; par exemple la fig. 149 de Chantre, cachet hémisphérique de Césarée qui montre l'aigle éployé au-dessus d'un animal, (fig. 74). En réalité, ils ont persisté pendant des siècles.

Certains cachets qui sont bien du même style que les empreintes cappadociennes, et qu'on doit classer à la première période, sont gravés sur une simple rondelle analogue à un pion de jeu de dames, percée de part en part parallèlement à ses bases. D'ordinaire même, chacune des faces de la rondelle est gravée (fig. 67 et 75). Cette forme suggère une comparaison : à la période archaïque nous connaissons en Elam des cachets rectangulaires en forme de plaques (L. pl. 2 : 10, fig. 357); nous trouvons la même plaque dans l'aire de la glyptique hittite¹; dans les deux cas, la plaquette est traversée par un trou. La rondelle que je viens de décrire est très voisine de ce type; elle en dérive vraisemblablement.

La figure 139 de Chantre, avec d'un côté du cachet un cerf, de l'autre un taureau dans une bordure de denticules, est un bon spécimen de ce genre, mais de la fin de la première période. Bien que les cachets de forme « Knob » ou en rondelle prédominent à cette époque, les cachets à base quadran-

1. Hogarth, fig. 25.

gulaire peuvent se rencontrer. Je pense qu'on peut attribuer à la première période le n° 144 de Chantre (de Fraktin) (fig. 80) qui représente un félin traité dans le style de celui que nous avons vu sur les tablettes cappadociennes (cf. fig. 18).

Résumé. — En résumé les cachets de la première période ont un répertoire artistique analogue à celui que nous retrouvons sur les empreintes de cachets des tablettes cappadociennes. L'examen des cachets qui portent ces motifs artistiques nous montre que leur forme générale est celle d'une rondelle surmontée d'une tige conique terminée par un renflement.

Dans quelques cas, la tige disparaît et le cachet consiste en une simple rondelle gravée sur les deux faces.

En même temps que ce cachet de forme très caractéristique, on constate la présence de cachets quadrangulaires et de cachets qui sont une ébauche plus ou moins poussée de la silhouette du cachet à tige.

Nous connaissons donc la glyptique de Cappadoce; quelle est, pour cette première période celle des autres régions syro-hittites?

Pour la région syrienne, dans les milieux plutôt sémitiques, c'est la glyptique de transition des cylindres, que nous avons étudiée plus haut.

Mais ailleurs? M. Hogarth classe à cette période (et même avant, pour certains exemplaires), un fort contingent de cylindres et de cachets trouvés ou achetés dans le territoire syro-hittite. Je reviendrai sur cette question dans la critique de ma classification (p. 173). Je me borne ici à donner la raison qui me fait écarter ces monuments.

A part certains cylindres ou cachets qui sont peut-être des importations, la majorité a dû être faite sur place, mais elle ne manifeste encore en rien les caractéristiques de ce qui sera l'art syro-hittite. Elle relève de cet art général qu'on peut appeler mésopotamien ou de l'Asie Antérieure, dont l'art sumérien et l'art élamite sont des variétés.

IV

GLYPTIQUE SYRO-HITTITE DE LA DEUXIÈME PÉRIODE (1550-1100).

DIVISIONS.

Caractéristiques. — La deuxième période de la glyptique syro-hittite s'ouvre vers le xvi^e siècle pour se clore au xi^e siècle environ. D'une façon générale, c'est la suite logique de la glyptique de la première période. Cependant les motifs plus particulièrement syro-hittites tiennent la première place. L'artiste sème le champ du cylindre d'une multitude de symboles divins qui engendrent souvent de la confusion; il multiplie les scènes, et souvent pour cela, divise en deux registres la surface qu'il doit graver. Pendant cette période, l'influence mésopotamienne contemporaine cesse de se faire sentir. Tandis qu'il y avait peu de différence entre la composition générale d'un cylindre syro-hittite d'avant 2000 et celle d'un cylindre de la dynastie d'Ur, les différences sont frappantes entre un échantillon de glyptique syro-hittite du xvi^e siècle et un cylindre kassite, la classe des cylindres kassites représentant, aux yeux de la majorité des savants, l'art de la glyptique mésopotamienne au deuxième millénaire. Or, nous verrons même que, loin d'être soumise à l'influence de la Mésopotamie, la glyptique syro-hittite, à ce moment pénètre très avant vers l'est, et règne sur un territoire au moins aussi grand que celui sur lequel s'est développé l'art des Kassites.

Influences extérieures. — En même temps que la glyptique syro-hittite ne reçoit plus, à cette période, son inspiration de

l'Orient, deux grandes influences s'y manifestent; pendant une partie de cette période, c'est l'influence égyptienne; pendant la totalité, c'est l'influence égéenne. L'histoire de l'Asie occidentale rend d'ailleurs aisément compte de ces faits.

Circonstances historiques. — La Babylonie, proie des Kassites, s'est remise du choc terrible de l'invasion, mais elle n'a plus la force d'expansion d'autrefois: elle se recueille et observe avec inquiétude le pouvoir grandissant des Assyriens, ses voisins. Pendant ce temps, les événements se sont précipités du côté des Hittites. Les Égyptiens secouent le joug des Hyksos, expulsent du Delta ces Asiatiques et les poursuivent chez eux; tour à tour, Thoutmès, Sêti, Ramsès paraîtront en Syrie et même en Haute-Syrie; chaque fois ils se heurteront aux Hittites, le seul pouvoir qui puisse alors oser leur tenir tête.

Toute cette partie du deuxième millénaire reflète l'influence égyptienne, et cette prépondérance en Syrie nous est affirmée par les monuments (stèles de Victoire des Pharaons, glyptique), et par les lettres de Tell-El-Amarna.

Cependant cette influence égyptienne reste en définitive cantonnée aux endroits que contrôlera l'Égypte; l'Asie Mineure y échappera à peu près; c'est à la Syrie qu'elle se limite.

Au contraire, l'emprise de la civilisation égéenne s'étend à toute l'Asie antérieure, depuis l'Asie Mineure jusqu'au sud de la Syrie. Elle est liée aux conditions économiques du moment. Nous avons conservé le souvenir de l'importance politique de l'Égée à cette époque. La flotte qui sillonne la Méditerranée au deuxième millénaire, n'est pas phénicienne, mais égéenne. Lorsque Thoutmès III, au xv^e s., fait abattre par son armée des bois dans le Liban, on ne trouve pas assez de bateaux sur la côte pour le transport, et il faut faire appel à la marine crétoise. Et ces relations sont attestées par Thucydide (I, 4), qui se fait l'écho de traditions qui nous ont conservé un fait historique: « Minos est le plus ancien roi qui se soit créé une flotte. Il se rendit maître de la plus grande partie de la mer appelée aujourd'hui hellénique, domina sur les Cyclades, colo-

nisa le premier la plupart des Iles, et, après avoir chassé les Cariens, il en donna le gouvernement à ses fils. »

Les fouilles de Phénicie ont montré à quel point l'influence de l'Egée était prépondérante sur la côte pendant le second millénaire. Les rares explorations régulières qui ont fourni des monuments antérieurs à la période perse, ont fait connaître une céramique imitée de la céramique égéenne ou importée. (Fouilles du Château de Sidon et de Kafer ed Djarra, xv^e et xi^e siècles av. J. C.)¹.

Mais vers 1150 avant notre ère, la fameuse invasion des peuples de la Mer composée d'Egéens renforcés du contingent des peuplades du Nord qui, par leur pression sur l'Egée, provoquaient ce mouvement, se rue sur l'Asie antérieure et sur l'Égypte. Celle-ci put repousser l'assaut, mais l'Asie fut moins heureuse. La puissance hittite d'Asie Mineure sombre dans la tourmente, la Syrie est envahie, les villes de Phénicie pillées et brûlées; une partie des envahisseurs se fixe au sud de la Palestine, ce sont les Philistins. Il y a pour la deuxième moitié de ce millénaire et le début du suivant, un renouveau d'influence égéenne avec prédominance de l'élément chypriote en contact plus étroit avec la côte.

Les monuments. — A la deuxième période de la glyptique syro-hittite ce n'est plus seulement d'un ensemble daté d'empreintes que nous disposons, mais des monuments eux-mêmes. Ils ne nous offrent malheureusement pas les mêmes certitudes d'informations que les empreintes. D'abord, nous ignorons presque toujours leur provenance, et quand elle nous est assurée, nous ne connaissons pas encore l'endroit réel de leur fabrication. Les cylindres et cachets, comme tous les petits objets, ont beaucoup voyagé; néanmoins, nous ne devons pas dédaigner les renseignements d'origine : s'ils sont en nombre suffisant, ce sont au moins des présomptions. Or, pour les quelques exemplaires dont nous connaissons la

1. G. Contenau, *Mission Archéologique à Sidon*, p. 40-63, Pour l'expansion égéenne et le domaine de la civilisation créto-mycénienne, cf. Fimmen, *Die Kretisch-mykenische Kultur*.

provenance nous sommes amenés à cette constatation dont nous tirerons parti tout à l'heure, qu'en fait de cylindres, l'Asie Mineure nous fournit peu de chose; au contraire, c'est la Haute-Syrie, la côte et le Hauran qui nous en ont donné le plus de spécimens.

Si donc notre étude a débuté par les cylindres de la Capadoce, elle paraît continuer plutôt par ceux de la Syrie.

L'impossibilité de décrire en même temps toutes les productions de cette période, m'oblige à les répartir en séries d'après leurs caractères les plus marquants; mais il ne faut pas perdre de vue que la plupart de ces séries sont synchrones et que toutes sont solidaires les unes des autres.

Nous étudierons tout d'abord la glyptique dont les motifs sont plus particulièrement syro-hittites. Elle se compose de cylindres, de cachets et de productions qui résultent de la combinaison des deux formes. C'est ainsi que nous décrirons de véritables cylindres-cachets. Ce sont des sceaux en forme de cylindre; ils conservent une scène gravée sur leur circonférence. En même temps une des bases du cylindre s'étire en tige de préhension et, comme le bloc n'est plus percé du trou destiné au lien de suspension, la face inférieure porte un véritable cachet (fig. 329).

Dans une autre variété, la base quadrangulaire du cachet augmente de volume; chacune de ses faces latérales est gravée, ce qui donne cinq cachets pour l'ensemble. On peut considérer cette variété comme un cachet se rapprochant du cylindre, ou plutôt ainsi que dans le cas précédent, comme un cylindre évoluant vers le cachet, car dans certains exemplaires de ce type, le dé du cachet est clivé de multiples facettes (huit dans un exemplaire cité p. 116) et se rapproche ainsi du cylindre.

Il existe aussi des formes intermédiaires où le cachet est gravé sur une base assez haute qui ne porte aucune représentation. La matière des cylindres et des cachets est en général, comme précédemment l'hématite, la stéatite; le bronze argenté pour quelques cachets.

Nous décrirons ensuite la glyptique à influences égypt-

tiennes, composée de cylindres et de cachets. Nous étudierons enfin l'influence égéenne en général et celle qui est particulièrement propre à Chypre. Cette double influence se rencontre dans toute la période; bien peu de monuments en sont totalement exempts. Ce qui la rend parfois plus difficile à établir que celle de l'Égypte, c'est que ce n'est pas une influence à vrai dire étrangère; elle se produit plutôt par choc en retour et reste très voisine du génie syro-hittite.

A cette combinaison de l'influence égéo-chypriote et de l'évolution de la glyptique syro-hittite est due la glyptique de cylindres qui pour les deux derniers tiers de la période, règne sur la Mésopotamie du Nord, la Haute Syrie et la Palestine et à laquelle se rattachent les cylindres de l'Assyrie.

MOTIFS SYRO-HITTITES.

CYLINDRES.

Le Dieu-fils. La hache. — Les deux types divins que nous avons vu s'ébaucher à la première période sont devenus définitifs, tels que nous les avons décrits lors de notre exposé du costume et de la religion. D'un côté, le dieu-fils (fig. 177) l'équivalent de l'Amurru des cylindres syriens de la fin du second millénaire. Son arme caractéristique est la hache. Nous l'avons déjà vue sur les empreintes cappadociennes : c'est la hache à un seul tranchant droit ou arrondi, telle que les fouilles nous en ont restitué des modèles¹, mais ce n'est pas la hache à deux tranchants, la bipenne rituelle de l'Égée, qui se retrouvera néanmoins sur les grands monuments hittites un peu plus tardifs; il y a certainement des points communs dans le symbolisme des deux armes. Nous remarquons en Égée la bipenne associée au culte du taureau (bucrânes et haches²); d'autre part, en Asie Mineure, le culte de la hache est en rapport avec

1. Perrot, VI, fig. 553, 431 : 4.

2. Dussaud, fig. 245, 246.

le Zeus Stratios ou Zeus de Labranda, du nom d'un de ses sanctuaires¹. Le Jupiter Dolichenus, suivant en cela l'exemple du dieu hittite de Zendjirli², tient d'une main la double hache, d'autre part le foudre. On peut donc encore concevoir dans l'association hache-bucrâne³ une représentation de la divinité sur son animal-attribut, analogue à l'association aigle-taureau ou aigle-capridé. Cette association trouve son écho dans la légende du Labyrinthe, dont le nom est dérivé du carien « labrys » qui signifie hache; ce serait le palais de la hache, où vivait justement le Minotaure, dieu-taureau. Il semble assez vraisemblable d'admettre que ce culte de la hache double ait passé des îles en Carie, et de là en Anatolie, car on trouve la hache double en territoire hittite à partir des sculptures de Iasili-Kaïa (xii^e ou xiii^e s.); la hache figure dans l'armement des Amazones. Auparavant, c'est la hache simple qu'on rencontre, tandis que la hache double apparaît en Egée dès le Minoen moyen (2100-1380)⁴.

Bâton courbé. — Lorsque j'ai étudié les symboles de la première période de la glyptique syro-hittite, j'ai constaté que le bâton courbé, l'arme d'Amurru, est moins fréquemment représenté en territoire syro-hittite que dans la Mésopotamie influencée par la Syrie, et que ce bâton courbé remplace le plus souvent le foudre. Peu à peu, nous voyons le dieu hittite au bonnet ovoïde et au manteau ouvert substituer la hache au bâton courbé; les deux ont même signification symbolique: le foudre, c'est le tonnerre lumineux, l'éclair; la hache, et son ancien équivalent le bâton courbé, c'est le tonnerre dans ses effets, c'est le foudre qui tombe, frappe et détruit. On remarque sur les monuments égéens des haches à deux tranchants autour desquelles sont nouées des bandelettes⁵: elles ont la même

1. Cf. Article de P. Foucart (*Mélanges Piot*).

2. Garstang, pl. LXXVII, 2.

3. Cette association se retrouve en Egée: bipenne au-dessus d'un massacre sur un sceau de Zakro (Minoen moyen III), dans A. Evans, *The Palace of Minos*, fig. 312.

4. Dussaud, p. 345.

5. Dussaud, fig. 247, 248.

valeur que les nœuds prophylactiques que j'ai décrits. Il y a peut-être un souvenir de cette coutume de nouer une étoffe autour de la hache dans les déformations de la croix ansée que nous rencontrons sur les cylindres syro-hittites.

Le Dieu-père. — Le second type divin, bien différencié lui aussi, est celui du dieu-Père, le dieu Teshub; nous avons décrit son costume et son attitude caractéristiques. Il est l'équivalent de l'Adad syrien qui se présente, ne l'oublions pas, comme dieu bienfaisant par les pluies qui fertilisent la terre. Si nous nous attardons à cette conception des deux grands dieux du panthéon syro-hittite, nous remarquons entre eux des différences si minimes, qu'ils nous apparaissent comme deux aspects de la même divinité, nés en des endroits différents, et que la théologie s'est efforcée de concilier et de maintenir. La conséquence est, qu'au cours des âges, plus d'une fois l'artiste donnera à l'un les attributs de l'autre. Le dieu au bonnet ovoïde sera parfois associé au taureau, et Teshub portera la double hache. Aux basses époques, la confusion ira s'accroissant : Jupiter Dolichenus aura les attributs des deux divinités : taureau, foudre et hache.

Les symboles. — La multiplication des symboles énumérés plus haut : colombe, serpent pour la Grande déesse; oiseau sur le taureau ou cervidé pour le dieu, vient encore compliquer les choses, car l'artiste considérera le taureau, par exemple, tantôt comme attribut, tantôt comme dieu lui-même; il faudra donc donner en certains cas aux symboles leur valeur entière, et tantôt ne les considérer que comme des qualificatifs, des déterminatifs de la divinité.

Je signale pour mémoire, la persistance de certains symboles d'origine élamite et accadienne, par exemple le scorpion, symbole d'Isharra, un aspect de la Grande déesse (fig. 174), et les représentations astrales, qui gardent leur signification habituelle.

La Grande déesse; type Ishtar. — La Grande déesse nous est d'ordinaire représentée telle qu'à la première période, sans doute sous l'influence de l'école syrienne, sous les traits de la

Déesse nue. Elle est moins hiératique que sur les cylindres mésopotamiens de l'époque d'Ur et de la Première Dynastie, où elle était figurée corps et tête de face, entièrement nue et les mains ramenées à la poitrine, comme une idole ne prenant pas part à l'action. Ici, le corps reste de face, quoique les jambes soient souvent de profil, et la déesse tourne la tête vers un de ses interlocuteurs (fig. 132, 138, 139, 143, 146, 156); parfois la jambe droite et le torse restent cachés sous la robe (fig. 138, 146). Ce qui montre bien l'association de cette grande déesse féminine au grand dieu-père et au dieu-fils, c'est que, dans plusieurs cas, l'artiste la représente à côté d'un de ces dieux, et parfois à côté de l'attribut de l'un d'eux, le taureau, ou même au-dessus de lui (fig. 136, 140); d'autres cylindres montrent les trois divinités réunies donnant ainsi un résumé des trois grandes caractéristiques religieuses du panthéon syro-hittite (fig. 146). Parfois, la déesse, comme en Babylonie, est représentée sur une plate-forme qui peut être aussi bien, étant donné l'art conventionnel de l'époque, un piédestal qu'une simplification de la montagne (fig. 138). Une fois, l'artiste a chaussé la déesse de souliers aux pointes recourbées (fig. 181).

La déesse nue se présente quelquefois sous une sorte d'arche ou de portique, par exemple sur l'enveloppe datée de Samsu-iluna et dans ce cas (figure 144), le portique est muni sur les côtés d'appendices qui ne peuvent être que des ailes. Dans ces cas, d'ailleurs, le portique est posé sur le dos du taureau. Or, nous connaissons des figures de ce genre dans la glyptique archaïque de Mésopotamie; nous y avons vu un taureau, couché le plus souvent, sur le dos duquel s'élève une sorte de porte munie d'ailes de chaque côté (B. N. 77). Il n'y a rien d'étonnant à ce que la parèdre du grand dieu se trouve dans ce motif, mais que signifie cette porte? Je crois que la présence de la déesse pourrait jeter un jour nouveau sur la question. Nous connaissons d'une part les portes qu'on ouvre devant le Soleil, pour qu'il s'élance au matin dans le ciel (B. N. 71). Nous connaissons d'autre part les rayons qui semblent

sortir des épaules du dieu (B. N. 72). N'y a-t-il pas dans cette porte ailée (ou environnée de rayons) posée sur le taureau, un rappel du même symbole pour le dieu de l'orage? Il est assez difficile de discerner s'il s'agit de rayons ou d'ailes: d'ailleurs les deux idées ont pu se joindre, comme il arrive dans le globe ailé. La déesse, sous cette arche ailée, sur le taureau, serait ainsi placée au centre d'un symbole plus complet et plus développé du Grand dieu.

La Grande-Déesse; type Cybèle ou Déméter. — A côté de cette représentation de la Grande déesse, où l'artiste la voit sous les caractères d'Ishtar et d'Aphrodite, il en est une où elle apparaît plutôt sous l'aspect de Déméter, de Cybèle, si toutefois il s'agit vraiment d'une figure féminine. Elle est vêtue comme sur les grands monuments, d'une longue robe, coiffée de la tiare à cornes. Là, elle se présente à nous comme l'équivalent de Shala auprès d'Amurru sur les cylindres mésopotamiens; elle remplace d'ailleurs sur les cylindres syro-hittites le type de Shala rencontré sur les empreintes cappado-ciennes. Nous allons la voir également dans une autre attitude: assise. Devant une table à légers pieds terminés en pattes d'animaux, la déesse est assise; souvent même elle est dédoublée pour raisons de symétrie¹ (fig. 186, 187). La table est chargée d'objets plats en pile, sans doute des gâteaux (fig. 188). La divinité peut tenir à la main le bâton courbé que nous avons vu à la première période entre les mains d'Amurru, dont le dieu au bonnet ovoïde est devenu l'équivalent. Serait-ce la Grande déesse traitée sous l'aspect d'épouse du dieu-fils? Je n'ose l'affirmer, d'autant que la petitesse des figures des cylindres ne nous permet pas d'être assurés qu'il s'agit de figures féminines; il y a des divinités masculines imberbes, et c'est peut-être d'une pareille représentation qu'il s'agit. Ce qui nous fait supposer que l'artiste avait en vue une divinité féminine, c'est que sur les grands monuments, nous voyons

1. A moins qu'il ne s'agisse plutôt dans le second personnage d'une adorante représentée sous les traits de la déesse.

la déesse assise devant une table; mais là elle est coiffée de la tiare d'où part le long voile enveloppant. Notre conclusion ne saurait donc être ferme.

Les petits personnages. — Nous devons citer, pour terminer, parmi les éléments du répertoire syro-hittite, la présence de personnages plus petits que les autres et parfois opposés par les pieds. Cette habitude de placer les figures tête-bêche est fréquente dans la glyptique de cette période (fig. 129, 144). Là encore nous n'avons pas un motif vraiment originaire des pays syro-hittites; la glyptique ancienne de Sumer et d'Accad nous en a fourni des exemples avec les cylindres archaïques (Hogarth 15; L. pl. 24 : 6; 25 : 11; 26 : 2; 34 : 17. 20, 21). Cette habitude se retrouvera à Chypre, par exemple sur des cylindres (L. pl. 106 : 18, 23) composés de deux registres à personnages placés dans un sens opposé l'un à l'autre; nous l'avons constaté en Cappadoce (fig. 39); d'autres personnages, nous l'avons vu sur les empreintes cappadociennes, ont des attitudes d'acrobates, ou paraissent se tenir en équilibre instable.

Les plus curieux de ces petits personnages qui apparaissent quelquefois à la première, mais surtout à la seconde période, sont trois à six hommes de taille plus petite que les autres figures; on ne peut distinguer, par suite de leur exiguité, les détails de leur costume, mais ils paraissent vêtus de la tunique collante; ils se tiennent en file ou en rang, étroitement serrés l'un contre l'autre, marchant à l'allure d'un pas militaire accéléré (fig. 139, 174), mais il est malaisé de dire s'ils se suivent ou sont en rang côte à côte; parfois, chacun d'eux pose une main sur l'épaule de celui qui le précède (fig. 177, 197, 238). Dans certains cas, de petits hommes assez analogues paraissent porter sur la tête une sorte de coiffe encadrant le visage. Cette coiffe est garnie sur le sommet de la tête de deux protubérances, et se termine par des appendices flottant sur le dos (fig. 177, 197); l'aspect général est celui des coiffures adoptées plus tard par les fous de cour. Je crois qu'il s'agit là d'une coiffure en peau d'animal, comme en portera Hercule; les pro-

tubérences sont les oreilles, et les bouts flottants les pattes et la queue. Ces personnages sont tantôt seuls dans un coin de la scène, tantôt ils paraissent suivre, lorsque l'artiste a représenté la divinité sur son char. Je signale à titre de comparaison une terre-cuite et une tête de statue chypriote du Louvre; j'ai trouvé une tête de personnage ainsi coiffée d'une tête d'animal parmi les figurines de terre-cuite de Sidon.

Ces petites figures processionnelles nous font penser au défilé qui suit les divinités de Boghaz-Keui; d'autre part un cylindre (D. C. 373) représente le dieu au bonnet ovoïde accompagné de quatre de ces petits hommes et tenant par les cheveux pour le frapper de sa hache un cinquième d'entre eux (fig. 177); ils joueraient donc là le rôle de captifs plutôt que celui d'accompagnateurs; ce rôle de captifs s'accorderait assez avec leur présence derrière le char (fig. 197). Une mythologie moins ancienne nous fournirait peut-être une explication. Ces personnages ne seraient-ils pas de petits génies de la nature domptés par le dieu et réduits au rôle de suivants comme les satyres du cortège de Dionysos?

M. F. Hommel¹ voit dans ces personnages l'Ogdoade égyptienne attachée au dieu Thot à Hermopolis. Cette vue est peu conciliable avec le fait que les petits personnages ne sont pas au nombre de huit, et que l'existence de l'Ogdoade a été purement théologique, limitée au centre où elle a pris naissance et vraisemblablement sans aucune influence au dehors.

En plus de ces éléments dont les combinaisons donnent des motifs très divers, il est un certain nombre de scènes qui sont vraiment l'apanage de la glyptique syro-hittite à cette seconde période.

Scènes de « communion ». — Les cylindres syro-hittites nous font assister à une scène assez curieuse : deux personnages sont assis l'un en face de l'autre. Entre eux, un grand vase d'où s'échappent deux tiges; parfois les personnages approchent ces tiges de leur bouche. Il est fort séduisant

1. *Memnon*, I, p. 83-85.

de considérer ces scènes comme des représentations de banquet, où des divinités ou bien une divinité et un adorant communient en quelque sorte sous l'espèce liquide, comme, dans d'autres banquets décrits plus haut, ils le font sous l'espèce solide. Plusieurs cylindres de Syrie reproduisant le même motif peuvent être datés de la seconde moitié du deuxième millénaire. Ce sujet est d'ailleurs extrêmement ancien : nous le retrouvons sur des cylindres très archaïques de Chaldée. En art oriental, il se rencontre vraiment peu de motifs nouveaux ; tout a été dit dès la plus haute antiquité. Il est rare qu'une formule iconographique de l'Asie antérieure n'ait pas son prototype dans celles du début de la période historique en ces régions. C'est ainsi que nous pouvons signaler les n^{os} B.N. 56, 57, où deux personnages semblables tiennent chacun une tige plongeant dans un grand vase ou l'approchent de leur bouche. Au n^o 58 de la même collection, le personnage est seul à boire ; devant le vase, se trouve une table chargée d'offrandes auprès de laquelle se tient un serviteur. Le cylindre archaïque du Louvre, pl. 70 : 6 représente la même scène alors que le registre inférieur nous montre l'aigle éployé au-dessus de deux capridés tandis qu'un lion attaque l'un d'eux par derrière. Le registre du haut représente deux personnages assis buvant au chalumeau dans un vase placé entre eux. Nous retrouvons ce motif en région syro-hittite, sur le cylindre qui représente un personnage accomplissant le même rite devant le taureau-autel que nous avons décrit plus haut, sur un exemplaire du British Museum (Ward, 732), et sur le n^o 173 de la collection P. Morgan. Là le personnage est assis devant un autel sur lequel se dresse l'idole du taureau ; une sorte d'auvent semble abriter le taureau et l'autel, s'il ne s'agit même pas d'une façon rudimentaire de représenter la construction, la chapelle, qui abrite l'image sacrée (fig. 193).

A cette période, le motif subit quelques altérations : tantôt il n'y a plus trace de la coutume du chalumeau et nous avons affaire à un banquet où les deux personnages tiennent chacun un vase avec lequel ils semblent porter une santé (L. 97 : 4). Cette

scène n'est qu'un dédoublement du motif si fréquent à l'époque d'Ur du dieu tendant à l'adorant un petit vase (fig. 157); ou bien les chalumeaux se transforment, les deux tiges se recourbent et paraissent terminées par une fleur ou un fruit (L. 95; 24; 96 : 24), ou bien les tiges sont des jets d'eau que semblent alors recueillir les personnages dans de petits vases (fig. 187). Les bas-reliefs de l'époque d'Ur et de la Première Dynastie qui nous montrent l'autel à libation en forme de grand cornet où se dresse une palme, tandis que des fruits sur leur tige retombent de chaque côté, ne sont certainement pas étrangers à la transformation du motif. Quoi qu'il en soit de la signification et de l'origine lointaine de la scène des buveurs au chalumeau, son extension est surtout syrienne. Mme A. Grenfell dans son étude sur l'iconographie de Bès¹ a reproduit plusieurs intailles de Syrie où l'on voit un dieu-animal ou un petit personnage se livrant à cette pratique; elle les compare naturellement à un cylindre d'Aïn-Tab et à un autre de l'Ashmolean Museum, qui représentent la scène que nous étudions, et rappelle que cette coutume était fréquente en Syrie au temps de la XVIII^e Dynastie égyptienne, comme le prouve la stèle d'un mercenaire syrien², où le défunt nous apparaît buvant à un chalumeau que lui présente un serviteur, tandis que sa femme est en face de lui. Xénophon décrit cette façon de boire au chalumeau³.

Partant de cette représentation du chalumeau, on a voulu parfois voir le même accessoire dans certains vases dessinés sur des empreintes très archaïques provenant d'Élam et de Chaldée. De l'orifice du vase partent deux tiges qui se recourbent de chaque côté de la panse, en suivent le contour à quelque distance et se terminent avant le pied du vase. Il ne s'agit pas là de chalumeaux pendant sur les côtés, mais des anses du vase, ainsi que le prouvent les points d'attache que l'on voit de place en place sur certains exemplaires et qui

1. *Iconography of Bes, and of Phoenician Bes-Hand scarabs.*

2. Steindorff, *Blütezeit*, p. 58.

3. E. Meyer, p. 56 et 154.

montrent que ces anses, de grande taille, étaient à claire-voie¹.

Les exemples rapportés par Mme A. Grenfell associent cette pratique à l'influence égyptienne en Syrie. A cet égard le cylindre (fig. 196) provenant de Kül-Tépé près de Césarée de Cappadoce est des plus curieux. Entre les personnages qui boivent au chalumeau se trouve, au-dessus d'eux, une sorte de triangle à trois appendices. Certains y ont vu un trépied; je pense qu'il y a là une réminiscence du disque solaire à rayons terminés par des mains, adoré en Egypte sous Aménophis IV; ce motif fut, un peu plus tard, imité en Assyrie où nous voyons sur un fragment d'obélisque du roi Teklatphalazar I (vers 1100) le disque solaire d'où sortent deux mains, l'une avancée vers le roi en signe d'accueil, tandis que l'autre lui tend l'arc avec lequel il frappera ses ennemis². Si ce cylindre a été fait à Kül-Tépé ou au moins dans la région, il est intéressant à plus d'un titre; il doit sans doute provenir de quelque'un des descendants de cette société sémitique cappadocienne dont nous avons des témoignages mille ans plus tôt, car, à ce moment, nous le verrons, l'art de la région s'intéresse plutôt aux cachets qu'aux cylindres dans les milieux purement hittites.

La coiffure des personnages de ce cylindre reproduit la queue de cheveux que l'on remarque souvent sur les monuments hittites; elle rappelle des cylindres très archaïques où cette coiffure est à peu près constante (L. pl. 32: 7; 69, 2, 5).

Scènes de « jugement ». — Certains cylindres syro-hittites qu'on peut dater du milieu ou du deuxième tiers du deuxième millénaire n'attestent qu'un certain nombre d'influences étrangères, et ne sont pas encore dépouillés des influences mésopotamiennes de l'époque de la glyptique cappadocienne. Quelques-uns de ces cylindres sont un compromis ai-je dit, entre le cylindre et le cachet, car ils ne sont pas percés; une de leurs extrémités s'effile en cône et sert à la préhension

1. L. Legrain, *Empreintes de cachets élamites*, fig. 204, 216, 217, 218.

2. W. Budge et L. W. King, *Annals of the kings of Assyria*, fig. p. 11.

de l'objet, et un cachet est gravé sur la base du cylindre. C'est surtout sur ce type de cylindres que se rencontre la scène que nous allons décrire. Le thème est le suivant : un dieu vêtu de kaunakès, assis sur une chaise à haut dossier et tenant à la main trois tiges terminées en volute, a devant lui un groupe de deux lions dressés sur une petite plate-forme ; ceux-ci semblent supporter un plateau sur lequel sont des symboles divins ; ensuite vient le personnage à deux visages (ou bifrons) que nous avons vu à l'époque des tablettes cappadociennes, puis deux ou trois personnages tenant à la main le long lituus à extrémité recourbée ; outre quelques symboles, nous voyons ensuite un personnage assis entre deux génies à tête d'oiseau. La scène est encadrée de spirales (fig. 309, 310, 311).

On peut rapprocher ces cylindres du n° 425 B. N., séparé en deux registres par la tresse (fig. 312). En haut le dieu assis, tenant le vase aux eaux jaillissantes, le bifrons, le défilé aboutissant à un personnage nu-tête ; en bas, une série de génies animaux. Plusieurs auteurs, notamment M. Ward¹, estiment que nous avons là le jugement du mort.

Pour en décider, il faudrait que nous connaissions les croyances des Syro-Hittites sur l'au-delà. Du moins en raison des influences mésopotamiennes artistiques qu'on y relève, n'est-il pas téméraire de supposer que certaines des conceptions religieuses de la Mésopotamie étaient en honneur chez les possesseurs de ces sceaux. Or, nous savons, sans que les textes y insistent, qu'il y a jugement après la mort. Cette croyance n'est certainement pas générale ; c'est le fait d'une élite ; pour la masse, le mort est relégué dans le monde inférieur, endroit obscur et sans joie, où il n'a pour se repaître que la poussière, si on ne lui assure pas ses offrandes funéraires. L'idée de rétribution après la mort est fort rare, et à cet égard, les tablettes funéraires publiées par le P. Scheil²,

1. Ward, p. 280 et suiv.

2. *Revue d'Assyriologie*, XIII (1916), p. 165.

constituent une exception. Mais qu'il y ait ou non jugement, les morts passent devant le souverain des enfers avant d'y être enfermés ; (il est même probable que les nombreux cylindres archaïques qui représentent un homme-oiseau conduit devant un dieu, sont l'illustration de cet épisode, plutôt que la comparaison de l'oiseau Zou qui avait dérobé les tablettes du destin).

M. Ward voit dans ces cylindres une allusion à la croyance en une vie future et rappelle que les Grecs rapportent à l'Ionie le mythe qui adjoignait trois juges, Minos, Éaque et Rhadamanthe à Pluton. Mais ce jugement est-il post-mortem ou ante-mortem et dans ce cas, est-ce simplement la cérémonie que les enchanteurs accomplissent pour ramener à la santé un malade ? On peut le supposer. La déesse Gula est « *muballital mituti* », c'est-à-dire celle qui « fait revivre les mourants », non les morts, car nous n'avons pas d'exemple de véritable résurrection chez les Babyloniens. Alors ces cylindres devraient-êtré mis en relation avec les plaques dites des Enfers, dont un exemplaire appartient à la collection De Clercq, sur lesquelles on a reconnu les différentes phases de l'exorcisme destiné à rappeler un malade à la santé. Nous comptons parmi ces cylindres un exemplaire du Musée de Boston (fig. 311) où, en plus des mêmes éléments, se voit un petit personnage étendu sur un lit, et un cylindre en pâte à émail bleu d'époque assyrienne ancienne (L. 93 : 7). Là, sur plusieurs registres est figurée une scène très proche de celle des plaques, avec ceci de plus, que le personnage couché et immobile dans les scènes précédentes lève ici les bras, ce qui prouve que nous n'avons pas devant nous un mort. En tout cas nous avons là, comme dans les « présentations », l'idée d'un jugement exposée tout au long, qu'il s'agisse du jugement définitif ou, ce que je croirais plus volontiers, du jugement à la suite duquel le dieu accorde son pardon au coupable frappé de maladie.

Tout récemment, M. Thureau-Dangin a reproduit la description due à M. Delaporte, de dix-huit plaques d'exorcisme contre la maladie. Ceci à propos du « Rituel et amulettes

contre Labartu », un démon redoutable¹. Par les incantations qui s'adressent à Labartu, on voit que différents objets gravés sur ces plaques : sandales, manteau de voyage et provisions de route, ne sont pas destinés au patient pour son grand voyage, mais à Labartu pour qu'elle puisse regagner au plus vite le monde infernal, loin situé, et pour qu'elle laisse le malade en paix. Je crois que cette publication fixe le vrai sens des scènes reproduites sur les cylindres de « jugement ».

Avant de quitter ce thème, j'insiste sur la présence du groupe des deux lions dressés sur une plate-forme et supportant une sorte de plateau (fig. 309, 310); nous retrouvons un motif analogue à Iasili-Kaïa² où, au milieu du défilé des guerriers, se dressent sur une plate-forme deux personnages à tête d'animaux supportant un objet concave rappelant la forme du croissant lunaire.

A ces représentations, se rattachent des cylindres de même époque (fig. 313, 314, 315) où des personnages entièrement humains ou à têtes d'animaux apportent à la divinité un animal, bouquetin ou lièvre, en offrande. Tandis que sur les cylindres babyloniens l'adorant apporte le chevreau sur son bras, les suppliants syro-hittites tiennent l'animal suspendu par le cou ou par les pattes de derrière; parfois les capridés, pattes liées, sont amenés attachés à une perche que les personnages portent sur leurs épaules : ce motif se retrouve sur un vase chypriote³.

A titre de document, nous devons rappeler que sur un cylindre de la collection P. Morgan (n° 60) datant de la Première Dynastie, deux divinités secondaires apportent à une divinité principale des objets qu'elles tiennent au bout d'un bâton appuyé sur leurs épaules. L'une tient ainsi un arbuste, l'autre un homme-oiseau, attaché par une patte, la tête en bas.

1. *Revue d'Assyriologie*, XVIII (1921), p. 161-198.

2. Perrot IV, pl. VIII, c.

3. Perrot III, fig. 531; cf. Perrot, VI, où la figure 438 représente une file de personnages à têtes d'ânes portant sur leur épaule une perche (peinture de Mycènes). A rapprocher des métopes de Sélionte, (Perrot, VI, fig. 316).

et couvert de liens. Le dieu principal est représenté avec des flots prenant naissance de ses épaules et tombant en cascade jusqu'à terre. Sur le cylindre de la Bibliothèque Nationale cité plus haut, le dieu tenait à la main le vase aux eaux jaillissantes; le même dieu joue donc le même rôle dans ces deux scènes qui, pour le fond, doivent être identiques.

M. E. Meyer reproduit un cylindre-cachet en pierre noire du Musée de Berlin dont l'originalité est d'être taillé à huit facettes¹. Sur chacune est gravé un personnage. Par définition, puisque les facettes de ces cylindres constituent autant de cachets, on ne peut plus faire tenir sur leur surface de grandes scènes comme sur les cylindres, mais un ou deux personnages seulement. La base de ce cylindre-cachet porte dans un cercle la représentation de l'œil prophylactique égyptien et tout autour une série de signes, hiéroglyphes ou symboles.

Les huit sujets des facettes semblent former deux à deux de petites scènes.

Les faces 2 et 3, 6 et 7 montrent un personnage debout devant un dieu assis.

Les faces 4 et 5 représentent le bifrons, véritable réunion de deux moitiés antérieures d'un individu, devant un personnage debout.

Les faces 8 et 1 portent l'image d'un génie ailé à tête d'oiseau devant une divinité assise.

Ce génie ailé à tête d'oiseau que nous retrouverons plus tard sur les monuments assyriens nous le rencontrons sur la glyptique contemporaine, notamment sur le cylindre chypriote fig. 198.

Par son style et les influences qu'on y remarque (œil prophylactique), ce cylindre, comme les autres exemplaires de cette série, peut être daté de la moitié du second millénaire.

Semis d'animaux et figures répétées. — Nous avons vu précédemment, à l'époque cappadocienne, certains exemplaires où

1. E. Meyer, p. 46, 145 et pl. IV.

des animaux semblaient semés sans ordre dans le champ du cylindre (fig. 26-27).

De ce genre sont les cylindres 151 du catalogue de l'Ashmolean, et vraisemblablement le n° pl. 94 : 12 du Louvre. Nous voyons dans ces cylindres le même pêle-mêle d'animaux, (qui commence cependant à se régulariser dans le cylindre de l'Ashmolean), que nous avons constaté sur les empreintes capadociennes. Bien que nous devions étudier plus loin la glyptique de Chypre, je signalerai maintenant, pour épuiser le sujet, les cylindres de ce genre qu'on y rencontre. Nous pouvons citer un cylindre (L. pl. 97 : 27) qui est une chasse en char (fig. 208). Ce char, de forme mycénienne, tiré par deux chevaux, est au milieu d'animaux en fuite ou tombés à terre. On y retrouve l'animal renversé, la tête retournée, comme l'interprète souvent l'art mycénien (cf. une intaille de Crète, L. 105 : 18 (fig. 233)).

Le n° pl. 105 : 22 est un assemblage sans ordre de lion, taureau, capridé, griffon, oiseau fantastique, le tout surmonté du disque solaire.

Le n° 185 de l'Ashmolean représente une série de combats désordonnés entre taureau, lions et griffons; dans le champ du cylindre se voient la tête d'Hathor et une déformation de la croix ansée.

Le n° 186 de la même collection est une fuite éperdue de chèvres sauvages, d'antilope et de taureau devant deux lions, tous au galop volant; quelques courtes tresses, et une rosette de points dans les espaces vides.

Le n° 798 de Ward est conçu dans le même esprit; ce cylindre qui aurait été trouvé, dit-on, du côté de Latakieh, offre de nombreuses traces d'influences mycéniennes. Outre des groupes d'animaux croisés, de deux lions attaquant un cerf, d'une vache allaitant son veau et d'un fauve faisant téter son petit, nous trouvons dans le champ l'aigle éployé, des spirales en ligne formant tresse, un poulpe¹, ce qui est peu

1. Cf. Perrot VI, fig. 487; Lajard, *Culte de Mithra*, pl. XXVII, fig. 1; une intaille crétoise, L. 58 : 13 (fig. 234); un carrelage, Tiryns II, fig. 82.

fréquent sur les cylindres (cf. fig. 234, 235 (?) égéens) et des signes d'écriture probablement égéenne¹.

Il y a donc là toute une série de cylindres représentés en territoire syro-hittite à la première et à la seconde période, et au même moment en Chypre, dont le caractère est assez particulier. Comme bien souvent, si l'on cherche l'origine d'un motif artistique en Asie antérieure, c'est du côté de l'Elam qu'il faut tourner les yeux. Dans la glyptique archaïque de Suse sur cachets plats, nous trouvons déjà cette série d'animaux placés sans ordre. Les groupes de deux sont très fréquents (fig. 359), mais il est d'autres intailles où les animaux plus nombreux sont jetés au hasard par l'artiste pour remplir toute la surface du cylindre (L. pl. 22 : 14, pl. 23 : 1, 2, 13, 24). Nous retrouvons même ce motif sur un cachet archaïque provenant de la région de Smyrne (L. pl. 60 : 5 et Chantre fig. 136), qu'il s'agisse d'un produit local ou d'une importation. Peu à peu, ce désordre s'organise en se simplifiant; ce sera alors une file d'animaux, ou, s'il y a deux registres, deux files superposées. Lorsque l'artiste désire conserver le nombre primitif de figures, il obtiendra alors les cylindres ornés d'objets répétés; de bons spécimens, pour la haute époque, sont les cylindres L. pl. 26 : 6, 7, échantillons de grande taille représentant un véritable troupeau.

Ce motif se perpétuera dans l'art syro-hittite; notamment à la deuxième période, nous en trouvons de nombreux exemples. Tantôt ce sont des animaux identiques, tantôt des animaux ou de petites têtes de personnages, tantôt encore des poissons. D'ordinaire le graveur place ces objets en lignes horizontales, mais quelquefois aussi en lignes verticales. La tendance de l'artiste, pour peupler le plus possible son cylindre est d'employer le symbole; de là, les cylindres où nous rencontrons des mains, des têtes humaines, des bucrânes, des têtes de capridés. L'ouvrage de Ward réunit, de la figure 1028 à 1036 une série d'exemples des plus typiques de cette façon de procéder.

1. M. Messerschmidt le reproduit pl. XLI, n° 6 de son : *Corpus inscriptionum hittiticarum*.

Dès la haute époque, le graveur agissait de même, par exemple dans un cylindre de Farah (Weber 569), où les animaux de très petite taille, sont ordonnés en lignes bien parallèles; à la même date, l'artiste employait d'autres motifs d'ornementation que les animaux, notamment les vases (Hogarth 24, 31, 32).

A cette deuxième période de la glyptique syro-hittite, les cylindres qui représentent des motifs géométriques ou emploient le décor floral, sont à peu près tombés en désuétude. Lorsque l'artiste cherche de ce côté son inspiration, ce ne sera plus le feuillage réaliste, quoique simplifié, qu'il reproduira, mais des combinaisons stylisées qui dérivent de la palmette et de la spirale (Ward 1043, 1046, 1047).

Cylindres de facture grossière. — Il est dans la glyptique syro-hittite certains cylindres traités avec une grande rudesse dans un style très archaïque, et qu'il est malaisé de classer. Ces cylindres, jusqu'ici peu nombreux paraissent attribuables à l'extrême nord de la Syrie et au sud de l'Asie Mineure. Un bon exemple est le cylindre que j'ai déjà cité (fig. 196); il représente deux divinités à coiffure caractéristique buvant au chalumeau. La facture est très simple, grossière même.

Du même genre est le cylindre en jaspe rouge rapporté par M. Chantre lors de sa mission en Cappadoce; il provient d'Euyuk¹; on y remarque, très sommairement traités, des individus armés d'une hache (?); entre eux s'interposent des capridés placés dans le sens vertical, quoique dans l'attitude de la marche. On peut le rapprocher comme style d'un cylindre de l'Ashmolean (Hogarth 102 (fig. 194) et surtout d'un spécimen (Weber 38) qui vient d'Assur et qui reproduit presque le cylindre de M. Chantre, mais M. Weber l'attribue au quatrième millénaire, ce qui me paraît une date bien trop haute.

De tels cylindres ne portent pas en eux leur date, la gryp-

1. Chantre, fig. 130.

tique grossière étant de tous les temps ; nous en connaissons des exemples avec des cylindres simplifiés d'Elam et de Chaldée (L. pl. 21 : 7, 28 : 9, 11, 12 ; 29 : 1, 4), mais aussi avec les cylindres grossiers de Chypre que nous étudierons quelques pages plus loin.

Les exemplaires précédents, en raison de la scène qu'ils représentent, de l'endroit où ils ont été trouvés et de leurs caractères généraux, me paraissent pouvoir être attribués à la seconde moitié du deuxième millénaire.

Composition et technique. — Si nous étudions la composition des scènes et la technique de l'artiste, nous pouvons dégager à cette période quelques règles assez fixes. D'abord celle de la symétrie ; l'artiste, autant que possible, équilibre les scènes qu'il représente. Si Gilgamesh combat un fauve, souvent Enkidu lui fait pendant ; s'il tient une hampe support de symbole, il est fréquemment dédoublé dans la même attitude. De même pour la divinité assise devant une table ; le motif devient volontiers celui des deux divinités banquetant. C'est d'après ce principe que l'arbre sacré est accosté de deux animaux, que l'aigle éployé enserme deux animaux plutôt qu'un seul. L'artiste redoute le vide, au moins inutile, sinon désavantageux, puisqu'il prive le possesseur du cylindre de la vertu des talismans qu'on peut y accumuler. Il multiplie les scènes et les motifs principaux ; dans l'espace qui subsiste, il sème à profusion les ornements symboliques que je viens de décrire. C'est d'après ce principe et d'après le souci de l'équilibre dans la composition que l'on voit des animaux cabrés se croiser de façon à former un motif en forme d'X.

La disposition des scènes affecte souvent deux registres que sépare, ai-je dit, la tresse ; de même, cette tresse sert d'encadrement à l'ensemble.

Mais ceci n'est pas une innovation ; c'est la persistance d'un usage qui date de l'art archaïque d'Elam et de Sumer. A cet égard, un simple coup d'œil sur le tome I du Catalogue des Cylindres du Louvre qui reproduit les exemplaires trouvés respectivement à Suse et à Tello, peut tenir lieu d'une longue

description. Tandis que la glyptique de Mésopotamie, surtout pour la région babylonienne, a évolué vers la simplification avec les « présentations » des rois d'Ur et les cylindres kassites, l'art syro-hittite a conservé les principes qui ont présidé à ses débuts et les observera jusqu'à la fin.

Au point de vue technique, nous remarquerons que l'artiste, à la première période, remplissait volontiers de fines hachures parallèles la silhouette de ses personnages (fig. 18, 22); il continue à se servir de ce procédé, mais les stries sont plus profondes et moins rapprochées (fig. 147). Sur d'autres exemplaires certaines parties du corps des personnages, sont traitées en pointillés faits avec une fine bouterolle (fig. 170), ce qui donne un aspect tout particulier aux empreintes; cette dernière technique est surtout fréquente sur les empreintes de Kerkouk (fig. 243, 274, 277, 284, 285).

Enfin, je dois signaler certaines simplifications qui proviennent de l'emploi quasi exclusif de ce même instrument dont nous verrons l'usage généralisé sur les cylindres qui vont suivre : la bouterolle; il amène à l'emploi de figures schématiques. C'est ainsi que sur des cylindres (L. 53 : 2, 5, 6 : 94 : 3) nous voyons le corps du personnage simplement tracé par une rigole verticale, les épaules et les hanches étant simplement indiquées par un coup de bouterolle (fig. 135). Ces cylindres ne sont pas rares dans les collections et plus tard la technique assyrienne s'en inspirera quelquefois (L. 86 : 9, 10, 11; 89 : 9).

La matière des cylindres que nous venons de passer en revue est le plus souvent l'hématite.

CACHETS.

Les « marteaux ». — Nous pouvons apparenter à ces cylindres les cachets que M. Hogarth appelle les « marteaux ». Cette forme équivaut, dans l'évolution de la série des cachets, à celle des cylindres à tige que nous venons d'étudier. Ceux-ci

en effet, par leur extrémité supérieure allongée et par la présence fréquente d'un motif gravé sur leur base qui n'est plus dans ce cas percée d'un trou, se rapprochent des cachets. Les marteaux de leur côté, sont un cylindre aplani sur quatre faces; la tige au lieu de finir par un renflement, se termine par une petite poignée horizontale en forme de marteau. Une variété de cette catégorie consiste en un simple cube percé d'un trou de suspension et portant ainsi quatre cachets, les deux autres faces étant percées de part en part. Cette forme est au « marteau » ce que la rondelle plate était au « bouton » précédemment décrit. Le Louvre possède certains exemplaires des deux genres. Le n° L. 60 : 11 (fig. 321), en forme de cube est orné de représentations animales, et sur une de ses faces, de trois petits personnages en ligne qu'on peut comparer aux petits hommes des cylindres cappadociens (fig. 4) et des cylindres de la deuxième période (fig. 139, 140).

Le n° L. 101 : 1 (fig. 322) est orné, entre autres figures, d'un aigle éployé et d'animaux; le n° 101 : 5 (fig. 323) représente un dieu monté sur un animal (vraisemblablement Teshub sur le taureau); à côté de lui, la déformation en nœud de la croix ansée. Le n° 101 : 3 nous montre deux personnages à genoux de chaque côté de l'arbre sacré traité dans le style égéen (fig. 324); sur la base du cachet est une divinité assise devant un autel (comme l'autel de Fraktin (xiv^e siècle) dans Garstang p. 150), sur lequel est posé un vase d'où émergent des tiges. Cette représentation apparente ces cachets aux figures 71 et 72 ci-dessus décrites. Peu de différence entre ces deux cachets, qui sont de la fin de la première période, et le marteau en question, qui est du début de la seconde; la transition est insensible entre les deux époques.

C'est ainsi que nous pouvons dater du milieu du deuxième millénaire la figure 325, scaraboïde à représentations végétale et animale, la figure 327 qui nous montre un oiseau perché sur le dos d'un quadrupède associé à une palme, les figures 316, 318, 319, 320. La figure 320 est un cachet en bouton dont la tige est clivée et la base trilobée; la figure 319, cachet en rondelle,

offre une décoration de points et de déformations de la croix ansée. Les figures 326, 328 sont du même genre.

A la même époque nous constatons en Crète, la présence de cachets à base quadrilobée, à tige taillée à facettes, tout à fait analogues à ceux des Syro-Hittites¹.

Dans tous ces exemplaires l'influence égéenne que nous étudierons plus loin est facile à déceler.

Sur un cachet de Ward², la divinité est devant un autel du type de celui de Fraktin; à côté d'elle, un génie à tête d'animal, l'arbre sacré à l'égéenne et même la bipenne nouée d'une bandelette, particularité absolument égéenne³. Un cachet de l'Ashmolean⁴ offre les mêmes éléments avec, en plus, sur la face inférieure, un encadrement en tresse. Sur les cachets plats, cette influence égéenne se retrouve, notamment dans la présence de la bipenne nouée, qui s'altère au point que la bipenne devient un simple trait horizontal et que le tout, combiné certainement avec l'image de la croix ansée, donne la représentation hybride que nous venons d'indiquer. Tel est le cas des cachets L. 100 : 14, 101 : 13, 102 : 6, 7, 12; 100 : 22 où se trouvent à la fois un char mycénien et au-dessous un arbre sacré de type égéen (fig. 73). Sur le n° L. 103 : 8, deux capridés se tiennent de chaque côté de l'arbre sacré, de même que sur un spécimen de l'Ashmolean⁵; sur le n° L. 103 : 2, se voit l'arbre sacré en palmette chypriote qui peut être même de la fin du deuxième millénaire. Il n'est pas jusqu'aux cylindres à représentations d'animaux placés sans ordre apparent qui n'aient leur équivalent dans les cachets⁶.

Cachets à hiéroglyphes. — De cette époque datent également certains grands cachets ronds tels que le n° 101 : 13 du Louvre où le centre de petite taille et portant une représentation figurée, est limité par une zone chargée d'étoiles et d'autres

1. Il.-R. Hall. *Aegean Archaeology*, fig. 86.

2. Ward, 804.

3. Dussaud, p. 340 et suiv.

4. Hogarth, 196.

5. Hogarth, 274.

6. L. 100 : 17; Hogarth, 257.

motifs, le tout entouré d'un cercle plus grand où sont figurés de petits personnages et des symboles. Un cachet de l'Ashmolean¹, dans une bordure de symboles analogues, porte en son centre plusieurs hiéroglyphes. Un autre de Ward représente la tresse disposée en cercle avec, au centre, quelques caractères à valeur hiéroglyphique². Tel est le cas du n° 649 de la Bibliothèque nationale (fig. 329) où se voient au centre trois signes, sans doute à valeur d'hiéroglyphes; tout autour, des cercles concentriques, puis un rang de tresses et de spirales avec, de place en place, un petit personnage ou des têtes d'animaux. C'est donc à ce moment, vers la fin du xiv^e siècle, qu'apparaissent sur les cachets des signes qui n'ont plus simplement un rôle ornemental, mais doivent être considérés comme des hiéroglyphes.

La bulle de Tarkondemos. — Le plus connu de ces cachets est ce qu'on a nommé la bulle de Tarkondemos (fig. 330); ce sceau, avec le cylindre dit d'Indilimma, du musée d'Oxford (Hogarth n° 181) a servi de point de départ aux tentatives de déchiffrement. La bulle de Tarkondemos, qui était en réalité une empreinte sur plaque d'argent concave en segment de sphère, a eu une fortune singulière. Signalée en 1863³, elle a été égarée par la suite; mais son premier possesseur en avait heureusement pris des moulages, grâce auxquels le monument n'a pas été perdu pour l'étude. Il représente au centre un guerrier debout, armé de la lance et d'une épée à pommeau semi-lunaire. Ce personnage est vêtu du manteau hittite ouvert en avant, chaussé de souliers à pointes recourbées; de part et d'autre du personnage, se groupent des signes d'écriture hittite. Un cadre circulaire entoure le médaillon; il est rempli de signes cunéiformes dont la lecture, fort discutée, est en général ainsi transcrite : Tarkudimme, roi du pays d'Érmé. En supposant les deux textes exactement équivalents on a pu fixer la valeur de quelques hiéroglyphes hittites. Ce cachet est

1. Hogarth, 308.

2. Ward, 802.

3. A. Mordtmann, *Münzstudien*, pl. III et p. 121-132.

à rapprocher des empreintes de sceaux relevées sur les tablettes de Boghaz-Keui; l'une datée du xiii^e siècle¹, se compose de trois cercles concentriques garnis d'écriture cunéiforme; le centre est dégradé, mais on y aperçoit encore un hiéroglyphe hittite, attestant que le centre était réservé à une inscription hittite.

Un tel sceau, qui est en rapport avec celui de Tarkudimme, est bien caractéristique de cette époque, puisque les tablettes de Boghaz-Keui sont rédigées en cunéiformes; il nous prouve, malgré l'absence de textes en hiéroglyphes de cette provenance, que l'écriture hiéroglyphique était déjà en usage; nous le savons d'ailleurs par les grands monuments.

Quelles raisons ont fait choisir pour la diplomatie et les archives, l'écriture cunéiforme? nous l'ignorons. Sans doute le cunéiforme était-il plus répandu; mais, comme plusieurs siècles plus tard, les hiéroglyphes sont d'écriture courante à Karkemish, le problème demeure entier².

D'autres empreintes de Boghaz-Keui sont à rapprocher de celles que nous venons de voir, par exemple la fig. 34 de E. Meyer (fig. 331). Elle se compose de deux cercles concentriques ornés de légendes en cunéiformes, avec, au centre, une rosace à pétales séparés entourée d'un cercle de dents de loup: les empreintes 7, 8, 10 de Weber sont du même genre; sur le n^o 8 même, il n'y a qu'une inscription cunéiforme au centre du cachet. Un peu plus tardivement dans cette période, au xii^e siècle environ, nous voyons ce type de cachet subir une transformation, par exemple dans la fig. 35 de E. Meyer. Le centre (fig. 332), comme dans le sceau de Tarkudimme, est occupé par un personnage de même style, mais sans armes, à côté duquel sont quelques hiéroglyphes hittites; le pourtour est orné de petits cônes à pointe tournée vers le dehors et séparés par de petits triangles disposés en sens inverse. Ce

1. *Keilschrifttexte aus Boghaz-Keui*, 5^e fasc., pl. 45.

2. Les premiers essais de déchiffrement ont porté sur la bulle de Tarkondemos et sur le sceau d'Indilimma de l'Ashmolean Museum. Sur ce sceau une série d'hiéroglyphes rangés en ligne semble correspondre à la légende écrite en cunéiformes. Mais il n'est pas sûr qu'on ait là une véritable inscription bilingue.

cachet est en cuivre argenté, du type trépied; c'est d'ailleurs le moment où le métal est un peu plus souvent employé dans la glyptique. La bordure de ce sceau est une déformation évidente du cadre orné d'inscriptions cunéiformes que nous avons vu précédemment. L'artiste a voulu rappeler cette disposition primitive.

Cachets de la collection Schlumberger. — Nous devons rapprocher ces sceaux, d'un cachet de cuivre rapporté par M. Chantre de Boghaz-Keui (Chantre, fig. 126), qui porte onze signes hittites entourés de deux cercles concentriques séparés par un rang de pointillé; de même sorte sont des empreintes sur bouchon d'argile¹ (fig. 338) et une série d'empreintes de cachets publiées autrefois par Perrot², reproduits depuis³ et qui appartenaient à M. Schlumberger. Parmi ces empreintes, il en est trois qui, tout en étant de même dessin, proviennent cependant de matrices différentes. Même pourtour à ornements triangulaires que dans le cachet de bronze de Boghaz-Keui ci-dessus décrit. Au centre, on trouve deux groupes semblables de signes hiéroglyphiques : l'un à droite, l'autre à gauche, de façon à se répondre exactement. Ce dispositif va devenir très habituel sur les cachets à hiéroglyphes; c'est une application de l'ancienne loi de symétrie qu'ont toujours respectée les graveurs. Tous ces cachets, acquis à Constantinople en 1879 d'un vendeur qui affirmait leur provenance d'Asie Mineure appartiennent à la même période générale de la fin de l'empire de Boghaz-Keui. A côté de ces grands sceaux s'en trouvent d'autres plus petits, où les hiéroglyphes ne sont plus disséminés dans un cartouche à bordure, mais à même le fond du cachet. Là encore, sur les cachets 6, 10, 13, 17, nous voyons les groupes de signes se répondre; aux n^{os} 5, 8, 12, les groupes ne sont pas identiques, mais suffisamment équilibrés pour la symétrie. D'autres cachets de cette série

1. Chantre, fig. 21, 127, 128.

2. *Revue archéologique*, décembre 1882.

3. *Proceedings of the Society of Biblical Archaeology*, t. VI (1884), p. III.
— *Transactions of the Society of Biblical Archaeology*, VIII (1885), p. 422.

portent des représentations figurées; le n° 1, à côté d'hiéroglyphes représente un griffon ailé; les n°s 15 et 16 une sorte de grand chien; au n° 15, sur le dos de l'animal se trouve une divinité court-vêtue dont la tête manque; le personnage est dans l'attitude de la marche et tient, passé à son bras, l'arc triangulaire (cf. fig. 339). Les grands monuments nous montrent ce personnage à Kara-Bel et à Giaour-Kalesi (xiii^e siècle); d'autre part, le dieu court-vêtu se retrouve dans la procession de Iasili-Kaïa (xiii^e siècle). L'animal représenté sur le sceau est le même que celui de la procession: une panthère et non un chien. A partir de cette époque, l'usage du sceau à inscription hiéroglyphique se généralise.

Prépondérance du cachet à hiéroglyphes. — Tandis que la Syrie moyenne, dans sa glyptique, emploie le cylindre, ou les cachets à représentations figurées (animaux, végétaux), conséquence naturelle des types que nous avons vus représentés à la première époque, l'Asie Mineure et la Haute Syrie emploient le cachet revêtu d'abord de cunéiformes et d'hiéroglyphes, ensuite d'hiéroglyphes et de dessins rappelant les cunéiformes, enfin d'hiéroglyphes accompagnant ou non des divinités. C'est le moment où apparaît le métal comme matière d'où l'on tire les sceaux (fig. 340). Tel est le cas du cachet d'argent de Bruxelles (n° 411), simplement orné d'hiéroglyphes (trépied). Lorsque les cachets sont en pierre, ils affectent diverses formes. C'est tantôt le marteau que nous avons déjà décrit et qui, perdant toute relation avec le cylindre à tige de préhension dont il est l'équivalent, ne porte plus de représentation que sur sa face inférieure, tandis que le corps est devenu cylindrique (Meyer, fig. 37; L. 101-15). C'est aussi la rondelle percée d'un trou, forme que nous avons déjà constatée à la première période des tablettes cappadociennes. Mais maintenant, l'empreinte au lieu d'être plate, est légèrement convexe sur ses deux faces. Cette convexité (qui se retrouvait dans la bulle de Tarkondemos) est une des particularités des cachets hittites de la seconde moitié du deuxième millénaire. Le catalogue du Louvre en décrit aussi de fort beaux exemplaires (L. 101: 16, 17; 102 à

104 (fig. 333). Sur certains d'entre eux (L. 100 14 ; 102 : 7), on remarque parmi les hiéroglyphes la figure dérivée de la croix ansée égyptienne en forme de ruban noué, signe qui peut avoir une valeur hiéroglyphique. Le catalogue de l'Ashmolean Museum reproduit plusieurs de ces sceaux ; sur les uns, la décoration est en hiéroglyphes semés dans le champ du cachet, avec ou sans bordure ; sur les autres, en même temps que les hiéroglyphes, on trouve, comme sur les sceaux de Schlumberger, le dieu court-vêtu à chapeau conique tenant sur l'épaule le bâton courbé ou l'arc triangulaire (n^{os} 311, 313, 314), ou bien le griffon ailé à aigrette rejetée en arrière, plus près du type égéen que du type assyrien.

M. Messerschmidt a réuni un certain nombre de reproductions de cachets ou de cylindres sur lesquels figurent des hiéroglyphes hittites¹. Nous y trouvons toutes les variétés que je viens de décrire : scènes figurées ou symboles accompagnés d'hiéroglyphes et hiéroglyphes seuls. Je crois cependant que pour l'exemplaire reproduit pl. XLIV n^o 3 qui est le cachet gravé sous la base d'un cylindre à tige du musée de Boston (fig. 311), la question se pose de savoir si les signes qui s'y trouvent ne sont pas des symboles et non des hiéroglyphes formant inscription.

Parmi les cylindres cités par M. Messerschmidt se trouvent les n^{os} Ward 794, 795, 796 que leur style général et la matière de l'un d'eux (le n^o 794 est en cuivre plaqué d'argent) peuvent faire dater de la seconde moitié du deuxième millénaire. Cette date coïncide avec celle de l'apparition des hiéroglyphes hittites sur les grands monuments ou sur les cachets.

INFLUENCE ÉGYPTIENNE.

CYLINDRES.

Le cylindre en Egypte. — Le décor des cylindres, dont

1. *Corpus inscriptionum hittitarum*, pl. XLI à XLV.

l'Égypte a fait usage au début de son histoire se composait de motifs floraux, animaux, de représentations de la figure humaine; il cède bientôt le pas à une décoration en hiéroglyphes et cartouches, puis l'usage même du cylindre disparaît. L'influence égyptienne sera donc très indirecte : il ne pourra y avoir ni imitation de scènes de cylindres égyptiens, ni même imitation de scènes de cachets. Il y aura emprunt, par les artistes syro-hittites, de motifs décoratifs nouveaux, en même temps que le graveur traitera à l'égyptienne les motifs qu'il a coutume d'employer. Nous constaterons donc un emprunt de formes à côté d'un emprunt de pensées, ce dernier plus restreint que le premier.

Costume égyptien. — Le vêtement égyptien vient au premier rang de ces acquisitions : les personnages nous apparaissent fréquemment vêtus de la *schenti*, tunique courte à la manière hittite, ajustée sur le buste, mais finissant en s'évasant et en formant un angle aigu en avant (fig. 82, 83, 85, 86). Les femmes sont recouvertes de la longue robe égyptienne qui moule étroitement le corps (fig. 84, 85, 88). Lorsqu'il y a coiffure, il s'agit d'ordinaire de dieux; alors l'artiste leur donne la coiffure ovoïde terminée dans le haut par une protubérance; très voisine de la coiffure hittite c'est, en Égypte, la couronne blanche, insigne de la royauté du Midi (fig. 87). Dans d'autres cas, l'artiste leur donne la couronne rouge ou couronne du Nord, sorte de tiare basse avec appendice élevé en arrière, ou plutôt la coiffure aux plumes que l'on voit sur la tête des divinités (fig. 81, 82, cf. Maspero I, p. 16, et pl. II). Normalement, ces coiffures comportent un serpent sacré, l'uraeus, qui se dresse en avant; bien souvent l'artiste syro-hittite l'a doublé, de façon à obtenir une silhouette ressemblant à celle de la tiare à cornes, puisque celle-ci est par convention représentée de face sur une tête de profil (fig. 83).

Divinités égyptiennes. — L'artiste introduit dans son répertoire des divinités purement égyptiennes; cela ne doit pas nous étonner, puisque les autres monuments que ceux de la glyptique nous avertissent de la fréquence de cette pratique

en Syrie, notamment à l'époque perse (Stèle de Ychaumilk de Byblos entre autres). Bien plus, les fouilles actuelles de M. Montet à Byblos prouvent, aux plus hautes époques, l'existence d'un culte égyptien absolument organisé sur la côte syrienne. Comme, au milieu du deuxième millénaire, il y a introduction dans le panthéon égyptien de divinités asiatiques, telles qu'Antat et Sutekh, il n'y a rien de surprenant à ce que les Syro-Hittites vêtent leur propres divinités à l'égyptienne ou admettent parmi leurs dieux des dieux égyptiens. C'est ainsi que nous retrouvons la présence sur les cylindres de la déesse Sekhmet à tête de lionne, déesse du feu, contrepartie féminine de Ptah (fig. 85), Horus à tête de faucon, la tête surmontée souvent du disque solaire sans ailes (fig. 83, 85); le dieu Set, principe du mal, qui tient dans sa main l'emblème de la sérénité; Ptah au corps de momie, l'assistant de Khnoumou dans la création; une déesse ailée qui peut être Isis ou Nephtys (?). Gainée dans une longue robe collante, tenant l'emblème de la sérénité, elle ramène ses ailes en avant, l'une dressée, l'autre abaissée (fig. 84). La silhouette de ces figures ailées est très particulière à l'Égypte; nous la retrouvons sur les grands monuments¹.

Attributs et symboles égyptiens. — Le vautour orne souvent le champ du cylindre; il est de face, les ailes et les pattes étendues, mais beaucoup plus étiré que l'aigle chaldéen (fig. 84). Tandis que celui-ci peut s'inscrire dans un carré ou dans un rectangle plus haut que large, le vautour égyptien est plus large que haut. Le cou très long forme une boucle avant de se projeter de côté : c'est nettement le vautour des monuments égyptiens qu'ont représenté les Syro-Hittites². Le sphinx tient aussi sa place dans ces représentations : debout ou accroupi, c'est le corps de lion à tête humaine, mais il se distingue du lion à tête humaine syro-hittite par sa coiffure égyptienne : le *claf*, dont les pans encadrent le visage (fig. 81).

1. Maspero. *Hist. anc. des Peuples de l'Orient*, I, fig. 531, 532.

2. *Ibid.*, fig. 557.

Dans le champ, certains symboles : croix ansée (*ankh*)¹ symbole de vie (fig. 82); le *dad*, symbole de stabilité (fig. 85, 155); le symbole de la sérénité. Les Syro-Hittites ont adopté la croix ansée comme un de leurs symboles, ils en garnissent le champ du cylindre, ou la mettent aux mains de la divinité. Mais dans certains cas, cette croix s'altère et prend l'aspect d'un nœud d'étoffe (fig. 85, 86); c'est qu'en effet, le nœud fait partie des symboles de l'art égéen; il a une vertu prophylactique pour écarter le mauvais œil, et ce nœud-amulette a été fréquemment rencontré dans les fouilles égéennes; tantôt il est peint sur les murs, tantôt façonné en ivoire ou en terre-cuite pour être fixé aux parois².

L'attitude de certains dieux est directement empruntée à l'Égypte. Tandis que les divinités syro-hittites qui combattent ou menacent, sont représentées comme celles de la Mésopotamie, une arme au bout du bras tendu prenant son élan pour frapper, l'artiste égyptien dessine les divinités étrangères combattant le bras coudé à angle droit en arrière, l'arme parallèle au sol et la pointe en avant. Quelques divinités des cylindres syro-hittites sont ainsi représentées : c'est un type national qui reparait sous un costume étranger (fig. 87, 166).

Légendes des cylindres. — La collection De Clercq est particulièrement riche en cylindres syro-hittites traités sous l'influence égyptienne; il en est deux, notamment, trouvés en Égypte, dont la légende en cunéiformes donne le nom de personnages de Sidon. Sur l'un d'eux (n° 386 bis) [le suppliant vêtu à l'égyptienne, le dieu Reshef dans l'attitude du combat, et le dieu Set à tête d'animal, tenant le long sceptre à crosse] la légende porte : « Addum, roi de la ville de Sidon, qui s'approche (ou : qui est aimé) des dieux ». Sur l'autre cylindre (n° 386 ter) (fig. 87) [le dieu Reseph combattant, Horus à tête

1. La croix ansée pourrait trouver son origine (selon Breasted), dans un simple nœud magique fait avec un végétal. Dans les peintures, l'*ankh* est souvent représenté en vert, couleur réservée de préférence à ce qui est de nature végétale. Ce symbole serait donc très proche des nœuds prophylactiques.

2. H.-R. Hall : *Aegean Archaeology*, p. 115. — A. Evans. *The Palace of Minos*, fig. 309 (nœuds en faïence).

d'épervier et le dieu Set, comme ci-dessus], la légende se lit : « Annipi, fils d'Addum roi de la ville de Sidon ». Sans doute, dans l'un et l'autre cas, l'expression « *shar ali* » signifie-t-elle simplement préfet, gouverneur.

Quelquefois, mais plus rarement, l'artiste revient à l'ancienne formule du vieux cylindre égyptien orné d'hiéroglyphes; tel est le cas du n° L. 58 : 2b (fig. 89) bordé en haut et en bas de la tresse.

Date. — A quelle date peut-on faire remonter ces cylindres? La conquête égyptienne de la Syrie suit l'expulsion des Hyksos; sans doute, dès Ahmosis, les Egyptiens accompliront-ils quelques raids en Syrie, puisque Thoutmès I^{er}, son véritable conquérant, proclama ses droits sur le pays dès son avènement. C'est donc dès le xvi^e siècle que l'influence égyptienne se fait sentir en Syrie d'une façon durable et nous pouvons adopter comme date moyenne des influences artistiques égyptiennes en Syrie, le milieu du deuxième millénaire.

SCARABÉES HYKSOS ET DÉRIVÉS.

De même que dans la classe des cylindres syro-hittites nous venons de rencontrer vers le milieu du deuxième millénaire l'influence égyptienne, nous constatons cette même influence sur la glyptique des cachets. Grosso modo, il s'agit de la même région et de la même époque; à examiner les choses de près il y a quelques légères divergences. Les cylindres syro-hittites égyptisants se sont rencontrés plutôt en moyenne Syrie; les cachets égyptisants se trouvent aussi en moyenne Syrie, mais bien plus encore en Palestine. Tandis que les cylindres traitent à l'égyptienne les scènes familières à la glyptique syrienne, les cachets attestent une influence égyptienne beaucoup plus accusée : c'est une véritable imitation. Ces cachets sont ce qu'on a nommé les scarabées hyksos à cause du mouvement politique auquel ils semblent liés.

Les Hyksos. — Vers 1800 des populations étrangères à

l'Égypte envahissent le Delta; parmi la multitude de leurs chefs certains deviennent assez puissants pour se proclamer rois d'Égypte. Cette domination étrangère prend fin avec Abmosis (xvi^e siècle) qui chasse les usurpateurs. La conséquence de ce douloureux épisode de l'histoire d'Égypte est de grande importance. Jusqu'alors l'Égypte avait vécu politiquement isolée du reste de l'ancien monde; sa flotte seule la reliait à l'Asie. Au contraire, après le temps des Hyksos, l'Égypte, libérée des envahisseurs, se déverse à son tour sur l'Asie, et pendant des siècles, les armées des Pharaons parcourront les chemins de Syrie.

L'origine même des Hyksos est controversée, mais les théories les plus en faveur qui font d'eux soit des Hittites soit des Syriens, les rangent parmi les peuples dont nous étudions la glyptique. Leur mouvement semble intimement lié à la grande période de troubles qui met fin à la dynastie d'Hammurabi et dont l'histoire d'Abraham est un écho. Les peuples du Nord, Nord-Ouest et Nord-Est, chassés peut-être eux-mêmes par de plus lointains arrivants, descendent vers le Sud : c'est la destruction de la société sémitique de Cappadoce, la fin de l'empire d'Amurru, la main-mise des Mitanniens sur l'Assyrie et la période Kassite en Mésopotamie. Dans ce mouvement, poussant les peuples de proche en proche, et dont l'allure dut être lente, le contingent des envahisseurs hittites se grossit peu à peu, de gré ou de force, d'un cortège de Sémites d'Amurru et de la côte, et c'est cette population mélangée, mais asiatique, qui se déversa sur l'Égypte. L'onomastique des sceaux nous révèle les éléments asiatiques de l'époque hyksos. Ces scarabées, d'un type très particulier, trouvés très nombreux en Égypte, sont légion en Palestine et même en Syrie. Un grand nombre de ces scarabées ont été faits en Égypte; mais il en est tant pour avoir été imités en Syrie ainsi que le prouve la matière employée, qu'ils constituent un groupe important et bien délimité de la glyptique syrienne; ils méritent donc une place dans cette étude.

Les Hyksos en Canaan. — Les relations du monde hyksos

avec la terre de Canaan et la variété d'influences qu'on relève dans ce pays, ont trouvé leur confirmation dans les fouilles que j'ai exécutées à Saïda en 1914 en collaboration avec Macridy Bey. A une heure de la ville, à Kafer Djarra, sur une petite acropole présentant les conditions topographiques essentielles des établissements cananéens primitifs, nous avons trouvé des tombes rappelant les tombes pré-israélites de Palestine, dont le mobilier comprenait de la céramique mycénienne importée ou imitée sur place, une céramique indigène de style cananéen, et des scarabées soit d'améthyste du type en usage à partir de la XII^e dynastie¹, soit de calcaire tendre et blanchâtre et rentrant dans la catégorie des scarabées hyksos. L'intérêt de cette trouvaille est qu'en même temps, nous avons recueilli des fragments d'une poterie à décor géométrique à pointillé incrusté, dont on avait trouvé auparavant des fragments un peu partout, même à Malte, mais surtout en Egypte et que l'on considérait jusqu'à ces derniers temps comme d'époque hyksos. Ce chantier de Kafer Djarra ouvre donc des aperçus nouveaux sur la question.

Scarabées hyksos. — Les scarabées hyksos, bien connus, et partiellement catalogués², ont été étudiés dernièrement par M. R. Weill³. Leur aire de dispersion est extrêmement vaste. On en trouve en Egypte et en Palestine, dans la plaine à l'Est du Carmel et dans la vallée du Jourdain, jusqu'à Jericho au Sud; comme je le disais plus haut, on en a recueilli en Phénicie; nous en avons eu de la région de Saïda. Les principales localités de Palestine où l'on en a rencontré sont Gézer, Lakish, Megiddo, Tell Ta'annek, c'est-à-dire partout où l'on a fait de véritables recherches. Leur diffusion en Palestine paraît

1. Ce type de scarabée d'améthyste, mais gravé d'hiéroglyphes minoens, a été trouvé en Crète (A. Evans. *The Palace of minos*, fig. 47).

2. H.-R. Hall. *Catalogue of the Egyptian Scarabs in the British Museum, T. I, Royal Scarabs.* — Petrie. *Scarabs and cylinders with names.*

3. *La fin du moyen empire égyptien.* Cf. Chapitres : *Quelques lumières sur l'histoire des scarabées hyksos et de la période hyksos*, p. 234-252, et : *Les Hyksos en Asie, observations nouvelles sur les scarabées hyksos de Palestine et d'Egypte*, p. 729-768.

plus tardive qu'en Egypte, où ils apparaissent seulement quelque temps après le début de la domination hyksos ; mais, tandis qu'ils disparaissent en Egypte avec la domination étrangère, ils persistent en Palestine jusqu'au milieu de la XVIII^e dynastie pour cesser complètement avec les Aménophis¹.

La quantité de ces scarabées trouvés en Syrie, leur matière, quelquefois leur onomastique et leur style, tout nous affirme qu'il s'agit de produits locaux. Ces scarabées portent souvent un décor très particulier, ou bien un ensemble d'hiéroglyphes quelquefois illisibles ou correspondant à des noms difficilement explicables. C'est ainsi qu'un des plus anciens types est la classe du type Anra défini par M. Weill comme certainement postérieur à la XII^e dynastie, et sur lequel on trouve, outre les signes d'Anra, d'autres noms, par exemple celui de Khakhopirre, nom solaire de Senousrit II, ce qui met ces scarabées à l'époque qu'on appelait autrefois celle de la XIII^e et XIV^e dynastie.

Mais cette série persiste, puisque beaucoup de ses exemplaires sont au nom de Thoutmès III (fin du xvi^e s.). Il est donc possible de considérer cette classe de scarabées comme une production un peu antérieure, pour son début, à celle des cylindres d'influence égyptienne.

Décor. — Le décor qui accompagne les hiéroglyphes est assez particulier. C'est un ornement spiraloïde qui fait le tour du cachet et dans ce cas, la ligne qui le forme est tantôt continue, tantôt brisée, tandis que les spirales sont, tantôt franchement circulaires, tantôt aplaties (Hall n^o 72, 77, 100, 241, 243, 266, 268, 284, 289, 297). D'autres fois, la bordure est constituée par une série de cercles concentriques à point central (Hall n^o 109), ou bien le pourtour est fait d'un ornement en forme de cordelette, simple (Hall n^o 147, 311), ou double (Hall n^o 110). Le pourtour peut être orné d'une vraie tresse (Hall n^o 218), ou bien les spirales sont groupées deux

1. R. Weill. *Ibid.*, p. 741.

par deux, chaque groupe étant suivi d'un autre en sens contraire (Hall n° 230, 231). Certes, la tresse se rencontre, ainsi que les cercles à point central, dans la glyptique archaïque de Suse, mais c'est dans le monde égéen que ces motifs et toutes les façons de traiter la spirale s'épanouissent librement. En partant de ces divers éléments nous trouverons des combinaisons infinies, mais puisque nous connaissons leurs parties constitutives, il nous sera facile de dater l'ensemble. Nous remarquons d'assez nombreux exemplaires de ces types dans nos collections.

C'est ainsi que nous pouvons ranger dans la série des scarabées à hiéroglyphes centraux les n^{os} L. pl. 57 : 17 (fig. 90), 18 (fig. 91), 22b, 26a; 59 : 27; 103 : 30 (fig. 92), 35, 36, 39, 43a, 44, 45, 46, 47 (fig. 93). 48 : pl. 104. 3, 4, 5; pl. 106 : 5 (fig. 94).

D'autres cylindres réduisent à peu de chose le matériel hiéroglyphique, et ce sont au contraire les motifs de la bordure qui tiennent tout ou presque tout le champ (Louvre pl. 57 : 21 (fig. 95); 103 : 33b (fig. 96).

Je reproduis quelques types de scarabées trouvés à Gézer. Ils montrent les combinaisons variées qu'a su créer l'artiste en partant de la spirale et de la tresse. Ces combinaisons peuvent être rapprochées de ce que nous trouvons à la même époque dans le monde égéen (fig. 97 à 111).

Les fouilles de Gézer en Palestine, par la succession des strates archéologiques qu'on y a rencontrés, offrent de bons points de repère à nos classifications. Appartiennent à la période Sémitique II (1800-1350 environ), les fig. 97 à 108; à la période Sémitique III (1350 à 1000), les fig. 109, 110; le scarabée fig. 111, a été trouvé dans la couche Sémitique IV (1000 à 550), mais peut avoir été déplacé.

Le cachet fig. 106 est à rapprocher comme inspiration et comme date des cachets fig. 67 et 75 que j'ai datés de la fin de la première période (vers 1600), ce qui concorde bien avec la chronologie de la couche où il a été rencontré.

Je n'ai reproduit ici que les scarabées de Gézer empruntant

leur ornementation à la spirale, mais dans les mêmes couches M. Macalister a rencontré quantité d'exemplaires semblables à ceux que je décrirai maintenant.

Représentations figurées. — A côté de ces scarabées très égyptisants, mais sur lesquels se rencontrent fréquemment des noms sémitiques, ou même des combinaisons hiéroglyphiques fantaisistes, ce qui montre qu'on est bien en présence d'une glyptique exécutée par des non-égyptiens, il en est d'autres qui portent comme simple décor un petit personnage, un symbole tiré du répertoire égyptien, mais traités comme les dieux égyptiens que nous trouvons sur les cylindres de même époque, selon le caractère syro-hittite.

Tel est le cas du scarabée : L. pl. 104 : 15 (fig. 112), où le personnage vêtu du pagne égyptien évasé qui rappelle ici le pagne hittite, est flanqué d'un hiéroglyphe-amulette; tel est le cas de scarabées encore inédits qui proviennent de Kafer Djarra près de Saïda.

Parmi ceux qui portent des sujets figurés très semblables à ceux de la glyptique égyptienne, nous pouvons citer, les n^{os} 13 et 15b de la planche 104 du catalogue du Louvre.

Comme il arrive lorsqu'il s'agit d'un modèle importé, la forme évolue en même temps que le décor. Tantôt le scarabée garde son décor, mais devient un cachet rond (L. pl. 57 : 27a et 27b (fig. 113); tantôt c'est un scarabée un peu dénaturé (L. pl. 103 : 31a (fig. 114); ou bien il ne garde que l'ovale du scarabée, et le cachet est un scaraboïde en forme de masque (L. pl. 104 : 15a (fig. 112).

Motifs syro-hittites sur les scarabées. — Parfois au contraire, la forme scaraboïde plus ou moins bien conservée se perpétue, mais des scènes ou des motifs d'inspiration tout à fait syro-hittite sont gravés sur la face inférieure. En réalité, peu à peu le type scaraboïde se confond avec celui du cachet à surface supérieure convexe percée d'un trou, en usage dans le monde syro-hittite. Nous rangerons dans ces trois catégories : L. pl. 103 : 31b (fig. 114), dont le décor, nous l'avons vu, se trouve sur des cachets ronds qu'on peut classer à la fin de la première période, preuve

de la persistance du motif jusqu'au milieu du 2^e millénaire; puis L. pl. 103 : 18ab, 19ab (fig. 115), 20ab (fig. 116), 21ab, 23 (fig. 117), 32ab; 102 : 16ab (fig. 118), 17 (fig. 119); 104 : 16 (fig. 120), 32 (fig. 121), 33, 34, 35, 37ab, 38; 106 : 8, 9ab, où nous avons toutes les étapes : le scarabée à sujet syro-hittite, le cachet ovale, le cachet rond enfin. Mais il faut bien se souvenir que cette imitation plus ou moins fidèle de l'Égypte traverse des périodes de déclin et de reviviscence, et qu'il convient de dater chaque exemplaire par ses éléments. C'est ainsi que le n° L. 57 : 15, (fig. 122), scarabée d'agate blanche et jaune composé de trois registres horizontaux contenant en haut le disque ailé égyptien au-dessus d'un croissant surmonté d'un globe, en bas un épervier les ailes ramenées en avant à l'égyptienne, porte une date très basse (viii^e siècle), du fait de sa légende en caractères phéniciens : Abdi-Baal, ce que confirme l'endroit de sa trouvaille (fouilles de Place de Khorsabad). La plaquette carrée fig. 123 est une stylisation des uraeus, à classer dans la catégorie des cachets.

Dans la collection de l'Ashmolean Museum ne figurent pas de scarabées hyksos, mais M. Hogarth y a catalogué certains scaraboïdes, échantillons dérivés de ce type et de basse époque, très représentatifs de ce qu'on trouve en Syrie pour la première partie du premier millénaire; ce sont les n^{os} 289 à 306 et les cachets à face supérieure plus ou moins convexe n^{os} 275 à 288.

INFLUENCE ÉGÉENNE GÉNÉRALE.

Civilisation créto-mycénienne en Syrie. — Les emprunts faits au monde égéen à cette même date sont ceux que nous constatons dans l'art de la Syrie. Ils sont tellement considérables, qu'au moment où l'art mycénien était encore inconnu, Helbig, frappé de ne rencontrer sur la côte syrienne que des témoignages de cet art, put prétendre l'appeler phénicien dans son ensemble. Comme il était naturel, puisque l'île de Chypre est la partie du monde égéen la plus proche de la côte syrienne

et de la côte sud de l'Asie Mineure, ce sera l'art chypriote qui fera le plus sentir son influence sur l'Asie antérieure. La céramique chypriote a été trouvée en Palestine, à Lakish et à Gézer. Les rares tombes du second millénaire ouvertes en Phénicie (à Kafer Djarra, par exemple), ont donné à côté de produits importés d'Égypte ou imités de l'art de ce pays, de la céramique mycénienne ou de la céramique faite sur place à l'imitation des produits mycéniens. M. C. L. Woolley qui a consacré une récente étude à la céramique de la Syrie moyenne¹, a reconnu dans les échantillons qu'il a examinés, des produits fabriqués à l'inspiration de l'Égée, mais il me paraît qu'en rapportant cette influence à l'époque de la conquête philistine (XI^e siècle), il la date d'une époque un peu basse. Tout récemment dans un sarcophage découvert à Byblos, on a recueilli en même temps que des objets égyptiens de la XII^e dynastie des objets égéens². Cette influence de l'Égée qui nous est ainsi assurée pour le second millénaire et dont tous les monuments phéniciens du premier millénaire nous affirment la survivance, se trouve prouvée par la glyptique syro-hittite dès le XVI^e siècle. Là encore, nous nous retrouvons en face, comme pour l'Égypte³, soit de motifs purement empruntés à l'Égée, soit de motifs traités à l'égéenne; mais la différence est cependant très sensible. Tandis que les premiers contacts entre l'Égypte et l'Asie Mineure sont tellement lointains que très peu de motifs artistiques des deux pays peuvent se réclamer d'une commune origine, nous reconnaitrons quantité de ces motifs égéens pour avoir fait partie du patrimoine du vieil art d'Elam et de Sumer. Ils sont revenus vers l'Asie après s'être transformés ou avoir prospéré en Égée: l'influence se produira par choc en retour; elle se manifestera par une manière différente de traiter un motif commun, plutôt que par l'apport d'un motif nouveau.

1. *La Phénicie et les peuples égéens.*

2. Communication de M. Vrolleaud à l'Académie des Inscriptions, 7 octobre 1922.

3. Sur l'influence égéenne en Égypte, cf. outre Fimmen, *op. cit.* Jondet (*Bull. Inst. du Caire*), sur l'existence d'un port minoen à Pharos.

Motifs égéens : la tresse. — Une des caractéristiques de cette influence est l'emploi de la tresse, de la spirale et de ses combinaisons. L'Asie antérieure connaissait déjà la tresse : les Syro-Hittites l'emploient fréquemment comme d'ailleurs les peuples de la mer Égée. La tresse apparaît alors isolée sur le cylindre, ou, lorsque celui-ci est divisé en registres, sert de séparation verticale ou horizontale entre les scènes (fig. 151, 156, 158, 285). Bien entendu, cette tresse est un symbole à valeur religieuse, comme les autres objets qui l'entourent, mais sa signification reste douteuse.

Il est d'autant plus difficile d'assigner une origine à cet ornement, que, dès l'époque la plus ancienne, les monuments suggèrent plusieurs interprétations. Tandis qu'on a trouvé à Suse de petits blocs de bitume sur lesquels sont érigées des tresses plates de même matière, donnant l'impression qu'il s'agit déjà là d'une représentation du foudre¹, d'autres monuments plaident pour la stylisation de deux serpents enlacés. C'est d'abord la double tresse trouvée à Suze sur une plaque de bitume sculptée²; puis dans la collection Pierpont Morgan, se trouve un cylindre (n° 35), sur lequel est représentée une tresse dont les éléments sont formés de deux serpents, cachet tout à fait archaïque où, à côté d'un Gilgamesh coiffé de plumes dressées, se trouve devant un dieu à tête d'animal le vase où plongent deux chalumeaux. Un cylindre de la même collection (n° 137), présente deux scènes séparées par le curieux motif suivant : deux petits lions affrontés ont un cou démesuré ; ces cous forment une tresse tenant toute la hauteur du cylindre et se terminant par les têtes des animaux. Les queues des lions parallèles à la tresse se dressent en ondulant jusqu'à mi-hauteur du cylindre. Ce motif est l'extension de celui qui est ébauché dans le si curieux cylindre du Louvre (L. pl. 64 : 9) où se croisent les longs cous de lions fantastiques, décor qui a été rapproché de celui des palettes de l'ancienne Égypte. Le

1. *Mémoires de la Délégation française en Perse*, t. XIII, pl. XXVI, n° 3.

2. *Ibid.*, pl. XXXVII, n° 8.

cylindre de la collection P. Morgan, n'offre qu'une adaptation du motif ; mais il est tout à fait intéressant par sa facture, qui dénote des influences étrangères, d'ailleurs assez difficiles à préciser. Têtes de serpents mises à part, nous retrouvons ce motif des lions dont les queues s'entrecroisent en tresse dans la glyptique archaïque de Suse¹, mais là, il est mieux proportionné.

La spirale. — La spirale fait plus particulièrement partie du répertoire égéen ; elle y apparaît à profusion, et certainement comme le fait remarquer M. R. Dussaud², avec une valeur symbolique. La plus ancienne table de libation de l'Égée provient de la chapelle du premier palais de Phaestos. Elle est décorée de spirales doubles et de taureaux gravés. Du second palais de Phaestos, provient une autre table à libation également ornée de spirales doubles. C'est à cause de cette valeur magique que le sarcophage d'Haghia-Triada est si abondamment garni de cet ornement³ ; c'est pour la même raison que la spirale est fréquente sur les bandeaux d'or d'Enkomi. Cette spirale devient un accessoire ornemental courant dans la glyptique syro-hittite, et forme mille combinaisons. Nous la remarquons surtout sur les exemplaires fig. 267, 271, 284, 287, 289, où les ressemblances avec la glyptique de Chypre sont indéniables (empreintes de Kerkouk). En même temps, la tresse subit aussi des transformations qui l'éloignent de son prototype (fig. 309, 310, 311) ; nous en avons montré un certain nombre dans les figures empruntées aux scarabées de Gézer.

L'aigle et la colombe. — La glyptique d'Elam et de Sumer connaissait l'aigle aux ailes éployées. Nous le retrouvons chez les Syro-Hittites, ainsi que l'oiseau traité à la façon égéenne, c'est-à-dire vu de profil, les ailes entr'ouvertes, les pattes ramenées à demi sous le corps, en un mot, au dernier temps du vol, lorsque l'oiseau va se poser sur le sol (fig. 146,

1. Ward, fig. 1218.

2. Dussaud, p. 355, fig. 259, 260.

3. Ibid., fig. 297 et pl. D.

156, 162). L'oiseau, surtout la colombe, était intimement lié au culte de la grande divinité féminine en territoire égéen. Nous savons par les monuments que les chapelles de la Déesse-Mère étaient surmontées de véritables pigeonniers (terres-cuites chyprïotes du Louvre), et que les oiseaux sacrés volaient dans l'enceinte du temple, se nourrissant des gâteaux qu'apportaient les fidèles (monnaies de Byblos d'époque impériale représentant le temple). La déesse était simplement représentée sous les traits d'une colombe¹, ce que nous avons déjà constaté pour le serpent.

Dès les temps minoens, l'association nous est assurée par une figurine de Cnosse portant une colombe sur la tête²; à Mycènes, une bractée dor représente la Déesse nue, les mains ramenées à la poitrine, entourée de colombes³; deux autres bractées de Mycènes montrent les colombes perchées sur le toit du temple⁴; ce monument est à rapprocher d'une petite colonnade en terre-cuite de Cnosse, surmontée de ces oiseaux⁵. J'ai cité plus haut (p. 43, note), cette curieuse statuette en ivoire de l'Artémisium du VIII^e siècle à Ephèse qui représente un oiseau posé sur un mât fiché sur la tête de la prêtresse. On peut en rapprocher les oiseaux d'eau étranglés par l'Artémis persique (cf. les ivoires du VIII^e siècle et les figurines de plomb de Sparte, de style orientalisant). Le type de la déesse-colombe deviendra la déesse ailée, allant de pair avec l'image d'Assur représenté à mi-corps, planant au-dessus de l'arbre sacré, et se cristallisera dans la légende de Sémiramis.

Pendant ce temps, l'aigle persiste sur les monuments de glyptique syro-hittite. Il est alors représenté plutôt au naturel qu'avec une tête de lion. Sur les grands monuments, notamment sur les monuments funéraires de Commagène, peut-être pour des raisons de technique, l'aigle représenté en ronde bosse

1. Dussaud, p. 389.

2. Ibid., fig. 239.

3. Ibid., fig. 278.

4. Ibid., fig. 244.

5. Ibid., fig. 258.

est au repos. Il s'agit là, d'ailleurs, de monuments de plus basse époque.

Le rôle de l'aigle, dans les territoires syro-hittites, a été considérable. Encore éployé sur les bas-reliefs de Iasili-Kaïa et d'Euyuk, il est représenté au naturel à Yamoola. Il paraît, d'après le bas-relief de Iasili-Kaïa, la découverte à Boghaz-Keui d'une tête de cet oiseau en pierre noire, et la mention sur un fragment de tablette du même endroit d'un « Temple de l'Aigle¹ », qu'un culte était rendu dans la région à cet oiseau. En Égée, nous retrouvons les volatiles qui surmontent les poteaux à bipenne du sarcophage d'Ilaghia Triada² (aigles ou corbeaux). Nous savons que certains oiseaux incorporaient fréquemment le dieu³. A basse époque, nous retrouvons l'aigle en Syrie dans l'apothéose des empereurs; l'aigle, symbole et même équivalent du Soleil, est censé emporter vers le ciel l'âme des princes défunts⁴. Cette croyance trouve son point d'appui, ainsi que le remarque le P. S. Ronzevalle, dans l'antiquité hittite⁵. L'aigle décore certains tombeaux phrygiens. Plus tard encore, à l'époque romaine, cet oiseau, posé sur une tête de taureau ou de cervidé, est parfois l'emblème du Jupiter Dolichenus⁶. En tout cas, de nombreuses représentations du Jupiter Dolichenus nous montrent le dieu associé à l'aigle⁷.

Sans pouvoir autrement préciser, nous sentons par tous ces exemples qu'un oiseau, et particulièrement l'aigle, a représenté dans l'art, le dieu mâle, le dieu céleste, comme la colombe ou le cygne ont incarné la déesse de la nature. Nous comprenons mieux ainsi les cylindres syro-hittites qui nous montrent l'oiseau auprès du dieu mâle, la colombe auprès de la déesse (fig. 136, 145, 146) ou bien la remplaçant, l'oiseau

1. Garstang, p. 235 et 236.

2. Dussaud, fig. 237, 298 et pl. D.

3. Ibid. p. 388.

4. F. Cumont : *L'aigle funéraire des Syriens et l'apothéose des empereurs*.

5. *L'aigle en Syrie*.

6. Pour références, voir A. H. Kan. *De Jovis Dolicheni cultu*, n° 26 et 27.

7. A. H. Kahn : *De Jovis Dolicheni cultu*, n° 26, 27, 51, 56, 58, 67, 106, 132, 140, 151. — Toutain : *Les cultes païens dans l'empire romain*, 1^{re} partie, t. II p. 36-43.

perché sur le taureau-autel¹ (fig. 6), ou même placé au-dessus du taureau; cette représentation trouve d'ailleurs son prototype sur un cylindre de Suse (L. pl. 30 : 7), où un individu précède un taureau sur le dos duquel est perché un oiseau.

Taureau, capridé, cervidé. — Dans certains cas, nous trouvons à la place du taureau un capridé, ou même un cervidé. Est-ce un succédané du taureau et du dieu qu'il représente? Je ne saurais l'affirmer; c'est en tout cas un symbole divin, et si nous le trouvons en Mésopotamie, sa vogue est beaucoup plus grande en Egée d'où il revient chez les Syro-Hittites à la fin du deuxième millénaire. Dès la période archaïque, le capridé et aussi le cerf (fig. 360, 363) sont en faveur dans la glyptique de l'Elam et de Sumer; dans certains cas, même, deux cylindres de Suse (L. pl. 34 : 14 et 9 : 4) nous représentent un cerf sur une petite plate-forme (fig. 363) : c'est l'idole du cerf faisant pendant à l'idole du taureau; ailleurs (L. 27 : 6), un oiseau est perché sur un capridé.

Par la suite, le capridé reste associé au dieu de la végétation (B. N. 79), aussi bien pendant la période archaïque que pendant celle d'Ur ou la domination des Kassites (fig. 190, 191, 192). L'importance du capridé en ancienne Mésopotamie comme attribut d'un dieu des pluies et de la végétation s'est encore précisée dans ces dernières années. L'emblème du dieu de la ville d'Umma² (aujourd'hui Djoha) un des plus anciens centres sumériens est le bouc³. Le nom de ce dieu qui est Shara est rendu comme l'a montré M. Clay de diverses façons⁴. Mais parmi les idéogrammes qui le traduisent, il en est qui l'assimilent nettement à un dieu de troupeaux et de végétation⁵.

Un peu plus tard, sur les cylindres mésopotamiens influencés par la Syrie, nous trouvons, comme je l'ai indiqué, un capridé assis, la corne haute à côté de la représentation

1. Cf. Ward, nos 972, 974, Dc. 284.

2. G. Contenau : *Contribution à l'histoire économique d'Umma*, P., 1915, p. XLII et XLIII.

3. E. Meyer, p. 29.

4. A. T. Clay; *The empire of the Amorites*, New-Haven, 1919, p. 183-4.

5. Cf. S. Langdon : *Revue d'Assyriologie*, XIII (1916), p. 161.

d'Amurru (cf. p. 32). Il est probable que le dieu sur ces cylindres est invoqué comme dieu de fertilité et spécialement de végétation.

Amurru qui entre dans le panthéon et dans le répertoire glyptique de Babylone au temps d'Ur et de la Première Dynastie vient du pays où le dieu de la végétation était particulièrement honoré (Tammuz, le dieu d'Ibriz). Ce rôle de premier plan du cerf ou du capridé est illustré par des patères de Curium et de Préneste et par certains bronzes cités par le P. S. Ronzevalle comme venant de Césarée de Cappadoce¹, région qui a fourni plusieurs exemplaires de ces aigles qu'on peut voir au Musée du Louvre.

Un petit bronze décrit par le P. Ronzevalle représente un aigle perché sur un cervidé couché, à courte ramure. On peut le rapprocher d'un bronze du Musée de Berlin représentant un aigle perché sur un cerf debout².

L'Égée, à une époque plus ancienne, nous assure d'un culte des capridés ou cervidés analogue au culte du taureau; par exemple avec les gemmes qui représentent non plus des jeux rituels avec le taureau, mais des acrobates avec des antilopes³, une plaque de faïence de Cnosse représentant une chèvre allaitant ses petits⁴. Les cylindres syro-hittites du milieu du deuxième millénaire et plus tard ceux de Chypre de la fin du même millénaire, reflètent la même croyance.

Nous pouvons donc soupçonner, d'autant que le taureau est moins fréquent sur les cylindres quand apparaît le cervidé, que cerf et taureau sont interchangeables comme monture du dieu hittite, avec cette nuance que le taureau est plutôt d'« art syrien », tandis que le cerf ou le capridé est plutôt d'« art anatolien », et que tous deux, par simplification, peuvent représenter le dieu lui-même. Et puisque l'aigle, de son côté, représente

1. *L'aigle funéraire en Syrie*, 226, fig. 15 et 16.

2. O. Weber : *Die Kunst der Hethiter*, n° 43.

3. Dussaud, fig. 291 et 292.

4. *Ibid.*, fig. 40 cf. Evans, *The Palace of Minos*, fig. 367 (une vache et son veau).

aussi le dieu, il faut admettre, lorsqu'il est perché sur le taureau ou le cerf, que ces animaux lui servent de monture : c'est un équivalent du dieu debout sur l'animal. La façon dont les Syro-Hittites représentent les capridés sur leur glyptique est assez particulière : l'animal debout ou couché, tourne fréquemment la tête en arrière (fig. 163, 180), ce qui se voit également dans la glyptique archaïque de l'Elam et de Sumer et dans la glyptique égéenne. L'animal, surtout le taureau, est parfois représenté le muffle près du sol, ou les jambes fléchies (fig. 148, 173). L'artiste a voulu représenter l'animal qui charge tête baissée; nous retrouvons cette attitude sur la boîte d'ivoire d'Enkomi¹.

Galop volant. — Une autre attitude de l'animal, dont l'inspiration est de source égéenne, est le « galop volant » que l'on rencontre aussi sur des intailles syro-hittites; on nomme ainsi un galop conventionnel, où l'animal semble lancé à corps perdu, les pattes dans le vide, le corps comme étiré. Cette attitude a été maintes fois observée dans les œuvres d'art les plus célèbres du monde égéen; parmi elles, on peut citer les taureaux d'un gobelet de Vaphio, le vase en stéatite d'Haghia Triada, la chasse au sanglier et la course de taureaux de Tirynthe, le grifon des bractées d'or et les félins des poignards de Mycènes². Lorsque l'animal est tenu suspendu par les pattes de derrière, ou lorsqu'il est placé verticalement dans le cylindre, le corps, au lieu de tomber naturellement, de tout son poids, semble souvent garder cette attitude du galop volant (fig. 314).

Le char. — Cette description du galop m'amène à noter une particularité de la forme du char de cette deuxième période. Le char à tablier antérieur élevé, d'origine mésopotamienne, a disparu; c'est maintenant le char égéen à caisse légèrement conique et comme posé en équilibre sur les roues, qui apparaît. Nous le trouvons sur le cylindre B.N. 479 (fig. 197); son prototype se remarque sur les monuments

1. Dussaud, fig. 199.

2. Dussaud, fig. 45, 46, 50, fig. 115, 116, pl. C. 154. Cf. Tiryns II, fig. 61 (cerf).

égéens suivants : sarcophage d'Haghia Triada¹, vase mycénien de Chypre², stèles de Mycènes³. Ce char, dont la forme se régularise en territoire égéen même (boîte d'Enkomi)⁴, devient le modèle du char assyrien.

Le griffon. — A la même période, nous rencontrons communément dans la glyptique syro-hittite un animal fantastique dont le prototype appartient à l'Égée : c'est le griffon, animal à corps et pattes de lion et à tête d'oiseau. Furtwängler pense cependant que le type du griffon est une conception d'Asie Mineure, du pays hittite. Ayant passé en Égypte⁵, où il aurait été quelque peu transformé, il aurait repris une vogue nouvelle en Asie Mineure, d'où l'auraient reçu l'art phénicien et l'art grec⁶. Si nous ne pouvons affirmer l'origine du type, nous le trouvons largement répandu dans le monde égéen pendant le deuxième millénaire ; tantôt le griffon présente un bec crochu de rapace, tantôt un petit bec haut placé qui fait saillir sa gorge : ce type, le plus ancien, se trouve sur une fresque de la salle du Trône du palais de Cnosse ; la tête et le cou de l'animal sont ornés d'une crête de paon rendue par des spirales⁷. A l'époque mycénienne le type devient fréquent ; nous le trouvons sur des ivoires⁸ (boîte trouvée en Égypte⁹, manche de miroir¹⁰), sur des bractées¹¹ et sur des patères, telle que celle de Curium¹². Souvent, le griffon, tourne la tête en arrière, se conformant en cela à l'attitude qu'affectionnent les artistes mycéniens, par exemple, sur la patère citée plus

1. Dussaud, fig. 298, 299.

2. Ibid. fig. 156, cf. Tiryns II, fig. 43 (gemme).

3. Perrot, VI, fig. 360, 364.

4. Dussaud, fig. 199.

5. L'influence égéenne se remarque en effet sur le poignard de la tombe d'Aah-hotep femme d'Ahmosis : A. Evans. *The Palace of Minos*, fig. 402.

6. Roscher's Lexikon, art. Gryps, p. 1742 et suiv.

7. Dussaud, pl. I.

8. Ibid. fig. 223.

9. Ibid. fig. 206.

10. Ibid. fig. 222.

11. Ibid. fig. 154.

12. Ibid. fig. 221. cf. A. Evans : *The Palace of Minos*, la fig. 533 où l'auteur a réuni différents types de griffons égyptiens et minoens.

haut et sur un ivoire de Mycènes¹. Tantôt le griffon égéen n'a pas d'aigrette, tantôt il porte l'aigrette bouclée que nous voyons à Cnosse. Lorsque le type est reproduit chez les Syro-Hittites et chez les Assyriens, tantôt l'aigrette est à l'égéenne (fig. 139, 142, 154) tantôt l'aigrette devient une arête de plumes raides, dressées² (fig. 278, 283). Dans la glyptique syro-hittite, le griffon tient fréquemment la place du lion; dans les groupes griffon-capridé, le griffon accroupi derrière l'animal allonge sa patte pour frapper le capridé, comme le fait le lion dans les groupes analogues (fig. 161, 185, 168). Cette attitude des deux animaux est très fréquente: elle tend à se substituer au groupe du lion dressé attaquant un capridé dressé également et à remplacer le groupe du taureau ou du capridé sur lequel bondit le lion, groupe habituel à l'art égéen³, comme il l'était à l'art de l'Elam et de Sumer⁴.

Le sphinx. — A côté du griffon, l'art de l'Egée et aussi celui des Syro-Hittites connaissent le sphinx (fig. 160, 165), non plus le sphinx de la vallée du Nil qu'on rencontre sur quelques cylindres gravés sous l'influence égyptienne, mais le sphinx ailé à tête de femme, dont un bon exemple nous est donné par un peigne en ivoire de Spata⁵.

Les êtres fantastiques. — Dès la première période de l'art syro-hittite, nous avons rencontré des êtres fantastiques; mi-hommes mi-animaux; ces créatures étaient également connues de l'art d'Elam et de Sumer; outre celles qui ne sont qu'une étape dans la transformation du dieu-animal en homme, nous citerons comme particulièrement typiques Enkidu à tête humaine et corps de taureau (fig. 12, 14, 30), et l'homme-oiseau des cylindres.

L'art syro-hittite de la seconde période voit se multiplier ces

1. Perrot, VI, fig. 415.

2. Perrot, II, fig. 280 et 446.

3. Ibid. fig. 431 : 9, 14, et Dussaud, fig. 141.

4. L. Heuzey. *Catalogue des antiquités chaldéennes du Musée du Louvre*, n° 221, p. 389.

5. Dussaud, fig. 132.

êtres fantastiques, et, comme l'art de l'Égée, il affectionne particulièrement les corps humains surmontés d'une tête d'animal : taureau, griffon, capridé principalement (fig. 142, 170, 171, 175, 176). Il n'y a plus là une étape dans l'anthropomorphisation : c'est la création délibérée de l'imagination de l'artiste. L'art de l'Assyrie gardera ces figures, choisissant de préférence celles à tête d'oiseau ou de lion ; elle en fera ses bons et surtout ses mauvais génies. Il en est de même dans l'art syro-hittite, où tous ces êtres fantastiques ne semblent pas forcément mauvais ; il y en a beaucoup qui paraissent constituer la cour et le service des dieux. Si nous connaissions mieux la mythologie syro-hittite, nous y verrions peut-être les créatures du milieu sur lequel le dieu primitif exerçait particulièrement son empire. Les représentations les plus célèbres de ces êtres dans le monde égéen nous sont données par les cachets de Zakro (Crète orientale), les intailles ou plaquettes trouvées si nombreuses dans les fouilles¹.

Tels sont les principaux motifs de la glyptique syro-hittite de la seconde période, que nous trouvons en rapport étroit avec l'art de l'Égée ; le reste, avons-nous dit, est la suite logique des tablettes cappadociennes. Les types ont achevé de se fixer ; en même temps certaines croyances se précisaient en quelques scènes qui constituent la base de l'iconographie glyptique.

INFLUENCE PARTICULIÈRE DE CHYPRE.

Les cylindres que nous verrons maintenant peuvent être façonnés de même matière, mais aussi de pâtes cuites au four et glacées d'un émail le plus souvent bleu. Nous allons examiner ce qu'il y a de particulier dans ces cylindres. Sur les exemplaires qui accusaient une influence égéenne, nous avons relevé des motifs égéens généraux. Sur ceux que nous allons passer en revue maintenant, nous reconnaitrons une influence nettement chypriote ; elle s'explique par les rapports particuliers établis

1. Dussaud, fig. 284, 285, 286.

entre l'île et la côte. Alors qu'un commerce général dont l'intermédiaire était la marine égéenne, s'exerçait en Méditerranée, des relations plus étroites se nouent entre Chypre et l'Orient et aboutissent à une importation durable des coutumes asiatiques; nous voyons les Chypriotes, qui à l'époque du bronze n'étaient sans doute, comme le pense M. Dussaud¹, ni des Sémites, ni des Indo-Européens, se servir au temps d'Aménophis IV de l'écriture babylonienne; plusieurs lettres du roi de Chypre au Pharaon, provenant de la trouvaille d'El Amarna, sont rédigées en Babylonien. C'est le moment où les scribes babyloniens répandent dans l'île l'usage du cylindre comme cachet. Ce ne sont plus alors quelques importations qu'on rencontre à Chypre, mais il s'y établit des ateliers de glyptique dont les fouilles ont mis au jour de nombreux échantillons. Cette influence de l'Est sur l'Ouest dont nous avons ainsi des témoignages assez inattendus, ne va pas sans choc en retour; les produits des deux glyptiques voyagent et se rencontrent mêlés dans les deux pays; il se fonde à Chypre une glyptique vraiment originale, et tout naturellement un renouveau d'influences chypriotes va vers le continent, imprime sa marque à la glyptique syro-hittite qu'elle rencontre tout d'abord. Nous avons ainsi à étudier dans l'île une série de cylindres dont l'importance est considérable par suite de ses similitudes avec celle qui est répandue sur le continent dans toute l'aire d'influence des Hittites. En raison des points communs qu'on pouvait déjà constater entre l'art syro-hittite et l'art égéen, il n'y a pas en Asie Antérieure une production originale du fait de ces influences chypriotes, mais simple évolution de la glyptique syro-hittite par assimilation des motifs importés et mise à l'unisson de cette glyptique avec celle de Chypre.

Glyptique fine de Chypre; motifs chypriotes. — Par suite des similitudes des deux glyptiques, il me paraît nécessaire de définir en quelques mots celle des cylindres de Chypre. Ils ont

1. Dussaud, p. 449.

été rencontrés en grand nombre soit par A. P. di Cesnola¹ soit par M. A. S. Murray² et cette glyptique a été étudiée par Ohnefalsch-Richter³, et par Ward⁴, dans son grand ouvrage. On admet généralement que ces cylindres appartiennent, en chiffre rond, aux deux derniers tiers du deuxième millénaire; il semble même qu'ils descendent assez bas dans le premier. On peut y distinguer deux catégories, une de cylindres de facture soignée, l'autre de cylindres grossiers.

Le répertoire des cylindres finement gravés comprend l'arbre sacré entouré ou non d'animaux; parmi ceux-ci, des griffons à tête d'oiseau, des lions, des capridés; des personnages debout ou assis, maintenant des animaux la tête en bas. Fréquemment ces personnages ont eux-mêmes des têtes d'animaux; parmi les accessoires qui figurent dans le champ du cylindre: les astres, le bucrâne, etc. Enfin, certains de ces cylindres portent des caractères d'écriture chypriote.

Lorsque nous examinons des cylindres qui nous sont connus pour provenir de Chypre et pour être de facture chypriote, nous nous apercevons de liens si étroits entre eux et certains exemplaires trouvés en Syrie, qu'on peut se demander si ces derniers ne sont pas des importations de l'île. Nous pouvons considérer comme chypriotes-types, les nos 476. (fig. 206), 477 (fig. 203), 478 (fig. 199) de la Bibliothèque Nationale, tous trois en hématite, les nos 106 : 20 (fig. 198); 103 : 22 (fig. 202) du Louvre et le cylindre 319 de Dussaud (fig. 201), le n° 183 de P. Morgan (fig. 207), le n° 1000 de Ward (fig. 200); le n° 743 de A. S. Murray (fig. 204) qui sont d'un art très voisin. On y remarque ces personnages à longue robe porteurs de têtes d'animaux, le plus souvent doublées et qui sont celles de bouquetins, oiseaux, taureaux et lions; les animaux que maintiennent ces personnages sont toujours dans une posture de sacrifiés, voire même la tête en bas, mais dans ce

1. *Salamina*.

2. *Excavations in Cyprus*.

3. *Kypros, die Bibel und Homer*.

4. Ward, chap. LXII.

cas, ils n'en gardent pas moins l'allure qu'on a appelée le galop volant mycénien (fig. 203), et qui devient simplement l'attitude de l'animal allongé. Sur l'un de ces cylindres deux sphinx ailés se dressent de chaque côté du personnage principal. Sur un autre un personnage à tête d'oiseau ailé, vêtu de ce justaucorps collant qu'on voit porté par les Hittites et par les Egéens (fig. 198). Sur trois de ces cylindres se rencontre la forme stylisée de l'arbre sacré, particulière à Chypre (fig. 198, 201, 205); dans le champ, la spirale, le bucrâne, le bâton de mesure, et des symboles astraux; sur l'un d'eux sont gravés des caractères chypriotes (fig. 202). De même art, mais de sujets différents sont les deux cylindres du Louvre cités plus haut; l'un représente l'arbre sacré accosté de deux bouquetins demi-couchés et de deux oiseaux dans leur vol (fig. 201); l'autre un assemblage d'animaux où l'on distingue un bouquetin, un lion attaquant un taureau, un griffon ailé, un oiseau à huppe dans son vol, un poisson, le disque ailé, des étoiles (fig. 202). Très proche de ce cylindre est celui de Murray¹ pl. IV, 4 en jaspe rougeâtre, composé d'animaux remplissant tout le champ du cylindre. Ce cylindre vient de la tombe n° 2 d'Enkomi, qui contenait aussi un scarabée de porcelaine représentant un lion, emblème de Rà Harmachis.

Influence babylonienne. — A côté de ces cylindres qui témoignent d'un style tout particulier, caractéristique de la glyptique chypriote, il en est d'autres reflétant de fortes influences babyloniennes. Les uns ont été trouvés à Chypre, les autres en Syrie; sont-ils Syro-Hittites ou Chypriotes? Il est bien difficile d'en décider, mais toute une partie de leur ornementation s'apparente aux cylindres de Chypre, ainsi qu'on s'en rend compte si on les décompose en leurs éléments constitutifs.

Tels sont les n° 606 et 607 de Murray (pl. IV), vraisemblablement plus anciens que la tombe d'Enkomi où ils ont été découverts. Ils représentent une offrande, l'un à une divinité

1. Murray, pl. IV, 4.

assise, l'autre à une divinité debout. Sur le n° 606 l'adorant apporte un bouquetin qu'il tient par ses pattes de derrière, la tête en bas. La divinité est sur un trône à petit dossier et non plus sur un tabouret comme en Babylonie. À côté sont représentés un lion couché faisant tête à un autre animal; au-dessous un capridé couché tournant la tête vers un griffon ailé assis derrière lui, qui étend sa patte vers sa croupe. Les deux motifs sont séparés par la tresse; un aigle éployé orne le champ du cylindre. Sur le n° 607 le suppliant apporte un petit capridé qu'il tient allongé par les pattes de devant; plus loin, un personnage de profil et la Déesse nue, le corps de face et la tête de profil, coiffée d'une sorte de calotte; un personnage ailé à tête de griffon; dans le champ, têtes de capridés de profil et la tresse. Le n° 299, outre plusieurs personnages de profil, dont un vêtu du maillot collant, présente la Déesse nue, identique à celle du cylindre précédent. Sur le côté, deux arbres sacrés, stylisés à la mycénienne, superposés; l'un accosté de deux capridés debout, mais dans la pose allongée des animaux que l'on tient par le cou; l'autre également accosté de deux capridés dont le corps est moins étiré; dans le champ, têtes de capridés de profil.

Au n° 744, se trouve un dieu dans la pose et le costume du Shamash, le pied sur la montagne, des cylindres babyloniens; il est coiffé de la tiare à cornes affectant la forme de celle qu'on rencontre sur les stèles de Marash ou de Biredjik. Auprès de lui est un adorant; ce groupe fait pendant à un second composé d'une déesse figurée sous les traits de Shala et d'un suppliant. Dans le champ, le croissant, l'aigle éployé, le bucrâne, le fer de lance de Marduk (si ce n'est pas l'emblème solaire retourné), le bâton de mesure, une simplification d'un rameau sacré et trois signes qu'on identifie à de l'écriture. On peut citer en contraste les n°s 464, 695 qui reproduisent des scènes babyloniennes telles que la Déesse nu-tête de face, Gilgamesh, et d'autres inspirées des motifs de l'Ouest: Amurru et sa parèdre.

Glyptique grossière. — J'arrive maintenant à une seconde classe de cylindres représentée dans les fouilles de S. Murray,

mais surtout dans celle de L. et A. Palma di Cesnola¹ : c'est la classe des cylindres grossiers; plusieurs exemplaires de cette classe, trouvés à Chypre sont conservés au Louvre. La plupart sont en terre vernissée blanche ou bleue. Cette série comporte le même répertoire que précédemment mais plus limité : personnages dessinés en quelques traits, debout ou assis sur un siège à petit dossier, animaux gravés rudement (oiseaux, capridés), arbres sacrés sous la forme la plus simple d'une palme, symboles déformés en général : disque solaire, croissant lunaire, sorte de rectangle échancré représentant l'étoile comme j'en ai relevé des exemples², après M. Dussaud³; bucrâne, emblème solaire (?) dont la forme rappelle celle d'une bêche de jardinier (fig. 222), tels sont ces cylindres. J'en abrège la description car cette série semble avoir peu influé sur les arts voisins. Elle n'est utile à connaître que pour la comparer avec les cylindres hittites de facture grossière tels que le cylindre provenant de Chypre, celui de Miss Dodd qui a été trouvé en Asie Mineure, et celui que M. Chantre a recueilli lors de ses fouilles de Cappadoce⁴. Je donne quelques exemples de ces cylindres (fig. 209 à 213, 218, 219, 222 à 232).

Adoration de l'arbre sacré. — Parmi eux, il est toute une série dont les éléments diffèrent; on y voit, outre les symboles ordinaires, un griffon assis à côté d'un arbre sacré stylisé; il dresse la patte de devant dans la direction de cet arbre, soit pour le protéger, soit pour l'adorer (fig. 214-217). Ces cylindres, le plus souvent en stéatite, sont assez nombreux dans les planches de A. de Cesnola⁵. Aux n^{os} 1, pl. XII et 29 pl. XIII, nous trouvons le motif qui sera celui de l'Artemis persique; une déesse tenant de chaque main un animal,

1. *Salamina*.

2. G. Contenau : *La Question des origines comparées. — Les cylindres chypriotes*

3. Dussaud, p. 385, note 3.

4. Des cylindres du même style sont reproduits aux n^{os} 10, 16 pl. XII; 17-26, 30-32, pl. XIII; 33-36, 45 pl. XIV de *Salamina* et aux n^{os} 8, 53, 361, 425, 690, pl. XV de Murray : *Cyprus*.

5. *Salamina*, pl. XII, 2, 5, 6, 7, 8; pl. XIV : 38, 41, 42, 43; aux n^{os} 38, 41, 42, un personnage figure à la place de l'arbre.

la tête en bas, motif qui se rafraîchira au contact de celui du héros combattant les fauves, de l'art de la province d'Assyrie.

Dès l'époque archaïque, la glyptique connaît la représentation du végétal, et sans doute même de l'arbre sacré, tant, sur les intailles de l'Elam, sont fréquents les trois motifs associés : capridé, astre, arbre, qui suggèrent l'idée de trois objets d'un culte régional. A ce moment, l'arbre est traité au naturel, plutôt sous la forme d'une grande palme.

Quand vient la dynastie d'Agadé, la représentation se transforme ; fréquemment, l'arbre sacré est accosté de deux animaux demi-dressés ; c'est un arbre véritable, taillé en triangle, qui s'élève sur une silhouette conventionnelle de montagne.

Ce motif qui semble moins en faveur pendant l'époque d'Ur et la Première Dynastie Babylonienne, reprend toute sa valeur à la seconde moitié du deuxième millénaire, sans doute sous l'influence égéenne. L'art égéen, en effet, emploie alors une sorte de palme imitée du lis égyptien et combinée avec la spirale, qui est un élément fondamental du décor indigène¹.

Un peu plus tard, lorsque l'influence chypriote se fait sentir à son tour, on trouve sur certains cylindres la palmette chypriote imitée d'une fleur de papyrus sur un lis.

La plupart du temps, cependant, les cylindres dits de Kerkouk adoptent une simplification de la palmette pour traiter l'arbre sacré. Il est constitué par une tige renflée à son extrémité inférieure ; des tigelles formant éventail et terminées chacune par un renflement partent du haut (fig. 239, 241, 242, 256, 259). Cet arbre sacré passera parfois dans la glyptique assyrienne ; parfois aussi, l'Assyrie adoptera l'arbre traité, à peu de chose près, à la façon archaïque c'est-à-dire comme une palme.

D'autre fois, l'arbre dérivera de la palmette mycénienne combinée avec des spirales ; celles-ci se traduiront par un lien allant d'une extrémité à l'autre des branchages pour en faire

1. Dussaud, fig. 198, 202 ; Murray, pl. XII, 457.

comme une sorte de claie¹. C'est l'arbre sacré assyrien.

Semblable agencement se trouve déjà réalisé sur les cylindres kassites, sur les cylindres de Kerkouk (fig. 284, 286), ou l'on voit bien la dérivation de motifs mycéniens dans l'emploi de la spirale et des cercles concentriques à point central, qui, eux, portent leur date : seconde moitié du deuxième millénaire; c'est d'ailleurs le moment où ces motifs chypriotes sont en pleine faveur en territoire égéen.

Répartition des produits influencés par Chypre. — Nous avons vu que les empreintes de cylindres des tablettes capadociennes sont complètement exemptes d'influences chypriotes, ce qui est assez naturel, vu leur antériorité. Les cylindres d'Aïdin étudiés par M. Heuzey dans les Origines Orientales, un peu plus récents, n'en présentent pas non plus. Par contre, les rares renseignements qui nous sont parvenus sur les cylindres syro-hittites apparentés à ceux de Chypre, nous donnent le plus souvent le Hauran, la Haute-Syrie comme provenance. Il est naturel que le lieu d'origine des cylindres à influences chypriotes soit situé plutôt en deçà qu'au delà du Taurus. Comme nous sommes arrivés à semblable conclusion en ce qui touche les cylindres à influences égyptiennes, il s'ensuit que nous devons attribuer un nombre d'échantillons plus considérable à la Syrie qu'à la péninsule, conformément à ce que l'on pouvait prévoir. L'art de la Haute-Syrie perpétuellement en proie aux conquêtes étrangères, devait fatalement refléter plus d'influences diverses que l'art des plateaux d'Asie Mineure, mieux soustraits, par leur situation, à l'emprise des envahisseurs; l'Anatolie était un but, la Syrie un chemin, au moins pour les Asiatiques et les Egyptiens.

L'ouvrage de Ward nous indique certains cylindres comme provenant du Hauran; par contre, bien peu, parmi ceux sur lesquels nous n'avons pas d'indication, reflètent l'art caracté-

1. Cette représentation diffère de celle de l'arbre des peintures de Tirynthe (Tiryns II pl. XII), où les arbres, rouges ou bleus ont la forme d'une raquette; leur contour est cerné d'un trait jaune.

ristique plus homogène, plus franc même, de l'Asie Mineure; la plupart sont composés de cet ensemble de motifs dont nous venons d'étudier la provenance. Le n° 859 de Ward (fig. 171), qui appartient à M. T. Curtis représente le personnage ailé à tête de griffon des cylindres de Chypre, un personnage à tête de lièvre vêtu d'une longue robe, tenant un bouquetin la tête en bas, analogue à ceux que nous avons remarqués à Chypre, un personnage coiffé du bonnet hittite ovoïde, vêtu du manteau largement ouvert en avant, tenant un petit animal dans la même posture que le précédent. Donc, mélange de hittite et de chypriote, peut-être même d'égyptien, si l'on accepte l'origine égyptienne du disque ailé qui s'y trouve traité à la façon de l'Égypte, et la coiffure d'un quatrième personnage qui semble une énorme perruque.

Le n° 914 de Ward (fig. 136), se compose de deux personnages vêtus à la hittite, et coiffés de même, les cheveux apparents; entre eux, le disque dans le croissant et le cercopithèque; derrière eux la Déesse nue, coiffée du bonnet ovoïde, écartant son manteau simplifié en guirlande; au-dessous d'elle, le taureau, un petit personnage nu à genoux; dans le champ, l'étoile et le lièvre; tout cela est bien du répertoire syro-hittite, mais un oiseau volant analogue à ceux du style mycénien, vient rappeler l'influence égéenne.

Le n° 925 de Ward (fig. 138) offre un ensemble syro-hittite du caractère habituel; deux accessoires : une croix ansée déformée et un vautour traité à l'égyptienne viennent déceler l'influence étrangère.

Par comparaison, nous voyons que beaucoup d'autres cylindres sont très proches de ceux-ci; ils paraissent donc appartenir au rameau syrien de la série syro-hittite; par conséquent, les cylindres anatoliens sont la minorité dans les collections. Il est bien entendu que, par « Syrien », je conçois la Syrie dans son acception la plus large, c'est-à-dire la Haute-Syrie jusqu'au Taurus et jusqu'à l'Euphrate.

EMPREINTES DE KERKOUK ET CYLINDRES DE GÉZER.

On trouve pendant la seconde moitié du deuxième millénaire sur toute l'étendue du domaine de l'art syro-hittite, une grande quantité de cylindres très semblables à ceux de Chypre: leur vogue a pu, en certains points, descendre plus bas que l'an mille avant notre ère. Ces cylindres se sont rencontrés sur les points les plus divers. Les tablettes de Kerkouk nous en conservent les empreintes, tandis que les fouilles de Gézer en Palestine, nous ont restitué un assez grand nombre d'originaux.

Tablettes de Kerkouk. — Kerkouk est situé au pied des monts Zagros sur le Shatt-el-Adhem (affluent de la rive gauche du Tigre), à l'est d'Assur, et à peu près à même latitude que cette ville, par conséquent sur les confins de l'ancien empire d'Assyrie. Ce pays était autrefois celui des Guti, dont la capitale devait être Arrapha, qui est sans doute Kerkouk même, ou Kifri-Salahieh à peu de distance. La langue de ces tablettes est fortement teintée d'influences étrangères, notamment les noms propres dont peu sont sémitiques; il n'y a donc rien d'étonnant à ce que ce pays ait adopté volontiers l'art des Syro-Hittites avec qui il avait peut-être des affinités.

Les tablettes de Kerkouk sont jusqu'ici peu connues. Le P. Scheil a donné la traduction de trois d'entre elles¹ et M. Ungnad a publié le texte de quelques numéros du Musée de Berlin². Le Louvre en possède un certain nombre. Ces tablettes dont on ne connaît pas la date exacte, mais qu'on peut attribuer à la seconde moitié du deuxième millénaire (depuis 1400 environ), portent des empreintes de cylindres; un certain nombre de ces empreintes ont été publiées et l'on peut ainsi se rendre compte qu'une grande quantité de cylindres des collections appartiennent à cette catégorie. Comme je le disais plus haut, les fouilles de Gézer en Palestine ont fourni

1. *Rev. d'assyriol.* XV, 2 (1918) p. 65, et *Recueil de travaux*, XXXI, 3.

2. *Vorderasiatische Schriftdenkmäler*, I, Leipzig, 1907, n^{os} 106-111.

des exemplaires de ce type, mêlés à des objets qui assurent la date que je rapporte ci-dessus. Comme d'autre part, nous verrons qu'à la même époque les cylindres d'Assur sont assez comparables à cette série, nous avons là une glyptique du monde syro-hittite et du monde assyrien, assurée d'une façon très ferme pour un demi-millénaire.

D'après les empreintes publiées par M. O. Weber, par le P. Scheil avec ses traductions, par celles qui figureront dans le tome II du Catalogue du Louvre, et par celles que j'ai pu étudier sur les tablettes inédites du même Musée, nous pouvons facilement fixer les caractères de cette classe de cylindres et désigner ensuite les exemplaires des grandes collections qui doivent leur être comparés.

Motifs des empreintes. — Les éléments décoratifs de ces cylindres se réduisent à quelques types principaux que l'artiste groupe au gré de sa fantaisie. De ces quelques motifs, les uns sont depuis longtemps connus, tandis que les autres, sous leur forme actuelle sont un élément nouveau dans la glyptique. Fréquence de la spirale et de la tresse traitées de façons assez diverses, recherche des scènes symétriques sont une caractéristique de ces cylindres. Le griffon ailé est particulièrement reproduit, mais autant qu'on en peut juger par l'exiguïté et l'état des empreintes, c'est déjà le griffon assyrien à crête dressée et non la tête d'oiseau à aigrette de paon des griffons égéens. A côté du griffon figure le capridé représenté soit debout, soit plus souvent couché, la tête tantôt regardant en avant, tantôt tournée en arrière¹. L'arbre de vie traité soit en dérivé de la spirale, soit de la façon propre à cette époque : en gerbe à tiges ornées d'une boule terminale, est tantôt entre deux animaux, tantôt entre deux personnages portant la tiare ou la coiffure ovoïde à cornes. Le globe ailé, soit seul, soit sur une tige, le disque sur une tige, soit seul, soit accompagné de tenants, y sont fréquents. Fréquents également, les animaux

1: Cf. Hogarth, *Excavations at Ephesus*, pl. XXI, n° 5, le bouquetin couché en ivoire, et Tiryns II fig. 60 (des cerfs).

stylisés entrecroisés en X, unis par la tête ou par le corps, comme dans un fragment inédit du Louvre (A. O. 7782), où quatre bouquetins semblent soudés les uns aux autres (subterfuge de l'artiste qui ne veut pas recourir à la superposition pour indiquer plusieurs animaux placés sur la même ligne en profondeur). De même parti-pris sont ces cylindres ornés de poissons ou de têtes d'oiseaux, ou d'oiseaux prêts à prendre leur vol (fig. 244, 245, 272), qu'on peut apparenter à ceux où le même objet répété à satiété orne seul le champ du cylindre. Cette glyptique affectionne les personnages fantastiques, démons ailés composés de parties du corps de plusieurs animaux différents.

Quelques scènes depuis longtemps en faveur ont persisté : ce sont les héros combattants ou le héros qui tient le taureau la tête en bas, et du talon lui écrase la nuque; les petits personnages placés en file indienne.

La technique elle aussi offre quelques particularités. Elle emploie souvent la bouterolle, d'où la forme caractéristique des capridés, de l'arbre sacré et même des astres qui sont faits d'une rosette à gros point central (fig. 277, 284, 285). Quelquefois les ailes sont traitées de cette façon; alors l'artiste dessine les nervures de l'aile par des traits horizontaux et les termine par une petite boule (fig. 243). Ainsi sur un fragment inédit du Louvre (A. O. 7781), un personnage fantastique dont la tête d'oiseau semble double, est traité à la bouterolle (corps, jambes et ailes).

Empreintes du Louvre. — Voici la courte description de ces empreintes :

Fig. 236. — Deux capridés dressés le long d'un arbre sacré; un personnage vêtu à la mode hittite; un taureau prêt à charger (pour cette attitude, cf. p. 146).

Fig. 237. — Deux êtres fantastiques, taureaux ou capridés à tête humaine, maintiennent la tige du disque solaire; un personnage ailé à tête de griffon; dans le champ, le bâton de mesure.

Fig. 238. — Cinq petits personnages en file indienne (com-

parer à un fragment inédit du Louvre, même provenance). Cette scène est fréquente en glyptique syro-cappadocienne.

Fig. 239. — L'arbre sacré entre deux personnages agenouillés; le tout situé entre deux capridés, la tête tournée en arrière, couchés sur une sorte de petite estrade.

Fig. 240. — L'arbre sacré entre deux capridés qui le regardent; dans le champ, objets peu distincts.

Fig. 241. — L'arbre sacré entre deux capridés couchés, la tête tournée en arrière de façon à regarder l'arbre. A côté, un personnage à coiffure hittite et un oiseau.

Fig. 242. — Deux divinités à coiffure hittite, assises sur un siège à dossier bas, sont placées de part et d'autre de l'arbre sacré; derrière elles, deux bovidés paissent (?) ou chargent, l'un au-dessus de l'autre.

Fig. 243. — Travail à la bouterolle. L'arbre sacré. A côté, le disque solaire monté sur une tige et flanqué de deux griffons ailés à tête d'oiseau.

Fig. 244. — Champ semé en haut de poissons; en bas, de têtes de rapaces.

Fig. 245. — Oiseaux semblables à de jeunes canards qui veulent prendre leur vol.

Les empreintes publiées du Musée du Louvre nous montrent :

Pl. 119 : 3b (fig. 246). — Deux animaux couchés et croisés (soit des ânes, soit des capridés); à côté d'eux des personnages portant le manteau hittite dont l'extrémité est garnie d'une épaisse bordure.

3a (fig. 247). — Un personnage entre deux griffons assis; à côté le disque solaire monté sur une tige rappelant un arbre sacré, flanqué de deux personnages.

4b (fig. 248). — Le disque ailé monté sur tige et soutenu par deux génies ailés dont la coiffure est intermédiaire entre le bonnet hittite et le casque pointu des Assyriens.

5a (fig. 249). — Deux personnages long-vêtus; entre eux, l'arbre sacré. A côté et placés horizontalement dans l'axe de déroulement du cylindre, deux capridés couchés dont les têtes sont soudées en une. Au-dessus, la tresse.

5a' (fig. 250). — L'arbre sacré entre deux personnages; à côté, la tresse et une palme. Ici la tresse est faite de cercles concentriques unis par des traits horizontaux.

5a'' (fig. 251). — Deux capridés posés comme ceux de la fig. 249, mais à têtes séparées l'une de l'autre; en haut et en bas, la tresse; à côté, un personnage agenouillé peu distinct.

6 (fig. 252). — Deux animaux humanisés dans leur attitude; capridé ou bovidé et animal fantastique, se dirigent vers un personnage long vêtu.

6' (fig. 253). — L'arbre sacré; deux capridés (ou ânes) croisés en X et surmontés de la tresse; un personnage à haut bonnet.

7a (fig. 254). — A côté de personnages peu distincts, deux capridés couchés s'opposant par la croupe et tournant la tête l'un vers l'autre.

5b (fig. 255). — L'arbre sacré entre deux personnages; à côté un lion ailé couché; au-dessus : la tresse, au-dessous : la spirale.

Les fragments inédits du Louvre nous montrent les mêmes scènes : personnages debout sur des animaux (n° 2, 3); bouquetins couchés affrontant l'arbre sacré au n° 5; personnages de chaque côté de l'arbre sacré (n° 4, 9, 10, 12); partout un semis de bouquetins, de griffons ailés à tête d'oiseau ou de serpents; fréquemment le disque ailé (n° 2, 5, 7), la tresse et les cercles à point central qui sont très en faveur à cette époque. Sur ces fragments, on distingue comme scènes assez particulières : une file de cinq petits personnages; des capridés au nombre de quatre, dont les cous paraissent portés par un long tronc unique (façon de représenter plusieurs animaux de front); le motif du héros tenant le taureau par la queue et lui écrasant la tête d'un coup de talon.

En somme, les personnages ont encore le costume hittite (justaucorps ou manteau ouvert, haut bonnet). L'arbre sacré n'est pas l'arbre sacré chypriote (sauf au n° 5 a'), fait de palmettes dites chypriotes; le griffon n'est pas celui de l'Égée avec sa tête d'oiseau à bec et à aigrette si caractéristiques; la tête est plus pointue, elle rappelle même la tête de serpent que

les griffons porteront dans l'art assyrien et sur les briques cuites néo-babyloniennes. Ce sont donc bien des cylindres syro-hittites par leur tendance et l'évolution des motifs vus précédemment, mais on les sent à la fois très proches de ce qu'est l'art chypriote et de ce que sera l'art assyrien de la période sargonide, qu'il s'agisse de la glyptique ou des grands monuments (fig. 257, 258). Ces cylindres produisent la même impression que celle qu'on ressent lorsqu'on étudie les grands monuments hittites.

Cylindres de Gézer; leur date. — Si nous n'avons pas jusqu'ici un ensemble de cylindres venant d'une fouille régulière de Syrie, nous sommes plus heureux avec la Palestine; les fouilles de Gézer¹ conduites par M. S. Macalister, en ont fait connaître un assez grand nombre dans les mêmes couches qui nous donnaient les scarabées hyksos ou d'influence égyptienne. D'après la chronologie de M. Macalister, les plus anciens de ces cylindres remontent au Sémitique n° II, daté de 1800 à 1400 environ (fig. 262, 264, 265, 272, 273); il s'en trouve aussi au Sémitique III (1400-1000) (fig. 263); IV (1000-550) (fig. 269), et même à l'Hellénistique (550-100) (fig. 261, 297), mais là, moins nombreux et ne provenant pas tous de tombes, ce qui enlève de la valeur à leur signification. Ce qui est instructif, si on étudie les reproductions qu'a données l'auteur, c'est qu'il ne s'y trouve pas, ou presque, d'influence babylonienne, ni égyptienne, mais de grandes influences chypriotes; tout le répertoire de la glyptique de Chypre y est reproduit: cerfs, forme stylisée caractéristique de l'arbre sacré, griffons; l'un d'eux (fig. 263), (appartenant au Sémitique III) représente un homme debout entre un lion et un taureau, non pas dressés, mais allongés verticalement selon l'habitude chypriote; on a même trouvé, dans la couche d'époque hellénistique, un cylindre de la série représentée à tant d'exemplaires par Palma di Cesnola: griffon accroupi, une patte tendue vers un arbre sacré stylisé en palmette chypriote, mais il est pro-

1. R. St. Macalister, *The Excavations of Gezer*.

bable que ce cylindre est d'époque assez antérieure (fig. 266).

La majorité de ces cylindres sont analogues à la glyptique de Kerkouk; si nous suivons le classement de M. Pétrie, nous voyons que leur date coïncide avec les probabilités que nous donnent les tablettes de Kerkouk.

Une empreinte intéressante a été recueillie par M. Macalister dans la couche hellénistique de Gézer, mais parmi des objets de l'époque de Tell el Amarna; dans ses éléments, on a voulu voir les représentations des signes du zodiaque (fig. 297). Cette identification est sujette à caution: disons seulement que la plupart des objets qui y sont représentés sont devenus signes du zodiaque, mais, par nature, ce sont pour beaucoup, des emblèmes comme ceux que l'on trouve sur les bornes-limites babyloniennes: rien ne nous assure que leur assemblage ait déjà une intention astronomique; cette empreinte est toute différente de celles de Chypre: c'est l'influence syro-hittite qu'elle accuse. En somme si beaucoup de cylindres connus pour provenir de Syrie ont accusé une influence chypriote prépondérante, avec les cylindres de Gézer, elle est quasi totale, et presque exclusive de toute autre. A ce moment (seconde partie du deuxième millénaire), l'influence babylonienne est minime et celle de l'Égypte importante, mais beaucoup moindre, surtout en Palestine, que l'influence chypriote (fig. 260, 268, 270): celle-ci est telle que toute cette glyptique de Gézer pourrait être attribuée à Chypre si nous n'en connaissions la provenance.

L'intérêt des empreintes de Kerkouk est qu'elles constituent un témoignage de la glyptique du nord de la Mésopotamie, de l'Assyrie en un mot, à l'époque où le sud de la Mésopotamie, la Babylonie, produit les cylindres kassites. Le style des cylindres kassites est très particulier: un ou deux personnages occupent le peu d'espace laissé libre par une longue inscription: souvent un symbole les accompagne. C'est surtout le capridé ou l'oiseau comme sur les cylindres de Kerkouk; c'est parfois l'arbre sacré traité à la manière assyrienne.

Ces cylindres de Kerkouk représentent pour la glyptique

assyrienne l'équivalent de ce que sont les grands monuments syro-hittites pour la sculpture d'Assyrie : une étape intermédiaire et préparatoire qui annonce la transition de l'art syro-hittite à l'art assyrien (fig. 275, 276, 279 à 282, 288 à 296). Sur les cylindres assyriens, nous retrouverons ces divinités debout sur des animaux, ces griffons ailés, ces globes parsemant le champ, ces bouquetins et ces arbres sacrés qui forment leur répertoire constant, ainsi qu'une prédilection marquée pour le travail à la bouterolle cher aux artistes de Kerkouk. Les différences sont dues surtout au fait que les cylindres de Kerkouk servaient à une société (l'onomastique des tablettes nous en avertit), fortement imprégnée d'influences extérieures (pays des Guti et du Mitanni).

Nous voyons encore par cette glyptique toute la différence qui distingue la formation de la Babylonie de celle de l'Assyrie. Tandis que la première reflète les influences sumérienne et sémitique, la civilisation assyrienne y joint une influence occidentale très nette, celle des Hittites. Elle est assez forte pour donner à l'art assyrien à défaut d'une originalité tout à fait personnelle du moins un accent particulier qui la distingue de l'art mésopotamien. Qu'en dernière analyse, tout se ramène à une source à peu près commune, j'en demeure convaincu; cependant l'évolution synchronique de ces deux rameaux d'art mésopotamien est assez différente pour justifier cette division.

En somme, la glyptique de Chypre, celle de Kerkouk et celle de Gezer sont les témoins d'une glyptique commune à une grande partie de l'Asie antérieure, pendant les deux derniers tiers du deuxième millénaire et le début du premier. C'est la résultante de l'évolution de la glyptique syro-hittite et de sa combinaison avec des influences égéennes.

GLYPTIQUE ARCHAÏQUE D'ASSUR.

Empreintes datées; classement. — Nous possédons, mais ils sont rares, quelques cylindres d'Assur même, tout à fait comparables à ceux de Kerkouk. Cette similitude prouve que

par sa glyptique, l'Assyrie du milieu du second millénaire fait partie du monde syro-hittite plutôt que du monde babylonien, ce que nous savions déjà par d'autres preuves. Le témoignage de ces cylindres est confirmé par des empreintes relevées lors des fouilles d'Assur et publiées par M. Weber.

Un de ces sceaux est celui de Erba-Adad, roi d'Assyrie, qui régnait vers la fin du xv^e siècle (1412-1405) (fig. 298). Il représente deux lions ailés debout, supportant le disque ailé (cf. fig. 306); entre eux, l'arbre sacré traité un peu en palmette chypriote; à côté, un personnage ailé à corps humain et à deux têtes d'aigle vomissant des flammes (en somme un griffon); il tient, deux griffons, la tête en bas; dans le champ, deux croix genre croix de Malte.

Un autre, celui d'Assur-Uballit qui régnait au début du xiv^e siècle (1405-1385) (fig. 299). Deux griffons à l'assyrienne, debout, tiennent un fauve, la tête en bas, par les pattes de derrière, et s'apprêtent à le dépecer.

Vraisemblablement de même époque sont les deux empreintes suivantes : sur l'une (fig. 300), un adorant fait face à un dieu long-vêtu tenant un cimenterre (scène en faveur dans la glyptique kassite de même époque). Derrière le dieu, Gilgamesh tient le vase aux flots jaillissants; derrière l'adorant, un arbre sacré, en forme de palmette chypriote, se dresse sur une montagne; au-dessus de lui, plane le disque ailé; dans le champ, cercopithèque, capridé couché, deux petits personnages, l'un à genoux, l'autre debout, deux sphinx ailés. Sur l'autre (fig. 307), deux personnages vêtus d'un manteau ouvert (compromis entre la robe et le manteau hittites), et coiffés d'un chapeau arrondi, tiennent un rameau sacré; d'un côté de ce groupe, un personnage vêtu de la robe et levant les mains; de l'autre côté la tresse et au-dessous d'elle, deux lions s'affrontant; entre eux, un rameau sacré.

Les figures 304, 305, reproduisent des scènes dont le style et l'inspiration rappellent un peu la glyptique des tablettes cappadociennes; il est assez vraisemblable que les rapports étroits que l'on constate entre la civilisation de la société

cappadocienne et celle de la société assyrienne ont dû s'étendre à la même époque à leur art; ces deux cylindres, en raison de ces ressemblances, pourraient donc être datés de la première partie du second millénaire. Les figures 301, 302, 303, 308 sont une nouvelle preuve du goût des Assyriens pour l'art animalier où ils ont excellé. Ces quelques échantillons, de provenance assurée, et dont les premiers, sont de date certaine, nous permettent par comparaison de classer chronologiquement les divers types de cylindres assyriens que nous possédons; nous voyons ainsi que si l'art des Sargonides reste bien représenté, beaucoup d'exemplaires peuvent s'échelonner dans la seconde moitié du deuxième millénaire.

Résumé chronologique. — Pour cette période, les documents dont nous connaissons la source nous permettent d'établir quelques synchronismes. Les cylindres du genre Kerkouk se rencontrent à Gézer avec les scarabées Hyksos et leurs dérivés; c'est ainsi que les exemplaires (fig. 262, 263) trouvés dans la couche du Sémitique II étaient accompagnés de scarabées au nom d'Aménophis III (fin xv^e siècle). Toutes les influences se font donc sentir en même temps à cette période, si leur apparition n'est pas absolument synchrone. Les cachets à hiéroglyphes paraissent cependant un peu plus tard. On peut résumer ces dates d'apparition des types dans le tableau qui suit, p. 168.

Ce deuxième groupe est donc loin de présenter l'unité du premier. Les cylindres et cachets qui sont l'évolution logique de ceux de l'époque précédente sont une minorité; les influences surajoutées submergent tout. Les monuments qui en accusent un minimum sont les cylindres à tige (scènes de jugement), et les cachets marteaux. Tous les autres, cylindres ou cachets, reflètent fortement les influences égyptienne et égéochyprite. Les cachets hittites à hiéroglyphes sont une formule nouvelle en relation avec l'apogée de l'empire hittite.

Nous pouvons constater que chacun des grands événements historiques qui ont affecté les territoires des syro-hittites, a eu son contre-coup sur leur art.

TABLEAU

DE LA GLYPTIQUE DE LA DEUXIÈME PÉRIODE

<p>1500. — Evolution logique des types précédents.</p>	}	<p>Scarabées Hyksos</p>	
<p>1450. — Cylindres à tige et ca- chets-mar- teaux.</p>	}	<p>Cachets égypti- sants.</p>	
<p>1400</p>	}	<p>.</p>	<p>Glyptique de Ker- koug et de Gézer.</p>
<p>1350</p>	}	<p>. Formes dérivées.</p>	<p>Cachets genre Boghaz- Keui.</p>

GLYPTIQUE SYRO-HITTITE
DE LA TROISIÈME PÉRIODE (XI^e-VI^e SIÈCLE)

CYLINDRES.

Décadence et disparition. — Il devient difficile, après avoir décrit en détail les exemplaires des époques précédentes, d'étudier aussi longuement la troisième période. Celle-ci est caractérisée par le transfert de la capitale hittite à Karkémish sur l'Euphrate, après l'effondrement de Boghaz-Keui (XI^e siècle). Mais la situation n'est plus la même qu'au millénaire précédent ; aux portes de l'empire se dresse l'Assyrie. Sa prépondérance politique s'accompagne d'un essor artistique qui ne laisse plus à l'art hittite l'initiative de ses inspirations et l'autonomie de ses destinées. A cette période, nous assistons au déclin et à l'extinction des formes et des genres antérieurs. Le cylindre syro-hittite, à la fin de la deuxième période, n'était plus représenté que par un type, celui des empreintes de Kerkouk. Nous avons vu que les cylindres assyriens étaient conçus dans un esprit très voisin. Au premier millénaire, sur tout le territoire assyrien, la glyptique du cylindre est influencée par l'Assyrie. L'examen des exemplaires attribuables à cette époque dans la collection de l'Ashmolean Museum, est suggestif¹ ; ce sont ceux où se décèle un art assyrien archaïque, un souvenir de l'art de Kerkouk dégénéré, avec la rudesse que nous avons remarquée sur plusieurs exemplaires de la période antérieure (fig. 194-196, 221). (Cf. les figures 361, 362, élamites.)

1. Hogarth, pl. VIII.

D'ailleurs, dans toute la Mésopotamie, le cylindre est à cette époque en régression. A partir de la période néo-babylonienne (vi^e siècle), il sera presque partout remplacé par le cachet. Déjà la Syrie est toute acquise à cette forme de sceau qui avait toujours été la forme préférée de la très haute Syrie et de l'empire hittite de Boghaz-Keui et des territoires influencés par l'Égypte (scarabées hyksos).

CACHETS.

Décadence. — Les cachets syriens représentent la dernière transformation des types précédents : scaraboïdes ornés d'un animal, d'un végétal, toujours traités d'une façon rude et sommaire (fig. 317). Quelque certitude sur leur date sera donnée par les fouilles, lorsqu'on aura atteint des dépôts non remaniés. C'est ainsi que dans la région de Sidon, j'ai rencontré des cachets conoïdes en pâte ou en pierre, portant à peine esquissé un sujet décoratif, un animal par exemple ; ils pouvaient être datés tout au plus de la moitié du premier millénaire. De tels cachets sont à comparer avec certains exemplaires du Louvre (pl. 104) et surtout de l'Ashmolean¹. Durant ce premier millénaire où fleurit l'art dénommé phénicien, en réalité imprégné de tant d'influences égyptiennes et chypriotes, nous trouverons des cachets à motifs égyptiens, ou traités à l'égyptienne ; tels sont les n^{os} 104 : 27, 32, 37, 38 du Louvre où des caractères alphabétiques d'origine phénicienne nous donnent une date. D'autres cachets reproduiront le motif du dieu Bès (L. 104 : 22, 23, 24, 25), ou les êtres fantastiques que l'on rencontre sur les cylindres assyriens (L. 104 : 34, 35, et surtout L. 104 : 5, 6, où apparaît le motif du héros combattant les fauves qu'affectionne la glyptique assyrienne des cylindres.

L'empire de Karkémish reprenant la glyptique des cachets au point où l'avait laissée l'empire de Boghaz-Keui continue à

1. Hogarth, n^{os} 284, 286, 293, etc.

produire des sceaux revêtus de signes hiéroglyphiques. La facture en est de plus en plus négligée. Aux cachets où les hiéroglyphes étaient symétriquement répartis et limités par un cercle régulier (fig. 334), succèdent ceux où les hiéroglyphes sont semés sans ordre sur la surface du cachet (fig. 335, 336, 337).

Nous avons à cet égard des documents instructifs dans les sceaux de l'époque assyrienne qui sont à peu près datés : ce sont ceux que Layard a trouvés en 1851 dans la chambre des archives du palais de Sennacherib (705-682), à Konyunjik¹. Ils sont au nombre de huit et faits d'argile, comme ceux de M. Schlumberger. Trois au moins, les n^{os} 6, 7 et 8, sont du même type, mais ils ne proviennent pas de la même matrice. Sauf un cachet qui représente un petit personnage devant des hiéroglyphes, les autres ne comportent que des hiéroglyphes. Ce n'est plus la belle écriture soignée des grands monuments, et ces sceaux attestent la décadence complète de cette glyptique.

A partir du milieu du premier millénaire on peut rechercher des influences hittites dans l'art des différents peuples qui ont succédé aux Hittites; mais historiquement, il n'y a plus de glyptique syro-hittite, non plus que de Syro-Hittites.

1. *Monuments of Nineveh*, II, pl. 69.

VI

LA PLACE DE LA GLYPTIQUE DANS L'ART ORIENTAL ANCIEN

CRITIQUE DU CLASSEMENT.

La classification que j'ai proposée en la justifiant par les faits, répond assez bien à celle de M. Hogarth. En regard des grandes périodes politiques à savoir : 1° Période *primitive*, jusqu'à 1500; 2° *Hattique* (1500 à 1200); 3° *Moscho-hattique* (1200 à 1000); 4° *Moscho-assyrienne* (1000-600), M. Hogarth distingue quatre classes dans la glyptique hittite : I, avant 1600; II, de 1600 à 1400; III, de 1400 à 1050 environ; IV, de 1050 à 600'. Il reste bien entendu que ces divisions n'ont qu'une valeur schématique, et que leurs limites n'ont pas de fixité absolue.

En pratique, la classe III de M. Hogarth, correspondant à la période d'apogée et de déclin de l'art cappadocien hattique, recouvre ma seconde période, tandis que les classes I et II se confondent avec ma première période.

Mais nous n'envisageons pas tout à fait de même la composition de ces quatre grandes classes. C'est surtout à la première période de mon classement correspondant aux deux premiers groupes de M. Hogarth que les divergences sont les plus accusées. Je ne tiens pas compte des sous-groupes établis par M. Hogarth dans ses classes, pour la commodité de la description, et qui ne prétendent pas, ainsi qu'il nous le dit lui-

1. Hogarth, p. 92 et suiv.

même, répondre à un classement chronologique (Hogarth, p. 92).

La classe I qui finit vers 1600, ne présente, nous dit l'auteur, aucun des caractères que nous reconnaitrons pour être hittites; elle ne renferme que des cylindres et pas de cachets; toutes les influences qu'elle révèle sont babyloniennes: ce sont les exemplaires 1 à 14 du Catalogue.

La classe II qui se termine à la fin du xv^e siècle, renferme des exemplaires dont le caractère tend à devenir hittite; on y voit apparaître les cachets; ce sont les exemplaires 15 à 149.

Cylindres et cachets appartenant à l'art suméro-élamite. — Examinons ces monuments, en nous servant pour nos comparaisons des cylindres similaires des autres collections et principalement de ceux du Louvre, où, pour deux catégories d'antiquités, Chaldée (Tello) et Suse, nous sommes assurés de la provenance des objets. Nous relevons dans la première et deuxième classe de M. Hogarth les n^{os} 1, 4, 14, 27, 49, qui sont un défilé de divers capridés à longues cornes; or des cylindres semblables nous sont connus, nous les retrouvons à Suse, pl. L. 24 : 10; 24 : 11, 18; 25 : 1, 5, 6, 7, 8 (fig. 220).

Des cylindres de l'Ashmolean Museum portant le même sujet, mais traité d'une façon plus sommaire, plus rude, tels que les n^{os} 29, 46, se retrouvent à Suse au n^{os} pl. 24 : 6, 10, 12, 14; 7 : 9, 10, 11, 12 du Louvre (cf. fig. 344).

La provenance assurée des cylindres de Suse prouve que nous avons là une glyptique bien élamite; la concordance des objets trouvés dans la fouille justifie le caractère archaïque de cette glyptique.

M. E. Pottier, dans le tome XIII des mémoires de la Délégation en Perse, a étudié la céramique archaïque susienne et a relevé les dessins qui forment le répertoire décoratif des vases de Suse; c'est le même que celui des cachets; le même que celui des autres monuments de cette époque (environ 3000 av. J.-C.), notamment de sculptures sur bitume qui figurent aux planches XL et XLIV de ce volume, et c'est, traité d'une façon un peu plus primitive, le répertoire de l'art élamite qui vient ensuite, et de

l'art sumérien qui en sera contemporain. C'est donc à l'art élamite archaïque qu'il convient de rattacher les cylindres de l'Ashmolean Museum.

Le motif de la tresse largement traitée du n° 13 se retrouve sur des sculptures en bitume de la période archaïque à Suse, et sur des vases peints, notamment aux n°s 1, 5, 6, pl. XXXIV et n° 3 pl. XXVIII du t. XIII de la Délégation (cf. fig. 345).

Les motifs géométriques et floraux stylisés de certains cylindres des deux premières classes de M. Hogarth sont courants dans la glyptique archaïque de Suse et de Tello, notamment l'ornement en losange des n°s 3, 37, 39 de l'Ashmolean qui se retrouve à Tello (Louvre pl. 1 : 9, 11) (cf. fig. 346).

Mais d'autres motifs sont attribués par M. Hogarth à la glyptique hittite, qui sont encore plus caractéristiques et appartiennent déjà à celle de Tello et de Suse.

Par exemple, les cylindres représentant des vases à anses recourbées autour de la panse, à laquelle elles sont attachées en plusieurs points, des n°s 24, 31, 32 de l'Ashmolean Museum ont leur réplique à Suse, notamment sur des empreintes (L. pl. 39 : 2a, 2b, 4; 42 : 4; 45 : 8, 10¹), où ces vases figurent côte à côte avec des vases en nacelle à deux cols, dont on a retrouvé des spécimens en albâtre à Suse même.

Le n° 33 de M. Hogarth représente des personnages formés, à la boulerolle, de plusieurs sphères superposées, mais là encore, il s'agit d'un motif des empreintes et des cylindres archaïques, banal à Suse (L. 32 : 2, 3, 4, 6, 7; 69 : 1, 2, 3, 4).

Cet emploi de la boulerolle se retrouve dans la figure 57 de M. Hogarth qu'il attribue au pays hittite; il s'agit là de ces cachets plats taillés en forme d'animal accroupi : ici un petit taureau². Nous retrouvons encore son équivalent à Tello et en Chaldée (L. 2 : 3a, 5a; 22 : 10, 11a, 13a; 23 : 2b) où le type

1. Cf. pour tous ces motifs, l'étude de M. L. Legrain.

2. Cf. dans A. Evans (*The Palace of Minos*, fig. 86) un sceau d'ivoire en forme de colombe abritant ses petits. La base formant cachet est ornée de spirales. Ce sceau date du minoen ancien III (2400-2100 selon la chronologie adoptée par l'auteur dans cette dernière étude).

est courant. C'est même celui de petites statuettes trouvées en Mésopotamie et qui sont d'époque archaïque, notamment le taureau de Warka entré au Louvre pendant la guerre (cf. fig. 359).

Toute une catégorie de cylindres représente des animaux, bovidés ou capridés gravés à la bouterolle, comme sur les exemplaires précédents; ils sont gravés devant des façades de bâtiments ornées de dessins géométriques. Le n° 36 de l'Ashmolean en est un bon exemple. Or, ces cylindres, étudiés par Ward qui remarquait qu'ils paraissent provenir le plus souvent du sud de la Mésopotamie, se sont rencontrés à Tello (L : 3 : 1) (fig. 347).

Tous ces monuments sont caractéristiques de la glyptique élamito-sumérienne. Les fouilles nous assurent de leur provenance, les empreintes nous certifient qu'on s'en est servi dans les endroits même où on les a produits.

La céramique et les monuments nous assurent que leurs motifs décoratifs font partie du patrimoine artistique des premiers occupants de l'Elam et de Sumer. Il me paraît donc impossible de les attribuer aux Hittites, même sous la réserve qu'à cette époque de la glyptique hittite les influences sont uniquement mésopotamiennes. Tout ce qu'on peut dire, c'est que ces exemplaires ont comme provenance (ou pour la plupart comme lieu d'achat, ce qui n'a pas la même signification), la région syro-hittite; il me semble qu'on ne peut aller au delà.

Même si l'on ne suspecte pas la provenance marchande, et si l'on admet que ces cylindres ont été vraiment recueillis dans la région avoisinant le lieu d'achat, ils ne peuvent être considérés comme hittites pour les raisons que je viens de donner; il reste seulement à expliquer leur présence à cet endroit.

Ils n'ont pas tous la même date. — Parmi les cachets qui sont particulièrement nombreux dans les deux premières classes de la glyptique hittite distinguées par M. Hogarth, il me paraît s'y trouver des exemplaires d'époques assez différentes, autant qu'on en peut juger par les phototypies. C'est ainsi que les cachets carrés représentant chacun un capridé aux cornes

développées en largeur, accompagné de deux fleurs ou feuilles sans tige, rappellent beaucoup les exemplaires de Suse sur des empreintes de tablettes (L. 24 : 17, 18 ; 23, 13 ; 41 : 1) et sur lesquels une simple tige est là pour symboliser le fourré où se tient l'animal. Ces cylindres de Suse sont de l'époque archaïque, et je crois qu'en effet, c'est à bon droit que M. Hogarth les a rangés, ainsi que la plupart de ceux des planches III, IV, V, dans les premières périodes; ils ont un style qui les apparente à l'ancienne glyptique que nous avons décrite (cf. fig. 348-353).

Certains autres cachets, par contre, tout en étant antérieurs à la période de l'apogée des Hittites (xvi^e-xii^e siècle) ne sont peut-être pas aussi anciens que leurs prototypes susiens : notamment les cachets à ornements géométriques n^{os} 125, 126, 127 de la planche V. Nous avons signalé un style géométrique très simple sur les empreintes cappadociennes (cf. p. 75); d'autre part, les cachets à ornements géométriques de l'Ashmolean ont plus de fini, et une forme un peu autre que les mêmes cachets de Suse : tandis que ceux de l'Ashmolean ont la base plate et le dos bombé (fig. 354), ou bien une très petite tige percée d'un trou, les cachets géométriques archaïques de Suse sont en forme de bouton d'habit avec une amorce de tige percée d'un trou, comme est la queue d'un bouton, et la face gravée est légèrement convexe (L. 14 : 4, 6, fig. 358). Je ne crois pas qu'on puisse aller plus loin que la comparaison et prétendre les rattacher tous au même atelier.

D'ailleurs, les cachets plats de ces deux groupes de M. Hogarth présentent une particularité sur laquelle il convient d'insister. Le cachet plat a été retrouvé dans les fouilles de Suse et de Tello; il y est même abondamment représenté : le plus souvent il est rond ou ovale (L. 2 : 9) (s'il ne s'agit pas d'un cachet à dos sculpté en forme de petit animal). Lorsque le cachet est carré, ce qui est le moins fréquent, il a la forme d'une petite plaque assez mince percée dans son épaisseur, soit de part en part, soit de deux trous peu profonds et communiquant entre eux (L. 2 : 10 fig. 357). Le cachet carré a souvent une

surface de préhension composée de deux plans inclinés s'unissant à angle variable en forme de toit plus ou moins aigu : c'est ce que M. Hogarth appelle les « gables » (fig. 348, 355, 356. etc.). Les Mésopotamiens ont connu cette forme; chez eux elle est rare, tandis qu'elle est courante en territoire hittite et paraît dater principalement des hautes époques¹ (fig. 341).

Les empreintes de nos tablettes cappadociennes qui ont fourni des cachets et des cylindres, ne nous ont pas donné d'empreintes du style général des gables.

Quelle explication pouvons-nous donner des faits qui précèdent? L'attribution que je propose des cylindres de la première et la deuxième période des cylindres de M. Hogarth à la glyptique mésopotamienne très archaïque, nous prive pour la période la plus ancienne (3000 à 2500 environ,) d'une glyptique propre aux territoires syro-hittites, mais elle est conforme aux conclusions des fouilles de Suse et de Tello. D'ailleurs, au point de vue pratique, ces conclusions changent peu de chose à celles de M. Hogarth, qui maintient cette glyptique aux Hittites sans se dissimuler qu'elle n'offre aucun des caractères qui constituent l'art hittite ultérieur.

Ils ne sont pas importés. — Ne suivant pas cette classification, il me reste à expliquer la présence de ces intailles en Haute-Syrie. Admettrons-nous que ces produits sont des importations élamito-sumériennes? Leur nombre est trop considérable pour qu'on puisse adopter une telle explication pour l'ensemble de cette glyptique. Je crois plutôt que ces sceaux sont le témoignage de l'activité artistique de populations ayant vécu dans ces contrées. Ceci ne veut pas dire que nous prétendions à la présence des Elamites en Haute-Syrie à la période archaïque. Mais de même que nous constatons en Elam et en Chaldée la même civilisation, sans pour cela admettre que les Elamites étaient en Sumer, de même nous admettrons que des

1. M. A. Evans reproduit (*The Palace of Minos*, fig. 93b) trois cachets en stéatite de cette forme, à faces égales. Ils portent sur chacune des trois faces une représentation animale assez grossière. Ils datent du minoen ancien III.

peuples du même groupe étaient établis en Haute-Syrie. Ceci revient à étendre simplement l'habitat archaïque des populations de civilisation dite sumérienne : nous verrons d'ailleurs plus loin que cette aire de dispersion peut être considérée comme plus vaste encore.

Les cachets forme « gable » peuvent être contemporains du début de la Première période. — Par conséquent, toute cette glyptique pourrait avoir été fabriquée dans la région où on la trouve : ce serait l'œuvre d'une même dispersion de peuples (que nous avons reconnue déjà en Elam et en Chaldée), sans qu'on puisse encore parler des Hittites. La seule différenciation propre à la région serait peut-être la présence des « gables » : c'est la forme qu'affectent d'autres cachets de style semblable qui ont été recueillis dans cette même partie de l'Asie antérieure, (par exemple les fig. 137, 146, 147 de Chantre), à Songourlou et Césarée. Nous pouvons les dater *grosso modo* de la première moitié du troisième millénaire. Si cette attribution est exacte, nous remarquerons que nous ne connaissons pas de cylindres aussi anciens de cette région ; s'il faut abaisser la date de ces cachets, nous les estimerions contemporains des cylindres et des cachets des tablettes cappadociennes, mais nous avons vu qu'une toute autre série de cachets est le fait du monde cappadocien à la fin du troisième millénaire. Il faudrait donc les attribuer à la région extra-cappadocienne.

On pourrait de même admettre que les cachets à ornements géométriques (fig. 354) ont été fabriqués sur place, mais en tenant compte de ce fait qu'eux aussi relèvent entièrement de l'art archaïque de l'Elam. Tous ces cachets qui sont d'ailleurs les uns grossiers, les autres soignés, peuvent s'échelonner sur une très grande période de temps.

C'est ainsi que M. Macalister reproduit¹ des sceaux portant l'image d'animaux absolument traités comme à la période archaïque ; ils proviennent pourtant de la couche sémitique IV

1. Gézer, II, p. 296 et pl. CC.

(1000-550). Les tells hittites de basse époque ont donné des spécimens comparables.

Si nous faisons abstraction des influences étrangères que nous avons constatées dans la glyptique syro-hittite, nous voyons quel rôle considérable joue l'influence sumérienne sur cet art, en dehors de la période archaïque qui est entièrement sumérienne. Le rapprochement peut s'instituer, non seulement entre les motifs fondamentaux, qu'ils soient d'art figuré ou d'art décoratif, mais même entre des scènes qui semblent indiquer une communauté de pensée (fig. 342, 343).

Dispersion des formules de l'art sumérien. — J'ai déjà, à propos du culte du taureau-autel rappelé la dispersion de cette formule dans tout l'Orient antérieur, dès la plus haute antiquité. Le motif du vase jaillissant se retrouve sur les cylindres archaïques de Chaldée (L. 3 : 13), et M. Heuzey en a montré la vogue dans l'ancienne glyptique¹. Les dieux campés sur des animaux restent bien syro-cappadociens par l'emploi extensif que ces régions en font (ils sont sans doute même plus syriens que cappadociens, si l'on en juge par le dieu Adad sur le taureau), mais ils sont déjà figurés en Chaldée par la divinité qui se tient debout sur un dragon (L. 72 : 8,9) (fig. 3). De même pour l'animal servant de marchepied à un dieu : nous le retrouvons dès la haute époque comme siège de la divinité (voir plus haut p. 88); de même pour les dieux debout sur des montagnes. Le char, véhicule divin, existe dans la glyptique chaldéenne archaïque (fig. 3). Les combats d'animaux, et surtout ce croisement si particulier en X, ou l'attitude du taureau qui rejette en arrière sa tête présentée de face, sont un héritage de l'art sumérien (L. sceaux de Tello et Suse, *passim*). Le dieu en bateau nous est connu par des cylindres très anciens de Chaldée (L. 72 : 11), et sans doute même par la glyptique élamite, lorsque le dieu-animal, n'ayant encore de l'homme que l'attitude, s'essaye à ramer dans une barque (L. 40 : 15, 16). Gilgamesh, soit qu'il combatte le taureau, soit que vainqueur,

1. *Origines orientales de l'art*, p. 149 et suiv.

il le maintienne la tête en bas, soit qu'il porte le vase aux eaux jaillissantes, est un personnage de l'art sumérien. L'art syro-cappadocien le fait sien, à tel point que les Assyriens reproduiront son image comme s'il était un produit véritable de la contrée. La sculpture des Sargonides ne nous montrera jamais Gilgamesh que vêtu de la tunique courte ou couvert du manteau ouvert en avant; quelques cylindres même le figurent avec la chaussure recourbée des gens du Nord¹. Enfin, parmi les accessoires répandus dans le champ du cylindre, il n'en est aucun qu'on ne puisse faire remonter à la Haute Chaldée ou à l'Elam primitif : la tresse, le bucrâne, le scorpion, l'aigle bicéphale, l'arbre sacré, dont M. E. Pottier a étudié les antiques représentations dans la céramique de Suse et au travail de qui je renvoie pour plus amples détails²; le choix même des animaux représentés : capridés et lions de l'art sumérien, quoique ce choix puisse résulter d'une communauté de la faune. Cependant l'attribution des capridés aux diverses divinités de la végétation, depuis l'Elam jusqu'à la Syrie-Cappadoce, en passant par la Chaldée, n'est pas une simple coïncidence.

Les divinités assises et recevant des libations (L. 34 : 10) ainsi que celles qui semblent boire le contenu d'un vase par le canal d'un grand chalumeau, sont des survivances (L. 4 : 4) et c'est dans la Haute-Syrie que cette scène a eu son véritable épanouissement.

Mais, si certains motifs de ce répertoire sumérien ont persisté tels quels dans l'art de la Syrie-Cappadoce, la plupart ont évolué et ont été assimilés au point de donner l'impression d'une production presque originale; on sent n'être pas en présence uniquement d'emprunts, mais aussi d'une élaboration et d'un développement personnels. Ce même phénomène se répète au cours de toute l'histoire artistique des Syro-Cappadociens; les grands monuments nous ont montré ces mêmes emprunts à l'art chaldéen et cette même assimilation.

1. V. Scheil. *Gilgamesh et la chaussure à pointe recourbée*.

2. *Mémoires de la Délégation française en Perse*, t. XIII.

Cette dispersion des formules de la glyptique sumérienne s'arrête-t-elle vraiment à l'Anatolie? Lors de l'examen des influences étrangères ayant agi sur la glyptique syro-cappado-cienne, j'ai attribué aux Chypriotes un rôle par choc en retour qui pourra paraître exagéré, car tous les motifs que l'on retrouve dans la glyptique de la Syrie et qui paraissent venir de Chypre, font partie, eux aussi, de cet art sumérien et même proto-élamite. Le lion dévorant le taureau, le bucrâne, les bouquetins affrontés, l'aigle éployé, le scorpion, l'arbre sacré, la tresse, sont partie intégrante du répertoire élamite et du répertoire crétois. Or, Chypre reçoit le plus souvent son inspiration de la Crète : on a établi les similitudes étroites de l'art décoratif de l'Égée et de l'Elam. M. Pottier a réuni en un tableau les formules qui se rencontrent semblables en Crète et en Elam¹. Les rapprochements à instituer entre les signes de l'écriture crétoise et ceux de l'écriture élamite sont tels qu'on est amené à chercher entre eux des intermédiaires. Ces rapports entre la civilisation égéenne et celle de l'Asie sont, selon M. Hogarth, le fait des Hittites. Mais, si le répertoire fondamental des cylindres est le même à Chypre et en Elam, la Syrie a cependant emprunté aux Chypriotes, pendant le second millénaire, certains motifs sous la forme où nous les voyons non seulement sur les cylindres, mais sur les autres monuments chypriotes : la stylisation en palmette de l'arbre sacré, par exemple, et tout cet ensemble que j'ai analysé lorsque j'ai décrit les cylindres de Chypre. Si les Syro-Hittites ont adopté certaines formules d'art venant de Chypre, c'est qu'il s'agit en réalité d'un choc en retour; les Syro-Hittites acceptent alors tout évolués, des motifs qu'ils ont autrefois transmis. L'art égyptien, qui n'offre pas le même fond de parenté, ne s'acclimatera jamais aussi profondément dans l'art de Syrie-Cappadoce; il y sera rappelé, reproduit; il ne l'imprégnera pas.

Lorsque M. Pottier a étudié la céramique proto-élamite, il

1. *Vases peints de l'Acropole de Suse*, p. 89.

a recherché quelle avait été sa dispersion dans le monde ancien. Il a reconnu son rayonnement vers l'Est et dans le Baloutchistan; vers l'Ouest, dans la partie la plus proche, en Assyrie. Nous n'avons que peu d'échantillons assyriens de céramique de ce style, mais le Louvre conserve un vase trouvé à Djigan, près de Ninive, qui accuse la parenté de cette céramique avec celle des proto-Elamites. En Galatie et Cappadoce, mêmes constatations. D'après les fragments rapportés par M. Chantre, d'après les fouilles de Boghaz-Keui et d'après deux exemplaires de Cappadoce donnés au Louvre par M. P. Gaudin, on constate bien que le style cappadocien est indépendant des traditions égéennes et que c'est avec l'Elam qu'il faut chercher la parenté. En Phrygie même, où nous nous trouvons en présence d'une civilisation différente, qui fait cependant à l'Anatolie des emprunts de première importance, nous démêlons la survivance de traditions proto-élamites dans la céramique du pays.

En Ionie et en Carie, M. Pottier reconnaît des motifs qui se trouvent depuis longtemps en Egée (triangles en bipenne, torsades, svastikas, croissants), mais qui, bien avant, ont été rencontrés à Suse. L'influence orientale se manifeste encore par les sujets choisis dans le règne animal : fauves et animaux fantastiques. M. Pottier insiste sur ce point que « sous la trame pittoresque et imaginative des compositions ioniennes, on sent un très vieux fonds de créations orientales ». Mêmes constatations en Syrie-Palestine, où la céramique cananéenne « a vécu sur un très vieux fonds asiatique, jusqu'au moment où les importations venues de Chypre et du bassin égéen, entre 2000 et 1500 sont venues lui offrir d'autres modèles ».

Au cours de son enquête, M. Pottier, arrivant au monde égéen, se montre frappé des très nombreux rapprochements à tenter entre les détails du décor créto-mycénien d'une part, du décor élamite ou chaldéen de l'autre. C'est, dit-il, dans le domaine des pierres gravées que la comparaison entre les antiquités crétoises et celles de Suse est suggestive, et dans un tableau, il a dressé le répertoire décoratif commun à l'art des

deux régions¹. Avec M. Hogarth², c'est dans les Hittites qu'il voit l'intermédiaire entre la Crète et la Mésopotamie, à condition de ne pas exclure l'idée d'un choc en retour exercé par l'art créto-mycénien sur l'Asie. Mais le premier courant d'influences s'est dessiné de l'Est à l'Ouest.

Depuis la publication du travail de M. Pottier, d'autres recherches sont venues étendre l'aire de dispersion de cette civilisation proto-élamite ou sumérienne. Ce sont les recherches effectuées dans la Russie méridionale, dans la région du Kouban³ qui ont fait découvrir des monuments où paraît se retrouver nettement l'influence de la civilisation sumérienne.

Jusqu'ici, la céramique proto-élamite ne s'était pas rencontrée en Chaldée. Pendant la guerre, en 1918, le British Museum fit exécuter des fouilles par M. R. Campbell Thompson à Abu-Sharain sur le site d'Eridu, dans la région du Bas-Euphrate. Le plus important des résultats obtenus fut la découverte de tessons peints, rappelant de très près la céramique proto-élamite⁴. Il ne semble pas qu'il y ait eu apport de l'Elam, mais que nous trouvions simplement une affirmation, pour l'époque la plus reculée, de cette parenté artistique entre l'Elam et Sumer que nous observerons pendant le cours des siècles.

Cette parenté si frappante que nous remarquons dans tant de parties du monde ancien, c'est-à-dire pour le moins dans toute l'Asie antérieure et en Egée, comment l'expliquerons-nous? Par des influences cheminant de proche en proche depuis l'Elam? Par des transports commerciaux d'objets imités par la suite? Ces solutions me paraissent insuffisantes à expliquer les similitudes qu'on remarque en des points si éloignés, et à justifier l'évolution de ces motifs dans chaque région, de telle façon qu'au bout d'un grand laps de temps, chacun de ces pays ait produit un art qui permette les comparaisons avec celui des pays voisins ayant subi la même influence.

1. *Vases peints de l'Acropole de Suse*, p. 89.

2. *Ionia and the East*, p. 28-31.

3. Rostovtzeff. *L'exploration archéologique de la Russie méridionale de 1912-1917*.

4. *The British Museum excavations at Abu Sharain in Mesopotamia, in 1918*.

Elle s'explique par des affinités ethniques. — Pour qu'une telle transformation soit possible, pour que le contact reste permanent entre l'art de Syrie-Cappadoce et celui de Babylone, il faut, sinon une identité, du moins une affinité de milieu. Lorsque de telles conditions ne sont pas réalisées, l'absorption des formules d'art ne tarde pas à devenir complète et l'observateur ne constate plus la persistance d'une tradition. Le simple apport commercial de proche en proche peut produire une imitation: ce n'est qu'un épisode dont la durée est éphémère. De fortes relations, telles qu'en produisent les mélanges de peuples, laissent des vestiges plus importants et plus durables; ils disparaissent cependant avec l'assimilation du peuple auteur de ces apports. C'est ce qui s'est passé pour l'art de l'ancienne Egypte et celui de Sumer; les ouvrages de M. Capart reproduisent quantité de monuments qui évoquent le souvenir de l'art proto-élamite¹; parmi les ressemblances frappantes, il faut noter l'emploi des cylindres dont l'usage n'est pas une invention spontanée en divers lieux. Les formules d'art des éléments asiatiques venus en Egypte, lorsque leur absorption fut complète, tombèrent cependant en désuétude, et l'art égyptien acquit la personnalité que nous lui connaissons.

De même, lorsque nous avons remarqué dans les cylindres de Syrie-Cappadoce l'influence égyptienne, nous avons pu voir que cette empreinte ne fut pas profonde: ce ne fut qu'un mode d'expression de la pensée artistique syrienne. Le motif importé ne se développe pas: il demeure un emprunt et périt sur place: c'est que le terrain n'est pas propice à son évolution.

Au contraire, dans l'art syro-cappadocien, le plus ancien que nous connaissions, nous remarquons cet ordre, cette harmonie qui manquent à l'art des peuples ayant reçu leurs formules artistiques uniquement par relations commerciales ou au cours d'une immigration épisodique. Il y a là l'évidence

1. *Débuts de l'art en Egypte.* Pour les rapports très anciens entre l'Asie et l'Egypte, consulter: J. de Morgan: *De l'influence asiatique sur l'Afrique à l'origine de la civilisation égyptienne.* P., 1922 (extrait de *l'Anthropologie*).

d'une tradition et d'un développement sur place. La caractéristique d'un tel développement est que, tard dans son évolution, les phases en sont comparables à celles que l'on observe dans le pays qui a été l'inspirateur. Que conclure de ces similitudes à distance? Puisque des emprunts accidentels ne sauraient être invoqués, il faut bien admettre un milieu semblable dans ces différents pays où l'art, parti des mêmes principes, évolue d'une façon concordante; nous devons donc ajouter la Syrie-Cappadoce au domaine de l'art sumérien. Quelque artificielle que soit peut-être l'idée de race, qui n'est en somme qu'une paraphrase des généalogies bibliques, c'est encore elle qui rend le mieux compte de ces phénomènes, et c'est elle que nous invoquerons dans le cas présent: il faut songer à des populations à mêmes affinités, recouvrant à un moment donné les terres d'Elam, de Mésopotamie, de Syrie et de Cappadoce.

Je n'insiste pas sur ces différents points que j'ai traités plus longuement dans des articles antérieurs¹. Il semble d'ailleurs que cette parenté entre le monde anatolien et celui de l'Égée se resserre de plus en plus, grâce à la conception de l'Helladique qui englobe tout le bassin supérieur oriental de la Méditerranée et à l'hypothèse qu'entre 2500 et 2000, la race prédominante s'étendant jusqu'au Péloponèse n'était pas indo-européenne, mais apparentée aux Lyciens d'Asie Mineure². C'est vers 2000 qu'apparaît dans le Péloponèse le dialecte indo-européen arcadien, qui précède lui-même le dorien.

La glyptique des Syro-Hittites nous apparaît ainsi comme faisant partie d'un art non seulement sumérien, mais même mésopotamien. L'art élamite, l'art sumérien, l'art hittite, l'art assyrien en sont les rameaux différents qui ont évolué chacun par la suite, se souvenant de leur commune origine, et subissant leurs influences réciproques à chaque moment de leur évolution.

1. G. Contenau. *Les cylindres syro-hittites. La question des origines comparées. Les cylindres chypriotes. Les Hittites, l'Orient, la Grèce.*

2. J.-P. Harland. *The Minyan migration: American Journal of Archaeology*, XXVI, 1, 1922.

CONCLUSION

PREMIÈRE PÉRIODE (Des origines au xvi^e siècle). — La glyptique syro-hittite est représentée par les empreintes des tablettes cappadociennes (xxiv^e siècle) qui proviennent de cylindres influencés primitivement par la glyptique archaïque mésopotamienne et secondairement par la glyptique contemporaine de la Chaldée; coexistence de cachets influencés par l'art archaïque mésopotamien. Cette glyptique est une descendance directe de la glyptique mésopotamienne dans son ensemble; les cylindres cappadociens y surajoutent les influences contemporaines de la société sémitique dont ils sont un rameau. C'est à cette période, ou un peu avant elle, qu'on peut rattacher les grands cachets plats à figures animales, qui, surtout usités en Haute Syrie, sont uniquement d'art élamito-sumérien.

Les tablettes cappadociennes sont les plus anciens monuments où nous voyons cet art mésopotamien, répandu de l'Elam à l'Égée, affecter les caractères qui seront ceux de l'art syro-hittite.

DEUXIÈME PÉRIODE (xvi^e-xi^e siècle). — La glyptique des cylindres syro-mésopotamiens forme un trait d'union entre les cylindres de cette époque et ceux du pays de Sumer. — Il faut distinguer dans cette période : 1^o ce qui est syro-hittite, 2^o ce qui est dû à des influences étrangères.

1^o Le fond de la glyptique est l'évolution logique de celle de la période précédente. Les formules et les types iconographiques se fixent définitivement. Avec l'apogée de l'empire de Boghaz Keui apparaissent des cachets où l'écriture (cunéiforme, puis hiéroglyphique) tient la plus grande place dans l'ornementation.

2^o a. L'influence égyptienne liée à la conquête du pays par l'Égypte se traduit par l'introduction d'éléments décoratifs et de symboles dont plusieurs survivront. Dans le domaine du

cachet, l'Égypte met en faveur une forme qui lui est propre : le scarabée qui reste au répertoire de la glyptique syro-hittite avec son dérivé le scaraboïde.

2° *b*. En Syrie, cachets et cylindres reflètent principalement l'influence égéenne, notamment celle de Chypre, qui utilise alors le cylindre avec le cachet. Il se constitue une glyptique générale du cylindre pour le nord de la Mésopotamie, la Syrie et la Palestine. L'origine lointaine de ses motifs se retrouve dans l'art archaïque mésopotamien, et leur vogue est considérable dans le monde égéen. Ce sont les cylindres de Kerkouk et de Gézer qui préparent ainsi la glyptique assyrienne de l'époque des Sargonides.

La TROISIÈME PÉRIODE (XI^e à VI^e siècle) correspond à celle de l'empire d'Assyrie; décadence générale de l'art syro-hittite; les cachets sont les formes évoluées et dégénérées de ceux de la première période; souvent leurs ornements sont purement graphiques; les cylindres sont grossiers, de type ancien ou d'esprit assyrien, mais surchargés et décelant encore par là leur origine.

On retrouve dans l'évolution de la glyptique syro-hittite, la trace des événements historiques dont ces régions ont été le théâtre.

TABLEAU DE LA GLYPTIQUE SYRO-HITTITE

	Cylindres Asie Mineure et Syrie	Cachets Asie Mineure	Cachets Syrie	
I	2400 Cylindres cappadociens.	Cachets cappadociens à tige conique, rondelles et formes ébauchées.	Grands cachets de style su-méro-élamite en Haute-Syrie; la forme « gable » semble particulièrement en faveur.	
II	1500	Evolution logique des types précédents.	Scarabées Hyksos et Cachets égyptisants.	
	1450	Cylindres à tige et égyptisants.		Cachets- marteaux.
	1400	Glyptique de Kerkouk et de Gézer.		
	1350		Cachets genre Boghaz-Keui
III	1100	Evolution du type Kerkouk; rapports avec la glyptique d'Assur.	Formes dérivées et	
	500	Disparition du cylindre. . .	décadence.	

INDEX ALPHABÉTIQUE

- Abu-Sharain (céramique d'—), p. 184¹.
 Adad (dieu), p. 41, 45, 58, 87, 105.
 Adad-Nirari (roi d'Assyrie), p. 40.
 Adonis (dieu), p. 44.
 Agadé (royaume et dynastie), p. 64.
 Aia (déesse), p. 48, 58.
 Aïdin (glyptique d'—), p. 5, 156.
 Aigle, p. 39, 94, 97, 117, 141-144, 145, 146, 181, 182.
 Allote de la Fuye (collection —), p. 79-80.
 Amarna (tablettes d'El —), p. 10, 150.
 Amorrites, p. 65.
 Amrit (stèle d'—), p. 22, 26.
 Amurru (dieu), p. 21, 31, 33, 40, 46-49, 50, 57-59, 103, 107, 145.
 An 400 (stèle de l'—), p. 26.
 Animal-attribut, p. 88. — Genèse du motif, p. 38.
 Animal-support, p. 37, 87, 88-89, 162, 180.
 Animaux croisés en X, p. 89, 117, 120, 160, 180.
 Animaux enchevêtrés, p. 91, 123.
 Anthropomorphisme, p. 37.
 Anubanini (Relief d'—), p. 17, 22.
 Arbre sacré, de vie, p. 123, 152, 159, 163, 164, 181. — Adoration de l'—, p. 122, 154-156.
 Arc, p. 30, 31.
 Argée (mont), p. 36, 65.
 Armement, p. 31-33.
 Artémis persique, p. 154, 185.
- Ashir, Ashur (dieu), p. 64.
 Ashmolean Museum d'Oxford, p. 96, 117, 123, 128.
 Assur-bel-Kala (roi d'Assyrie), p. 41.
 Assur-uballit (roi d'Assyrie), p. 166.
 Assyrienne (glyptique), p. 34, 56, 119, 155, 159, 164, 165-167, 169.
 Autran, C., p. 46.
 Barton, G. A., p. 39.
 Bâton courbé, p. 32, 47-48, 104-105, 107.
 Bâton de mesure, p. 48, 152.
 Berlin (musée de —), p. 79 note, 81, 94, 119, 145.
 Bibliothèque Nationale (Collection de la —), p. 6, 29, 59, 88, 89, 92.
 Bifrons, p. 69, 89, 113, 116.
 Boghaz-Keui, p. 8, 10, 14, 109, 143, 169, 183.
 Bonnet ovoïde, p. 27, 46.
 Bonnet phrygien, p. 27.
 Bornes-limites, p. 26, 39.
 Boston (collection du Musée de —), p. 114, 128.
 Bouclier, p. 33.
 British Museum (collection du —), p. 30, 80-81, 110.
 Bronzes de Crète, p. 18, 20.
 Bronzes syro-hittites, p. 17, 19, 20, 29, 39, 45, 46.
 Bruxelles (collection du musée de —), p. 96, 127.

1. Voir en outre pour : armement, coiffure, costume, divinités, symboles et animaux attributs, aux pages consacrées à la description de cylindres ou de cachets : p. 63-84, 152-153, 157, 160-162, 466.

- Bucrâne, p. 87, 103-104, 118, 151, 152, 181, 182.
- Burushhatim (ville), p. 9.
- Byblos, p. 139, 142.
- Cachets. Formes et usages des —, p. 2-3, 93. — Répartition, p. 60-62, 92-98, 170. — Différence de forme entre les cachets élamites et les cachets syro-hittites, p. 177. — Formes et décor des cachets syro-hittites, p. 96-98. — Forme « gable », p. 178, 179-180. — Cachets-marreaux, p. 121-123. — En Egée, p. 60.
- Canne à pommeau en fleur de lotus, p. 49.
- Capart, J., p. 185.
- Capridés (bouc, chèvre, etc.), p. 42, 44, 117, 119, 123, 144-146, 151, 159, 164, 177, 180, 181, 182.
- Cappadociennes (tablettes et empreintes), p. 9-10, 15, 27, 63, 64, 65-82, 92-98.
- Casque, p. 25, 45.
- Casse-tête, p. 31-46.
- Ceinture, p. 19-20.
- Céramique, proto-élamite, p. 182, 183. — sumérienne, p. 184.
- Cerf, p. 39, 97, 144. Cf. capridés.
- Cesnola, A. et L. P. di., p. 151, 154.
- Chalumeaux, p. 119, 140, 181.
- Chantre, E., p. 96, 97, 98, 119, 126, 154.
- Char, p. 117, 123, 146, 180. — Divinité sur un —, p. 67, 85.
- Chaussure à pointe relevée, p. 29-30, 106.
- Chevelure, p. 28, 112.
- Chiton grec, p. 19.
- Chypre, p. 21, 29, 60, 94, 145, 147. — Influence de —, p. 149-157. — Céramique de —, p. 139.
- Clercq (collection De —), p. 6, 29, 59, 67, 88, 92, 114.
- Cnosse, p. 17, 19, 23, 33, 95, 142, 145, 147.
- Coiffure féminine, p. 24, 41, 42, 46, 58.
- Coiffure masculine, p. 24, 108. — Coiffure conique à boule terminale, p. 27.
- Colombe, p. 43, 141-144. Cf. Oiseau.
- Commagène (monuments funéraires de —), p. 142.
- Communion (scènes de —), p. 109-112. Cf. Chalumeaux.
- Conclusion, p. 187-188.
- Contenau, G., p. 15, 25, 27, 40, 58, 101, 109, 134, 154, 170, 186.
- Costume; égyptien, p. 129. — Du pays d'Amurru, p. 21, 46. — Syro-hittite, p. 15-31, 65, 162. — Syro-hittite sur monuments égyptiens, p. 23.
- Crète; bronzes, p. 18, 20. — Gemmes, p. 23, 33, 37, 42, 95, 117, 183. — Trônes votifs, p. 37.
- Croix ansée, p. 105, 123, 128, 131.
- Curium, p. 147.
- Cylindres; formes et usages, p. 2. — Equivalents du tatouage, p. 3. — Provenance, p. 4. — Symbolisme des figures, p. 34. — Répartition, p. 60-62. — Cylindres syro-mésopotamiens, p. 57-59. — A Chypre, p. 60. — En Egypte, p. 128. — Cylindres de facture grossière, p. 119.
- Dad (symbole de stabilité), p. 131.
- Déesse assise, p. 42-43.
- Déesse-mère, p. 39-43, 50, 107, 142. Cf. Déesse-nue.
- Déesse-nue, p. 24, 39, 40-41, 46, 57-59, 105-107, 153.
- Déesse-vêtue, p. 41-42, 46, 107.
- Delaporte, L., p. 6, 114.
- Déméter-Cybèle, p. 39-107.
- Dieu-fils, p. 103.
- Dieu-père, p. 105.
- Dipylon, p. 33.
- Disque ailé, astres, p. 58, 105, 115, 117, 151, 152, 154, 157, 159, 162.
- Divinités (représentations des —), p. 34-53.
- Divinités égyptiennes, p. 129.
- Dodd, I., p. 154.
- Dussaud, R. p. 141, 150, 154.
- Ea (dieu), p. 52.
- Edimbourg (musée d'—), p. 65, 66.
- Eflatoun Bonnar (source d'—), p. 36.
- Egéeenne (influence — générale), p. 138-149.
- Egypte : cylindre en —, p. 61, 128, 185. — Plaquettes de faïence d'—,

- p. 23, 26. — Religion égyptienne, p. 37.
- Empreintes; leur utilité, p. 7.
- Enfers (plaques dites des —), p. 114.
- Enkidu (héros), p. 51-53, 89, 120, 148, 160.
- Enkomi, p. 146, 147, 152.
- Enlil (dieu), p. 38, 39.
- Épée, p. 33, 124.
- Ephèse, p. 43 note, 93, 142.
- Épingle, p. 21.
- Erba-Adad (roi d'Assyrie), p. 166.
- Étres fantastiques, p. 148-170. Cf. Génies.
- Euyuk, p. 1, 19, 20, 22, 24, 29, 32, 49, 143.
- Femme (Rôle de la — chez les Anato-liens), p. 39-40.
- Fibule, p. 21-22.
- Figures répétées, p. 117-119, 123, 160.
- Fleuve divinisé, p. 36.
- Foudre, p. 31-32, 45, 48, 58.
- Fraktin (relief de —), p. 42, 122, 123.
- Frazier, J. G., p. 49.
- Fürtwangler, A., p. 147.
- Galop volant, p. 146, 152.
- Garstang, J., p. 49, 122.
- Génies, p. 26, 38, 149, 151, 160. — Génie ailé à tête d'oiseau, p. 113, 116, 152, 157, 198. — Cf. Étres fantastiques.
- Géométriques (ornements —), p. 75, 177, 179.
- Gézer, 141. — Cylindres, p. 158, 163-165. — Céramique, p. 139. — Fouilles, p. 136. — Scarabées, p. 136.
- Giaour-Kalesi, p. 19, 127.
- Gilgamesh (héros), p. 19, 29, 51-53, 89, 120, 140, 160, 166, 180.
- Glyptique. Cf. au qualificatif de la glyptique.
- Gournia, p. 88.
- Grenfell, A., p. 83, 111.
- Griffith, P. L., p. 26.
- Griffon, p. 29, 117, 147, 151, 159, 163.
- Gudea (statue de —), p. 24.
- Gula (déesse), p. 42, 114.
- Hache, bipenne, p. 31, 46, 95, 103-104, 123.
- Haghia Triada, p. 19, 141, 143, 146, 147.
- Hammurabi et Première Dynastie Babylonienne, p. 9, 21, 24, 27, 36, 40, 64, 82, 133. — Glyptique de —, p. 56-59, 82-84, 145.
- Harpé, p. 31-32.
- Hattusil, (roi hittite), p. 27, 33, 40.
- Helbig, W., p. 138.
- Heraklès, Hercule, p. 49, 50, 51, 108.
- Hérodote, p. 3.
- Heuzey, L., p. 5, 26, 68, 69, 84, 156, 180.
- Hiéroglyphes égyptiens, p. 132, 136. — hittites, p. 13-15, 91, 123-128, 171.
- Histoire, p. 9, 15, 64, 65, 100-101, 132-134.
- Hogarth, D. G., p. 6, 8, 91, 93, 96, 98, 108, 119, 121, 173, 182.
- Hommel, F., p. 109.
- Homme-oiseau, p. 114, 115, 148.
- Hyksos, p. 65, 132-133, — en Canaan, p. 133-134, — scarabées hyksos, p. 134-138.
- Iasili-Kaïa, p. 20, 32, 35, 41, 45, 46, 47, 49, 104, 109, 115, 127, 143.
- Ibi-Sin (cylindre d'—), p. 63, 90.
- Ibriz (relief d'—), p. 22, 50, 145.
- Ida (bouclier votif de l'—), p. 17.
- Identification des divinités, p. 49-51.
- Ikunum (roi d'Assyrie), p. 64.
- Indilimma (sceau d'—), p. 14, 125 note.
- Isharra (déesse), p. 43, 81, 82.
- Ishtar (déesse), p. 18, 22, 39, 40, 52, 88, 105. Cf. Déesse-mère, Déesse-nue.
- Javeline, p. 32.
- Jastrow, M., p. 39.
- Jugement (scènes de —), p. 112-116.
- Jupiter Dolichenus, p. 50, 87, 104, 105, 143.
- Karkemish, p. 1, 11, 19, 25, 29, 41, 169.
- Kassite (glyptique —), p. 44, 56, 99, 121, 164.
- Kaunakès (étouffe), p. 20, 21, 22, 23, 58.
- Keftiu (Crétois), p. 18, 87.
- Kerkouk (tablettes de —), p. 155, 156, 158-163, 164, 169.
- Kouban, p. 184.

- Labartu (génie), p. 115.
 Lamassu (génie), p. 26.
 Lance, p. 31, 52.
 Langdon, S., p. 52.
 Layard, A., p. 171.
 Legrain, L., p. 7 note.
 Lion, p. 36, 41, 43, 46, 94, 113, 117, 140, 141, 148, 151, 163, 180, 181.
 Lituus, p. 32, 49.
 Liverpool (musée de l'Institut d'archéologie de —), p. 66-70.
 Louvre (collection du —), p. 6, 17, 19, 23, 27, 28, 29, 30, 31, 37, 52, 59, 68, 70-79, 81-82, 87, 88, 89, 90, 92, 96, 97, 108, 110, 122.
 Lupa (buste de —), p. 28.
 Lyon, G., p. 83.
 Ma (déesse), p. 39.
 Macalister, R. St., p. 163.
 Mackenzie, D., p. 18, 24.
 Malatia, p. 45.
 Manteau, p. 20-22, 41, 46.
 Meuant, J., p. 4, 28.
 Mésopotamien (constitution d'un art —), p. 2, 57, 98, 186.
 Messerschmidt, L., p. 128.
 Meyer, E., p. 50, 116, 125.
 Minotaure, p. 104.
 Moab (relief de —), p. 17, 18, 22, 115, 140.
 Montagne, support des dieux, p. 45, 180.
 Montet, p. 180.
 Morgan (collection J. P. —), p. 7, 110, 115, 140.
 Motifs suméro-élamites archaïques, p. 37, 175. — Dispersion de ces motifs, p. 180-184.
 Murray, A. S., p. 151, 153.
 Mushki (Phrygiens), p. 11.
 Mycènes, p. 17, 33, 142, 146, 147, 148.
 Nabu (dieu), p. 40.
 Napir-Azu (statue de —), p. 17, 22, 23.
 Naram-Sin (stèle de —), p. 21, 25, 31.
 Naturisme, p. 35.
 Néo-babylonien : empire —, p. 11. — glyptique —, p. 56, 170.
 Ningishzida (dieu), p. 38, 88.
 Ninharsag (déesse), p. 40.
 Ninurta (dieu), p. 38.
 Nœud-amulette, p. 131.
 Œil prophylactique, p. 116.
 Ohnefalsch-Richter, p. 150.
 Oiseau, p. 42, 43, 86, 122, 163. Cf. Aigle, colombe.
 Pagne, 15.
 Panthère, p. 46, 127. Cf. Iasili-Kaia.
 Perrot et Chipiez, p. 5, 126.
 Petits personnages, p. 89, 108-109, 160.
 Pêtsofa, p. 20, 95.
 Philistins, p. 11, 101, 139.
 Pinches, Th., p. 63.
 Plumail du casque, p. 25.
 Plutarque, p. 36.
 Portique de la Déesse-nue, p. 41, 84, 106-107.
 Pottier, E., p. 1, 3, 9, 174, 181, 182.
 Poulpe, p. 117.
 Présentation (scènes de —), p. 58, 84-85, 121.
 Principe mâle; son dédoublement, p. 43-51.
 Publications sur la glyptique, p. 4-7.
 Quqar-Quyu, p. 36.
 Race : des Hittites, p. 9, 15, 35. — de l'Asie Antérieure, p. 185-186.
 Rameaux et épis (attributs de la divinité de la végétation), p. 42, 44.
 Ramsay, W., p. 36, 95.
 Religion, p. 34-53. — de l'Égypte, p. 37. Cf. Divinités.
 Reshef (dieu), p. 45, 131.
 Robe à volants, p. 22, 57, 58.
 Robe nue, p. 22, 107.
 Roi (le —, relief de Boghaz-Keui), p. 16, 19, 25, 33, 45.
 Ronzevalle, S., p. 143.
 Salmanasar, (obélisque de —), p. 29.
 Samsu-iluna (enveloppes de —), p. 82-84.
 Sandon, p. 46, 49.
 Sarfend (torse de —), p. 22.
 Sargonides, p. 11, 163, 167, 181.
 Sayce, A. H., p. 10, 14, 63, 65.
 Scarabées, p. 60-61. — hyksos, p. 134-138, 170. — phéniciens, p. 138, 170.

- Scheil, V., p. 29, 113, 158.
 Schlumberger (collection —), p. 126-127.
 Scorpion, p. 43, 81, 82, 105, 181, 182.
 Sennachérib (roi d'Assyrie), p. 171.
 Serpent, p. 38, 43, 49, 87-88, 142.
 Shala (déesse), p. 48, 57-59, 107.
 Shamash (dieu), p. 40, 48, 52, 58, 153.
 Sharkalisharri (cylindre de —), p. 52.
 Sidon, p. 25, 27, 101, 131, 137, 139, 170.
 Sièges, p. 33, 153. — en Chaldée, p. 33.
 Smith, Sydney, p. 10.
 Spata, p. 148.
 Speleers, L., p. 7 note.
 Sphinx, p. 29, 37, 130, 148, 152.
 Spirales, p. 94, 113, 117, 135, 140, 141, 159.
 Strabon, p. 3.
 Sumérienne, (glyptique archaïque —), p. 42, 55, 56, 87, 120, 148, 174-176.
 Support de la Déesse-nue, p. 40, 106.
 Suse (glyptique archaïque de —), p. 87, 95, 97, 118, 120, 140, 144, 148, 174-176.
 Symboles, p. 105. — égyptiens, p. 130.
 Symbolisme religieux, p. 34.
 Symétrie des motifs, p. 41, 111, 120.
 Syro-Hittite : Glyptique, p. 1, 34, 56, 99. — Histoire, p. 9, 11. — Justification du terme, p. 8.
 Syro-Mésopotamienne : glyptique, p. 33, 57, 60.
 Tabals (peuple), p. 9.
 Tableau de la glyptique syro-hittite, p. 189.
 Tables, p. 33, 107.
 Tammuz (dieu), p. 44, 50, 145.
 Tarku (dieu), p. 42, 46, 50.
 Tarkondemos (sceau de —), p. 25, 124, 127.
 Taureau, p. 41, 44, 45, 48, 52, 58, 81, 97, 106, 117, 144, 146, 163. — Culte du —, p. 86-87, 110, 180.
 Taureau-autel, p. 85-86, 110, 144, 180.
 Tauromachies, p. 87.
 Technique en pointillé et à la bouteille, p. 59, 121, 160, 165, 175, 176.
 Teïma (stèle de —), p. 26.
 Teshub (dieu), p. 17, 41, 44-46, 51, 87, 122.
 Thompson, R. Campbell, p. 184.
 Thucydide, p. 100.
 Thureau-Dangin, p. 63, 70, 114.
 Tiare, p. 24, 41. — à cornes, p. 24, 26, 27. — à côtes, p. 27.
 Tirynthe, p. 17, 23, 33, 146, 156 note.
 Tresse, p. 113, 120, 123, 132, 135, 136, 140, 141, 153, 159, 175, 181, 182.
 Tresse de cheveux, p. 28-29, 45, 51.
 Troie, p. 95.
 Trônes divins, p. 36. — en Chaldée, p. 37. — en Phénicie, p. 37.
 Tunique, p. 15, 45.
 Turban, p. 24, 46.
 Tyliossos, p. 20.
 Umma (dieu d'—), p. 144.
 Ungnad, p. 158.
 Ur (Roi d'—), p. 21, 26. — Glyptique, p. 56-59, 85, 99, 121, 145.
 Uræus sur la coiffure, p. 28, 129.
 Ur-Nina, p. 22.
 Vaphio, p. 146.
 Varvakeion, 26.
 Vase aux eaux jaillissantes, p. 51-52, 113, 116, 180.
 Vases élamites à anses recourbées, p. 111, 119, 175.
 Vautour, p. 130.
 Vautours (stèle des —), p. 23, 25, 68.
 Victoire (stèle de —), p. 30, 31.
 Voile, p. 24, 42.
 Wainwright, p. 18.
 Ward, p. 6, 7, 31, 42, 50, 113, 114, 118, 156.
 Weber, O., p. 7 note.
 Weidner, E., p. 10.
 Weill, R., p. 134, 135.
 Winckler, H., p. 14, 15.
 Woolley, L., p. 139.
 Yamoola, p. 143.
 Zagazig, p. 26.
 Zakro, p. 149.
 Zendjirli, p. 1, 19, 29, 45.
 Zodiaque (signes du — (?), p. 164.
 Zoolatrie primitive, p. 38.



INDEX DES ILLUSTRATIONS

Figures

1 p. 17, 32¹.
 2 p. 30, 31.
 3 p. 180.
 4 p. 33, 65, 122.
 5 p. 66, 85, 89.
 6 p. 67, 71, 85, 89, 144.
 7 p. 68.
 8 p. 23, 68.
 9 p. 69.
 10 p. 69.
 11 p. 33, 48, 70, 88, 89.
 12 p. 33, 48, 53, 70, 148.
 13 p. 48, 71.
 14 p. 28, 33, 48, 71, 148.
 15 p. 33, 48, 71, 85.
 16 p. 28, 48, 72.
 17 p. 48, 72.
 18 p. 72, 90, 98, 121.
 19 p. 72.
 20 p. 73.
 21 p. 28, 33, 73.
 22 p. 33, 73, 85, 121.
 23 p. 74.
 24 p. 28, 33, 74, 85.
 25 p. 74.
 26 p. 75, 94, 117.
 27 p. 31, 75, 80, 81, 94, 117.
 28 p. 33, 76.
 29 p. 76.
 30 p. 77, 148.

Figures

31 p. 27, 77.
 32 p. 77.
 33 p. 78.
 34 p. 78.
 35 p. 78.
 36 p. 78.
 37 p. 53, 78.
 38 p. 22, 79.
 39 p. 31, 32, 33, 79, 88, 90, 95, 108.
 40 p. 79.
 41 p. 53, 80, 88.
 42 p. 81.
 43 p. 81.
 44 p. 81, 85.
 45 p. 53, 81.
 46 p. 93.
 47 p. 93.
 48 p. 93.
 49 p. 93.
 50 p. 50.
 51 p. 51.
 52 p. 94.
 53 p. 94.
 54 p. 94.
 55 p. 94.
 56 p. 94.
 57 p. 94.
 58 p. 94.
 59 p. 94.
 60 p. 96.

Figures

61 p. 96.
 62 p. 96.
 63 p. 96.
 64 p. 96.
 65 p. 96.
 66 p. 96.
 67 p. 96, 97, 136.
 68 p. 96.
 69 p. 96.
 70 p. 96.
 71 p. 96, 97, 122.
 72 p. 97, 122.
 73 p. 123.
 74 p. 96, 97.
 75 p. 97, 136.
 76 p. 96, 97.
 77 p. 96, 97.
 78 p. 96, 97.
 79 p. 96, 97.
 80 p. 98.
 81 p. 129, 130.
 82 p. 129, 131.
 83 p. 31, 129, 130.
 84 p. 129, 130.
 85 p. 129, 130, 131.
 86 p. 129, 131.
 87 p. 129, 131.
 88 p. 129.
 89 p. 132.
 90 p. 136.
 91 p. 136.

1. Les chiffres qui suivent les numéros des figures, indiquent les pages où il en est fait mention.

Figures

92 p. 136.
 93 p. 136.
 94 p. 136.
 95 p. 136.
 96 p. 136.
 97 p. 136.
 98 p. 136.
 99 p. 136.
 100 p. 136.
 101 p. 136.
 102 p. 136.
 103 p. 136.
 104 p. 136.
 105 p. 136.
 106 p. 136.
 107 p. 136.
 108 p. 136.
 109 p. 136.
 110 p. 136.
 111 p. 136.
 112 p. 137.
 113 p. 137.
 114 p. 137.
 115 p. 138.
 116 p. 138.
 117 p. 138.
 118 p. 138.
 119 p. 138.
 120 p. 138.
 121 p. 138.
 122 p. 138.
 123 p. 138.
 124 p. 32, 40, 46, 57.
 125 p. 40.
 126 p. 32, 40, 46, 57, 58.
 127 p. 45, 48, 58.
 128 p. 40, 41, 45, 58.
 129 p. 108.
 130 p. 21, 22, 32, 46, 57, 58.
 131 p. 59.
 132 p. 106.
 133 p. 40.
 134 p. 40, 57, 58.
 135 p. 121.

Figures

136 p. 41, 106, 143, 157.
 137 p. 22, 41, 46.
 138 p. 22, 41, 46, 106, 157.
 139 p. 24, 27, 28, 41, 46, 106, 108, 122, 148.
 140 p. 41, 46, 106, 122.
 141 p. p. 21.
 142 p. 29, 41, 148, 149.
 143 p. 32, 41, 106.
 144 p. 41, 106, 108.
 145 p. 143.
 146 p. 24, 27, 28, 41, 45, 46, 51, 106, 141, 143.
 147 p. 53, 121.
 148 p. 146.
 149 p. 24.
 150 p. 33.
 151 p. 140.
 152 p. 16, 20, 27, 31, 45, 46.
 153 p. 27.
 154 p. 16, 19, 20, 31, 45, 148.
 155 p. 37, 45, 58, 131.
 156 p. 16, 22, 31, 41, 45, 106, 140, 142.
 157 p. 111.
 158 p. 19, 53, 140.
 159 p. 16, 19, 28, 45.
 160 p. 148.
 161 p. 28, 33, 148.
 162 p. 142.
 163 p. 16, 19, 20, 27, 51, 146.
 164 p. 20.
 165 p. 148.
 166 p. 37, 131.
 167 p. 20, 27, 28, 46.
 168 p. 32, 57, 148.
 169 p. 24, 32.
 170 p. 27, 121, 149.
 171 p. 149, 157.
 172 p. 28.
 173 p. 31, 146.
 174 p. 78, 105, 108.
 175 p. 31, 45, 51, 149.

Figures

176 p. 22, 31, 149.
 177 p. 20, 27, 31, 46, 103, 108, 109.
 178 p. 37.
 179 p. 37.
 180 p. 20, 146.
 181 p. 24, 106.
 182 p. 41.
 183 p. 41.
 184 p. 31.
 185 p. 46, 148.
 186 p. 32, 33, 107.
 187 p. 107, 111.
 188 p. 33, 107.
 189 p. 46.
 190 p. 144.
 191 p. 144.
 192 p. 144.
 193 p. 110.
 194 p. 119, 169.
 195 p. 169.
 196 p. 112, 119, 169.
 197 p. 108, 109, 146.
 198 p. 116, 151, 152.
 199 p. 151.
 200 p. 151.
 201 p. 151, 152.
 202 p. 151, 152.
 203 p. 151, 152.
 204 p. 151.
 205 p. 151, 152.
 206 p. 151.
 207 p. 151.
 208 p. 117.
 209 p. 154.
 210 p. 154.
 211 p. 154.
 212 p. 154.
 213 p. 154.
 214 p. 154.
 215 p. 154.
 216 p. 154.
 217 p. 154.
 218 p. 154.
 219 p. 154.

Figures	Figures	Figures
220 p. 174.	265 p. 163.	310 p. 32, 113, 115, 141.
221 p. 169.	266 p. 164.	311 p. 32, 113, 114, 128, 141.
222 p. 154.	267 p. 141.	312 p. 113.
223 p. 154.	268 p. 164.	313 p. 115.
224 p. 154.	269 p. 163.	314 p. 32, 115, 146.
225 p. 154.	270 p. 164.	315 p. 33, 115.
226 p. 154.	271 p. 141.	316 p. 122.
227 p. 154.	272 p. 160, 163.	317 p. 170.
228 p. 154.	273 p. 163.	318 p. 122.
229 p. 154.	274 p. 121.	319 p. 122.
230 p. 154.	275 p. 165.	320 p. 122.
231 p. 154.	276 p. 165.	321 p. 122.
232 p. 154.	277 p. 121, 160.	322 p. 122.
233 p. 117.	278 p. 148.	323 p. 122.
234 p. 117, 118.	279 p. 165.	324 p. 122.
235 p. 118.	280 p. 165.	325 p. 122.
236 p. 44.	281 p. 165.	326 p. 123.
237 p. 44.	282 p. 165.	327 p. 122.
238 p. 108.	283 p. 148.	328 p. 123.
239 p. 155.	284 p. 121, 141, 156, 160.	329 p. 102, 124.
240 p. 44.	285 p. 44, 121, 140, 160.	330 p. 124.
241 p. 44, 155.	286 p. 44, 156.	331 p. 125.
242 p. 155.	287 p. 141.	332 p. 125.
243 p. 121, 160.	288 p. 161.	333 p. 128.
244 p. 160.	289 p. 141, 165.	334 p. 171.
245 p. 160.	290 p. 165.	335 p. 171.
246 p. 161.	291 p. 165.	336 p. 171.
247 p. 161.	292 p. 165.	337 p. 171.
248 p. 161.	293 p. 165.	338 p. 126.
249 p. 161.	294 p. 165.	339 p. 127.
250 p. 162.	295 p. 165.	340 p. 127.
251 p. 162.	296 p. 165.	341 p. 178.
252 p. 162.	297 p. 163.	342 p. 180.
253 p. 162.	298 p. 166.	343 p. 180.
254 p. 162.	299 p. 166.	344 p. 174.
255 p. 162.	300 p. 166.	345 p. 175.
256 p. 155.	301 p. 167.	346 p. 175.
257 p. 163.	302 p. 31, 167.	347 p. 176.
258 p. 163.	303 p. 167.	348 p. 177, 178.
259 p. 155.	304 p. 166.	349 p. 177.
260 p. 164.	305 p. 166.	350 p. 177.
261 p. 163.	306 p. 166.	351 p. 177.
262 p. 162, 167.	307 p. 166.	352 p. 177.
263 p. 163, 167.	308 p. 167.	353 p. 177.
264 p. 163.	309 p. 32, 113, 115, 141.	

Figures

354 p. 177, 179.
355 p. 178.
356 p. 178.
357 p. 97, 177.

Figures

358 p. 177.
359 p. 118, 176.
360 p. 144.
361 p. 169.

Figures

362 p. 169.
363 p. 144.

RÉFÉRENCES DES ILLUSTRATIONS

N ^{os}	<i>Provient de :</i>	<i>D'après :</i>
1. —	De Morgan, <i>Mission scient. en Perse</i> , IV, p. 161.	Ward 413.
2. —	British Museum.	Id. 390.
3. —	Metropolitan Museum.	Id. 127.
4. —	Musée d'Edimbourg	Sayce : <i>Babyloniaca</i> IV.
5. —	Id.	Id.
6. —	Institut d'Archéologie de Liverpool.	Pinches : <i>Annals of Arch. and Anthr.</i> Liverpool I.
7. —	Id. Id.	Id.
8. —	Id. Id.	Id.
9. —	Id. Id.	Id.
10. —	Id. Id.	Id.
11. —	Louvre AO 7298.	L. pl. 124 : 3c.
12. —	Id. Id.	L. pl. 124 : 3d.
13. —	Id. AO 7299	L. pl. 125 : 4b.
14. —	Id. Id.	L. pl. 125 : 4b.
15. —	Id. AO 7297	L. pl. 125 : 4a.
16. —	Id. AM 1485	L. pl. 123 : 11c.
17. —	Id. Id.	L. pl. 123 : 11a.
18. —	Id. Id.	L. pl. 123 : 11a.
19. —	Id. AM 1486	L. pl. 125 : 5a.
20. —	Id. Id.	L. pl. 125 : 5b.
21. —	Id. Id.	L. pl. 125 : 5a.
22. —	Id. AO 7297	L. pl. 125 : 2.
23. —	Id. AO 7047	L. pl. 124 : 4a.
24. —	Id. Id.	L. pl. 125 : 1.
25. —	Id. Id.	L. pl. 124 : 4b.
26. —	Louvre AO 7048.	L. pl. 124 : 1d.
27. —	Id. Id.	L. pl. 124 : 1c.
28. —	Id. AO 7049	d'après l'original
29. —	Id. AO 7050	L. pl. 124 : 2a.
30. —	Id. AO 7156	d'après l'original

N ^{os}	<i>Provient de :</i>	<i>D'après :</i>
31. —	Louvre AO 7157.	d'après l'original
32. —	Id. AO 7298.	L. pl. 124 : 3a.
33. —	Id. AO 7306.	L. pl. 123 : 6.
34. —	Id. AO 7304.	d'après l'original
35. —	Id. AO 7302.	Id.
36. —	Id. AO 7300.	Id.
37. —	Id. AO 7301.	L. pl. 123 : 19.
38. —	Id. AO 7305.	d'après l'original
39. —	Collection du Col. Allotte de la Fuye.	Id.
40. —	Musée de Berlin.	Weber 30.
41. —	British Museum.	Cuneiform Texts (Cappadoce) n° 11357a, fac-simile.
42. —	Musée de Berlin.	Weber 243.
43. —	Id. Id.	Id. 247.
44. —	Id. Id.	Id. 252.
45. —	Id. Id.	Id. 271.
46. —	Ashmolean Museum	Hogarth fig. 8b.
47. —	Id. Id.	Id. 15.
48. —	Id. Id.	Id. 17.
49. —	Louvre A 988.	L. pl. 99 : 11.
50. —	Ashmolean Museum	Hogarth fig. 49.
51. —	Id. Id.	Id. 20.
52. —	Louvre AO 7305	L. pl. 123 : 9b.
53. —	Louvre AO 7305	L. pl. 123 : 9a.
53. —	Id. Id.	L. pl. 123 : 9a.
55. —	Id. AO 7306	L. pl. 123 : 6.
56. —	Musée de Berlin	Meyer fig. 42.
57. —	Id. Id.	Id. Id.
58. —	Id. Id.	Id. Id.
59. —	Id. Id.	Id. Id.
60. —	Louvre A 969	L. pl. 98 : 13.
61. —	Id. A 968	Id. 98 : 14.
62. —	Id. A 970	Id. 98 : 16.
63. —	Id. A 974	Id. 98 : 19.
64. —	Id. A 983	Id. 99 : 5.
65. —	Id. A 985	Id. 99 : 7.
66. —	Id. A 986	Id. 99 : 8.
67. —	Id. A 987	Id. 99 : 10.
68. —	Id. A 988	Id. 99 : 11.
69. —	Ashmolean Museum	Hogarth, 192.
70. —	Id. Id.	Id. 193.

<i>N^{os}</i>	<i>Provient de :</i>	<i>D'après :</i>
74. —	Id. Id.	Id. 197.
72. —	Louvre A 1034	L. pl. 101 : 6.
73. —	Id. A 1024	Id. 100 : 22.
74. —	Mission de Cappadoce.	Chantre, fig. 149.
75. —	Louvre A 973	L. pl. 98 : 18.
76. —	Id. A 982	Id. 99 : 4.
77. —	Id. A 1007	Id. 100 : 7.
78. —	Id. A 1014	Id. 100 : 12.
79. —	Id. A 972	Id. 98 : 11.
80. —	Mission de Cappadoce.	Chantre, fig. 144.
81. —	DC	DC 389.
82. —	BN	BN 491.
83. —	DC	DC 386.
84. —	BN	BN 481.
85. —	DC	DC 388.
86. —	BN	BN 492.
87. —	DC	DC 386 <i>ter</i> .
88. —	Id.	DC 392.
89. —	Louvre C. I.	L. 58 : 2b.
90. —	Id. K. 15.	L. pl. 57 : 17.
91. —	Id. K. 16.	Id. 57 : 18.
92. —	Id. A 1098	Id. 103 : 35.
93. —	Id. A 1109	Id. 103 : 47.
94. —	Id. A 1115	Id. 106 : 5.
95. —	Id. R 3	Id. 57 : 21.
96. —	Id. A 1095	Id. 103 : 33.
97. —	Gézer	Gézer pl. CCIIIa : 8.
98. —	Id.	Id. CCIIIb : 9.
99. —	Id.	Id. CCIVa : 3.
100. —	Id.	Id. CCIVb : 7.
101. —	Id.	Id. CCIVa : 9.
102. —	Id.	Id. CCVa : 1.
103. —	Id.	Id. CCVa : 8.
104. —	Id.	Id. CCVI : 1.
105. —	Id.	Id. CCVI : 16.
106. —	Id.	Id. CCVI : 27.
107. —	Id.	Id. CCVII : 3.
108. —	Id.	Id. CCVII : 7.
109. —	Id.	Id. CCVIII : 11.
110. —	Id.	Id. CCIIIb : 24.
111. —	Id.	Id. CCVIII : 35.

Nos	Provient de :	D'après :
112. —	Louvre A 1125.	L. pl. 104 : 15.
113. —	Id. R 4.	Id. 57 : 23.
114. —	Louvre A 1092.	Id. 103 : 31.
115. —	Id. A 1082.	Id. 103 : 19.
116. —	Id. A 1083.	Id. 103 : 20.
117. —	Id. A 1085.	Id. 103 : 23.
118. —	Id. A 1056.	Id. 102 : 16.
119. —	Id. A 1057.	Id. 102 : 17.
120. —	Id. A 1127.	Id. 104 : 16.
121. —	Id. A 1142.	Id. 104 : 32.
122. —	Id. K 13	Id. 57 : 15.
123. —	Id. A 1112.	Id. 104 : 2.
124. —	BN.	BN 178.
125. —	Coll. Maignan	L. Delaporte : Coll. A. Maignan.
126. —	DC.	DC 221.
127. —	Nicolsky : la déesse des cylindres, 1892.
128. —	Lajard : Culte de Mithra, XXX : 4.
129. —	Id. Id. XXVII : 5.
130. —	Id. Id. XL : 9.
131. —	Metropolitan Museum.	Ward 426.
132. —	Coll. Morgan	J. P. Morgan 115.
133. —	DC.	DC 235 <i>bis</i> .
134. —	Metropolitan Museum.	Ward 428.
135. —	Musée Guimet	Guimet pl. VI : 93.
136. —	Coll. P. Morgan	J. P. Morgan 243.
137. —	Chypre	A. P. di Cesnola Cyprus XXXI ¹ (Ward 1160).
138. —	Coll. Morgan	J. P. Morgan 245.
139. —	Metropolitan Museum	Ward 912.
140. —	Id. Id.	Id. 915.
141. —	BN	BN 452.
142. —	Metropolitan Museum	Ward 920.
143. —	Musée de Berlin, V. A. 2932	Id. 928.
144. —	Collection Ward	Id. 939a.
145. —	Coll. Morgan	J. P. Morgan 246.
146. —	Id.	Id. 229.
147. —	BN.	BN 432.
148. —	Louvre A 952.	L. pl. 97 : 22.
149. —	Chypre	S. Murray : Excavations in Cyprus pl. IV : 744.

1. A. Palma di Cesnola, *Cyprus antiquities excavated by major Alexander Palma di Cesnola 1870 to 1879. Album de 60 planches folio*. Londres, 1880.

<i>N^{os}</i>	<i>Provient de :</i>	<i>D'après :</i>
150.	— DC	DC 391.
151.	— Metropolitan Museum.	Ward 830.
152.	— BN	BN 495.
153.	— BN	BN 428.
154.	— BN	BN 464.
155.	— Coll. Morgan	J. P. Morgan 242.
156.	— Id.	Id. 237.
157.	— BN	BN 451.
158.	— BN	BN 435.
159.	— DC	DC 281.
160.	— Chypre A. P. di Cesnola, Cyprus XXXI : 4 (Ward 1161).	
161.	— Louvre A 927	L. pl. 96 : 22.
162.	— DC	DC 293 <i>ter</i> .
163.	— BN	BN 494.
164.	— BN	BN 496.
165.	— Louvre A 928	L. pl. 96 : 25.
166.	— British Museum.	Ward 897.
167.	— Louvre A 922	L. pl. 96 : 40.
168.	— Lajard : Culte de Mithra pl. LVI : 8.	
169.	— Louvre A 921	L. pl. 96 : 18.
170.	— Id.	Id. 96 : 15.
171.	— Collection M. E. Curtis	Ward 859.
172.	— DC	DC 393.
173.	— DC	DC 394.
174.	— Louvre A 920	L. pl. 96 : 10.
175.	— Id. A 918	Id. 96 : 16.
176.	— Id. A 923	Id. 96 : 20.
177.	— DC	DC 395.
178.	— Louvre A 868	L. pl. 94 : 23.
179.	— Id. A 872	Id. 94 : 22.
180.	— BN	BN 495.
181.	— Metropolitan Museum	Ward 940.
182.	— BN	BN 393.
183.	— Coll. Morgan	J. P. Morgan, Ward 948.
184.	— Lajard, Culte de Mithra LIV, A, 12.	
185.	— Metropolitan Museum	Ward 924.
186.	— Coll. Morgan	J. P. Morgan 226.
187.	— Louvre A 897	L. pl. 95-24.
188.	— Coll. Morgan	J. P. Morgan 222.
189.	— University of Pennsylvania.	Ward 868.
190.	— Louvre D 56	L. pl. 51 : 22.

<i>N^{os}</i>	<i>Provient de :</i>	<i>D'après :</i>
191. —	BN.	BN 294.
192. —	BN.	BN 297.
193. —	Coll. Morgan.	J. P. Morgan 173.
194. —	Ashmolean Museum	Hogarth fig. 102.
195. —	Proceedings of the Society of Biblical Archaeol. XXVII, p. 254.	
196. —	Coll. I. Dodd	Ward 900.
197. —	BN.	BN 479.
198. —	Louvre A 4193.	L. pl. 106 : 20.
199. —	BN.	BN 478.
200. —	Coll. H. Draper	Ward 1000.
201. —	Louvre	Dussaud, fig. 319.
202. —	Louvre A 4177.	L. pl. 105 : 22.
203. —	BN.	BN 477.
204. —	Chypre S. Murray Excav. in Cyprus pl. IV : 743.	
205. —	Id. id. Id.	pl. IV : 299.
206. —	BN.	BN 476.
207. —	Coll. Morgan	J. P. Morgan 183.
208. —	Louvre A 955	L. pl. 97 : 27.
209. —	Chypre A. P. di Cesnola, Salamina fig. 422.	
210. —	Id. A. P. di Cesnola, Cyprus XXXIII : 28 (Ward 1185).	
211. —	Id. Id. Id.	XXXIII : 24 (Ward 1189).
212. —	Id. S. Murray : Excav. in Cyprus pl. IV : 425.	
213. —	Id. Id. Id.	pl. IV : 53.
214. — Arbre sacré chypriote; d'après différents cylindres.	
215. —	Id. A. P. di Cesnola, Salamina XII, 5.	
216. —	Id. A. P. di Cesnola, Salamina XII, 6.	
217. —	Id. Id. Id.	XII, 2.
218. —	Louvre A 4172.	L. pl. 105 : 25.
219. —	Id. A 4181.	L. pl. 105 : 29.
220. —	Id. S 260	L. pl. 24 : 10.
221. —	Id. S 379	L. pl. 28 : 12.
222. —	Chypre A. P. di Cesnola, Salamina XIII, 22.	
223. —	Id. A. P. di Cesnola, Cyprus XXXII, 21 (Ward 1195).	
224. —	Id. A. P. di Cesnola, Salamina XII, 16.	
225. —	Id. A. P. di Cesnola, Cyprus XXXII, 15 (Ward 1194).	
226. —	Id. A. P. di Cesnola, Salamina XIII, 18.	
227. —	Musée Guimet.	Guimet, 132.
228. —	Chypre A. P. di Cesnola, Salamina XII, 15.	
229. —	Id. Id. Id.	XII, 7.
230. —	Id. Id. Id.	XII, 6.
231. —	Id. A. P. di Cesnola, Cyprus XXXII, 30 (Ward 1196).	

<i>N^{os}</i>	<i>Provient de :</i>	<i>D'après :</i>
232. —	Id.	A. P. di Cesnola, Salamina XII, 40.
233. —	Louvre A 4465.	L. pl. 105 : 48.
234. —	Id. C 44	Id. 58 : 43.
235. —	Id. D 44	Id. 59 : 2.
236. —	Id. AO 7668	Scheil, Revue d'Assyriologie XV, p. 69.
237. —	Id.	Id. Id. Id.
238. —	Id.	Id. Id. Id.
239. —	Id.	Id. Id. Id.
240. —	Id.	Id. Id. Id.
241. —	Id.	Id. Id. Id.
242. —	Id. AO 7669.	Id. Id. p. 72.
243. —	Id.	Id. Id. Id.
244. —	Louvre AO 7669	Scheil, Revue d'Assyriolog. XV, p. 72.
245. —	Id.	Id. Id. Id.
246. —	Id. A 611.	L. pl. 149 : 3b.
247. —	Id. A 611.	Id. 149 : 3a.
248. —	Id. A 612.	Id. 149 : 4b.
249. —	Id. A 613.	Id. 149 : 5a.
250. —	Id. A 613.	Id. 149 : 5a.
251. —	Id. A 613.	Id. 149 : 5a.
252. —	Id. A 614.	Id. 149 : 6.
253. —	Id. A 614.	Id. 149 : 6.
254. —	Id. A 615.	Id. 149 : 7a.
255. —	Id. A 613.	Id. 149 : 5b.
256. —	Musée de Berlin.	Weber 267.
257. —	Id.	Id. 268a.
258. —	Id.	Id. 469.
259. —	Id.	Id. 473.
260. —	Gézer	Gézer pl. CCXIV : 3.
261. —	Id.	Id. : 4.
262. —	Id.	Id. : 6.
263. —	Id.	Id. : 7.
264. —	Id.	Id. : 11.
265. —	Id.	Id. : 13.
266. —	Id.	Id. : 14.
267. —	Id.	Id. : 16.
268. —	Id.	Id. : 17.
269. —	Id.	Id. : 8.
270. —	Id.	Id. : 20.
271. —	Id.	Id. : 21.
272. —	Id.	Gézer, pl. CCIIb : 4.

N ^{os}	Provient de :	D'après :
273. —	Id.	Id. : 5.
274. —	Id.	Id. pl. CCIIa : 12.
275. —	BN	BN 148.
276. —	Id.	BN 154.
277. —	Id.	BN 471.
278. —	Id.	BN 459.
279. —	Id.	BN 472.
280. —	Id.	BN 230.
281. —	Id.	BN 430.
282. —	Id.	BN 473.
283. —	Id.	BN 469.
284. —	Louvre A 495.	L. pl. 97 : 40.
285. —	Id. A 951.	Id. : 24.
286. —	BN.	BN 468.
287. —	DC.	DC 299.
288. —	DC.	DC 397 bis.
289. —	BN.	BN 440.
290. —	Louvre A 911	L. pl. 96 : 8a.
291. —	DC.	DC 39.
292. —	BN.	BN 509.
293. —	DC.	DC 291.
294. —	DC.	DC 293.
295. —	Chypre.	Ward 1170.
296. —	British Museum.	Ward 1003.
297. —	Gézer	fig. 465 et 466, t. II, Gézer.
298. —	Musée de Berlin	Weber 316a.
299. —	Musée de Berlin	Weber 354a.
300. —	Id.	Id. 470.
301. —	Id.	Id. 497.
302. —	Id.	Id. 501.
303. —	Id.	Id. 503.
304. —	Id.	Meyer, fig. 51.
305. —	Id.	Id. 52.
306. —	Id.	Weber 254.
307. —	Id.	Meyer, fig. 53.
308. —	Id.	Id. 55.
309. —	Louvre A 927	L. pl. 96 : 24.
310. —	Musée de Berlin.	Meyer, fig. 41.
311. —	Musée de Boston	Ward 857.
312. —	BN	BN 425.
313. —	Lajard, Culte de Mithra, XXXVI, 13.

<i>N^{os}</i>	<i>Provient de :</i>	<i>D'après :</i>
314.	— DC.	DC 390.
315.	—	Lajard, Culte de Mithra, XV, 1.
316.	— Louvre A 996	L. pl. 99 : 13.
317.	— Ashmolean Museum.	Hogarth 285.
318.	— Louvre A 984.	L. pl. 99 : 6.
319.	— Id. A 1015	Id. 100 : 14.
320.	— Id. A 1020	Id. 100 : 19.
321.	— Id. G 41.	Id. 69 : 11.
322.	— Id. A 1026	Id. 101 : 1.
323.	— Id. A 1030	Id. 101 : 5.
324.	— Id. A 1028	Id. 101 : 3.
325.	— Id. K 10.	Id. 57 : 11.
326.	— Louvre G 4.	L. pl. 60 : 4.
327.	— Id. G 6.	L. pl. 60 : 6.
328.	— Cappadoce.	Chantre 134.
329.	— BN	BN 649.
330.	—	Perrot IV, fig. 262.
331.	— Musée de Berlin.	Meyer, fig. 34.
332.	— Id.	Id. 35.
333.	— Louvre A 1044	L. pl. 102 : 2.
334.	— Ashmolean Museum.	Hogarth 322.
335.	— Louvre A 1051	L. pl. 102 : 11.
336.	— Ashmolean Museum.	Hogarth 328.
337.	— Id.	Id. 330.
338.	— Cappadoce.	Chantre 21.
339.	— Ashmolean Museum.	Hogarth 313.
340.	— Louvre A 1039	L. pl. 101 : 14.
341.	— Cappadoce.	Chantre 147.
342.	— Id.	Id. 136.
343.	— Id.	Id. 145.
344.	— Ashmolean Museum.	Hogarth 14.
345.	— Id.	Id. 13.
346.	— Id.	Id. 39.
347.	— Id.	Id. 36.
348.	— Louvre A 1176.	L. pl. 106 : 3.
349.	— Ashmolean Museum.	Hogarth 70.
350.	— Id.	Id. 88.
351.	— Id.	Id. 102.
352.	— Id.	Id. 103.
353.	— Id.	Id. 101.
354.	— Louvre A 962.	L. pl. 98 : 9.

<i>N^{os}</i>	<i>Provient de :</i>	<i>D'après :</i>
355. —	Id. A 933.	Id. 99 : 23.
356. —	Id. A 995.	Id. 100 : 4.
357. —	Id. T 32.	Id. 2 : 40.
358. —	Id. S 30.	Id. 14 : 16.
359. —	Id. S 210.	Id. 22 : 11.
360. —	Id. S 250.	Id. 24 : 6.
361. —	Id. S 382.	Id. 29 : 4.
362. —	Id. S 383.	Id. 29 : 4.
363. —	Id. S 504.	Id. 34 : 14.

Les clichés des figures 220 à 232 proviennent de la *Revue d'Assyriologie*, t. XV (1908), p. 104-105, et ont été mis aimablement à ma disposition par la Librairie Leroux.

Les figures 142-146, 181-185, ont paru antérieurement dans : *La Déesse nue*, P. (Geuthner), 1914.

Les autres illustrations ont été exécutées par Mlle J. Evrard.

TABLE CHRONOLOGIQUE DES ILLUSTRATIONS

PREMIÈRE PÉRIODE (Des origines au XVI^e siècle).

Cylindres cappadociens.	fig. 4-45
Cachets cappadociens	— 52-80

DEUXIÈME PÉRIODE (XVI^e-XV^e siècles).

Glyptique de transition.	fig. 124-137
Cylindres syro-hittites	fig. 138-197 et 309-315
Cachets syro-hittites	fig. 316, 318-334, 338-343
Influence } Cylindres.	81-89
égyptienne / Cachets	— 90-123
Influence } Cylindres	
égéenne et / et cachets.	fig. 198-219, 231-235
chypriote	
Cylindres de Kerkouk et de Gézer.	— 236-297
Glyptique d'Assur	— 298-307

TROISIÈME PÉRIODE (XV^e-XIV^e siècles).

Cylindres et cachets.	fig. 317, 335-337
-------------------------------	-------------------

CRITIQUE DU CLASSEMENT.

Glyptique archaïque (Cylindres	
suméro-élamite / et cachets.	fig. 1-3, 220, 344-362

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS v

ABBREVIATIONS D'OUVRAGES CITÉS ET BIBLIOGRAPHIE. vii

I

CONSTITUTION D'UN GROUPE DE GLYPTIQUE SYRO-HITTITE

MONUMENTS.

Rapports avec le grand art. p. 1. — *Formes et usages des cylindres et des cachets.* p. 2.

SOURCES DE CETTE ÉTUDE.

Les pierres gravées. p. 4. — *Publications.* p. 4. — *Les empreintes.* p. 7.

DÉNOMINATION ARCHÉOLOGIQUE.

Justification du terme syro-hittite. p. 8. — *Notions ethnographiques et historiques.* p. 9.

II

CARACTÈRES PROPRES DU GROUPE SYRO-HITTITE

ÉCRITURE ET LANGUE.

Hiéroglyphes. p. 13. — *Documents cunéiformes.* p. 15.

COSTUME.

Pagne et tunique. p. 15. — *Ceinture.* p. 19. — *Manteau.* p. 20. — *Robe unie.* p. 22. — *Robe à volants.* p. 22.

Coiffure féminine, la tiare. p. 24. — *Coiffures masculines.* p. 24. — *Turban.* p. 24. — *Casque.* p. 25. — *Tiare à cornes.* p. 26. — *Formes dérivées.* p. 27. — *Chevelure.* p. 28. — *La « tresse de cheveux ».* p. 28.

Chaussure. Le soulier à pointe relevée. p. 29.

ARMEMENT.

Casse-tête, lance, arc, p. 31. — *Foudre*, p. 31. — *Javeline*, p. 32. — *Bâton courbé*, p. 32. — *Epée*, p. 33. — *Bouclier*, p. 33.
Tables et sièges, p. 33.

REPRÉSENTATIONS DE DIVINITÉS.

Symbolisme, p. 34. — *Naturisme*, p. 35. — *Anthropomorphisme*, p. 37. — *La Déesse-mère*, p. 39. — *Le prince-mâle: son dédoublement*, p. 43. — *Teshub-Adad*, p. 44. — *Sandon-Amurru*, p. 46. — *Le bâton courbé est son emblème*, p. 888. — *Contradiction dans l'identification de ces dieux*, p. 49. — *Les héros: Gilgamesh, Enkidu*, p. 51.

III

GLYPTIQUE SYRO-HITTITE DE LA PREMIÈRE PÉRIODE
(2400-1550)

COMPARAISON AVEC LA GLYPTIQUE SUMÉRO-ACCADIENNE.

Caractéristiques de cette glyptique, p. 55.

GLYPTIQUE DE TRANSITION.

Cylindres mésopotamiens, p. 57. — *Amurru, Shala, la Déesse-Nue*, p. 57.

RÉPARTITION GÉOGRAPHIQUE DES CYLINDRES ET DES CACHETS.

Dans l'Asie Occidentale en général, p. 60. — *Chez les Syro-Hittites*, p. 62.

CYLINDRES.

EMPREINTES DE CYLINDRES CAPPADOCIENS, DE L'ÉPOQUE DE LA PREMIÈRE DYNASTIE,
ET MONUMENTS ORIGINAUX.

Cylindres, p. 62. — *Musée d'Edimbourg*, p. 65. — *Institut d'archéologie de Liverpool*, p. 66. — *Musée du Louvre*, p. 70. — *Collection Allotte de la Fuye*, p. 79. — *British Museum*, p. 80. — *Musée de Berlin*, p. 81. — *Enveloppes de Samsu-Iluna*, p. 82.

THÈMES PRINCIPAUX DE L'ICONOGRAPHIE CAPPADOCIENNE.

Scènes de présentation, p. 84. — *Divinité en chariot, taureau-autel*, p. 85. — *Le culte du taureau*, p. 86. — *Le serpent*, p. 87. — *L'animal attribut*, p. 88. — *Conclusion*, p. 90. — *Cylindres de cette période dans nos grandes collections*, p. 92.

CACHETS.

EMPREINTES DE CACHETS CAPPAODOCIENS, ET MONUMENTS ORIGINAUX.

Les cachets, p. 93. — *Thèmes et motifs*, p. 92. — *Influences*, p. 94. —
Les formes, p. 96. — *Résumé*, p. 98.

IV

GLYPHIQUE SYRO-HITTITE DE LA DEUXIÈME PÉRIODE.

(1550-1400)

DIVISIONS.

Caractéristiques, p. 99. — *Influences extérieures*, p. 99. — *Circumstances historiques*, p. 100. — *Les monuments*, p. 101.

MOTIFS SYRO-HITTITES

CYLINDRES.

Le Dieu-fils. La hache, p. 103. — *Le bâton courbé*, p. 104. — *Le Dieu Père*, p. 105. — *Les symboles*, p. 105. — *La Grande Déesse: type Ishtar*, p. 105. — *La Grande Déesse: type Cybèle ou Déméter*, p. 107. — *Les petits personnages*, p. 108. — *Scènes de communion*, p. 109. — *Scènes de jugement*, p. 112. — *Semis d'animaux et figures répétées*, p. 116. — *Cylindres de facture grossière*, p. 139. — *Composition et technique*, p. 120.

CACHETS.

Les « Marteaux », p. 121. — *Cachets à hiéroglyphes*, p. 123. — *La bulle de Tarkondemos*, p. 124. — *Cachets de la collection Schlumberger*, p. 126. — *Prépondérance du cachet à hiéroglyphes*, p. 127.

INFLUENCE ÉGYPTIENNE.

CYLINDRES.

Le cylindre en Égypte, p. 128. — *Costume égyptien*, p. 129. — *Divinités égyptiennes*, p. 129. — *Attributs et symboles égyptiens*, p. 130. — *Légendes des cylindres*, p. 131. — *Date*, p. 132.

SCARABÉES HYKOS ET DÉRIVÉS.

Les Hyksos, p. 132. — *Les Hyksos en Ganaan*, p. 133. — *Scarabées hyksos*, p. 134. — *Décor*, p. 135. — *Représentations figurées*, p. 137. — *Motifs syro-hittites sur les scarabées*, p. 137.

INFLUENCE ÉGÉENNE GÉNÉRALE.

Civilisation créto-mycénienne en Syrie, p. 138. — *Motifs égéens: la tresse*, p. 140. — *La spirale*, p. 141. — *L'aigle et la colombe*, p. 141. —

Taureau, capridé, cervidé, p. 144. — *Galop volant*, p. 146. — *Le char*, p. 146. — *Le griffon*, p. 147. — *Le sphinx*, p. 148. — *Les êtres fantastiques*, p. 122.

INFLUENCE PARTICULIÈRE DE CHYPRE.

Glyptique fine de Chypre; motifs chypriotes, p. 150. — *Influence babylonienne*, p. 152. — *Glyptique grossière*, p. 153. — *Adoration de l'arbre sacré*, p. 154. — *Répartition des produits influencés par Chypre*, p. 156.

EMPREINTES DE KERKOUR ET CYLINDRES DE GEZER.

Tablettes de Kerkouk, p. 158. — *Motifs des empreintes*, p. 159. — *Empreintes du Louvre*, p. 160. — *Cylindres de Gézer; leur date*, p. 163.

GLYPTIQUE ARCHAÏQUE D'ASSUR.

Empreintes datées; classement, p. 165. — *Résumé chronologique*, p. 167.

V

GLYPTIQUE SYRO-HITTITE DE LA TROISIÈME PÉRIODE
(XI^e-VI^e SIÈCLE)

CYLINDRES.

Décadence et disparition, p. 169.

CACHETS.

Décadence, p. 170.

VI

LA PLACE DE LA GLYPTIQUE SYRO-HITTITE DANS L'ART
ORIENTAL ANCIEN

CRITIQUE DU CLASSEMENT.

Cylindres et cachets appartenant à l'art suméro-élamite, p. 174. — *Ils n'ont pas tous la même date*, p. 176. — *Ils ne sont pas importés*, p. 178. — *Les cachets forme « gable » peuvent être contemporains du début de la Première Période*, p. 179. — *Dispersion des formules de l'art sumérien*, p. 180. — *Elle s'explique par des affinités ethniques*, p. 185.

CONCLUSION 187

TABLEAU DE LA GLYPTIQUE SYRO-HITTITE. 189

TABLE DES MATIÈRES	217
INDEX ALPHABÉTIQUE	191
INDEX DES ILLUSTRATIONS	197
RÉFÉRENCES DES ILLUSTRATIONS	201
TABLE CHRONOLOGIQUE DES ILLUSTRATIONS	211
TABLE DES MATIÈRES	213
PLANCHES	219



1



2



3



4



5



6



7



8



9



10



11



12



13



14



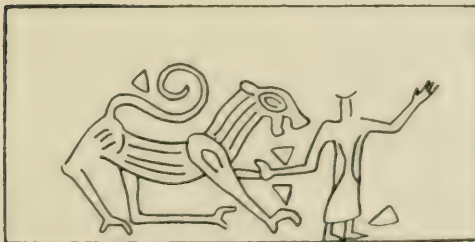
15



16



17



18

PLANCHE VI



19



20



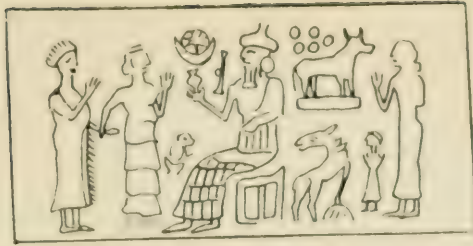
21



22



23



24



25



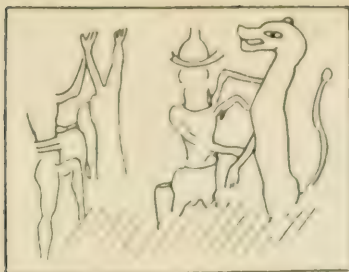
26



27



28



29



30



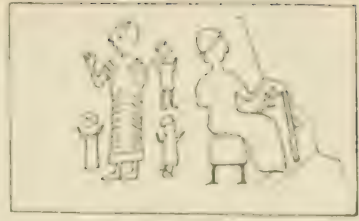
31



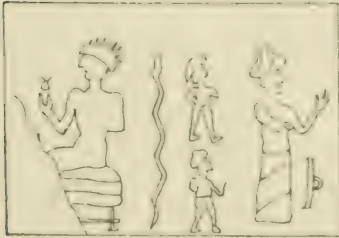
32



33



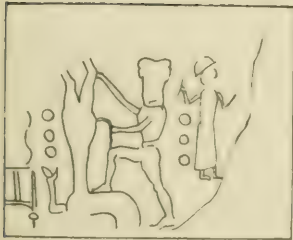
34



35



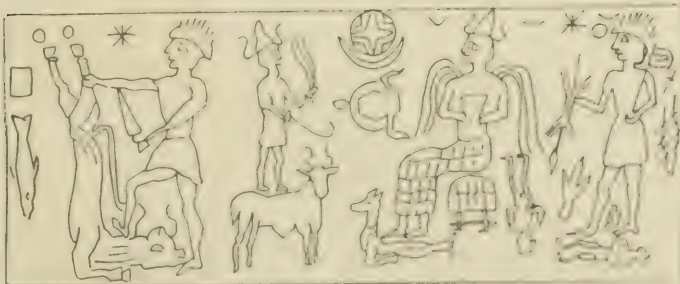
36



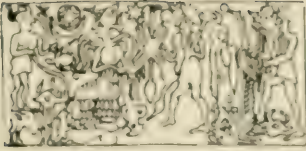
37



38



39



40



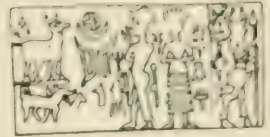
41



42



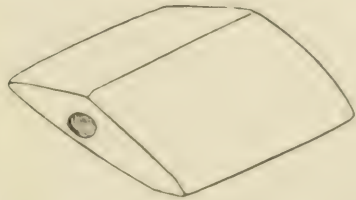
43



44



45



46



47



48



49



50



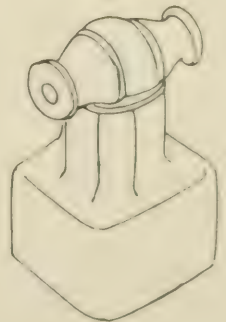
54



53



52



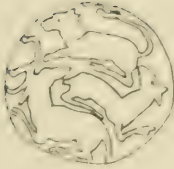
51



55



59



56



57



58



60



61



62



63



64



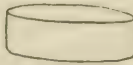
65



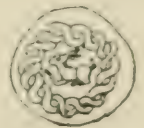
66



67



68

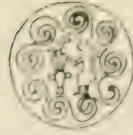




69



70



71



72



73



74



75



76



77



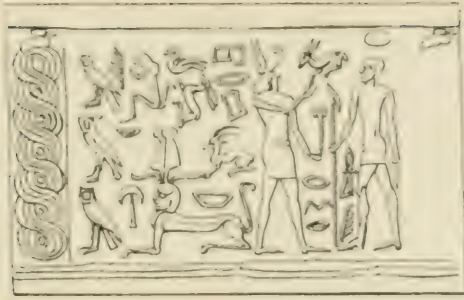
78



79



80



81



82



83



84



85



天

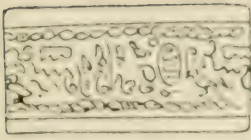
86



87



88



89



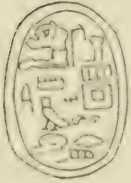
90



91



92



93



96



94



95



97



98



99



100



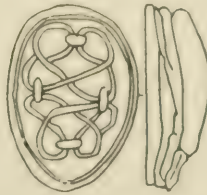
101



102



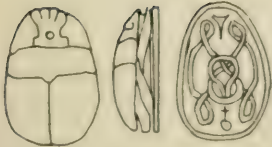
103



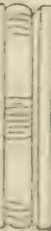
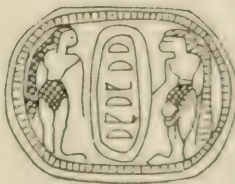
104



107



105

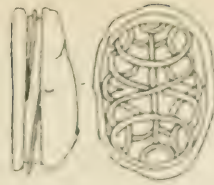


106





108



109



110



111



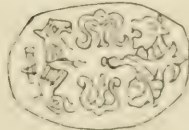
112



113



114



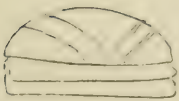
115



116



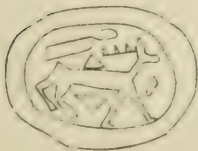
117



119



122



118



121



120



123



124



125



126



127



128



129



130



131



132



133



134



135



136



137



138



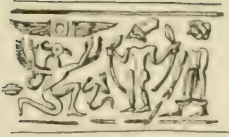
139



140



141



142



143



144



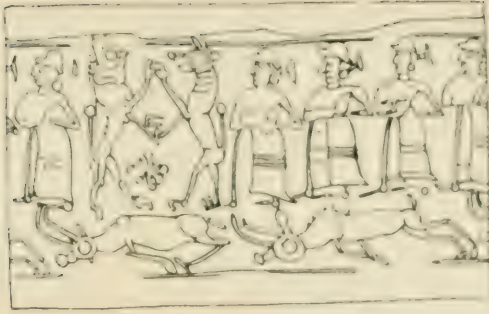
145



146



147



148



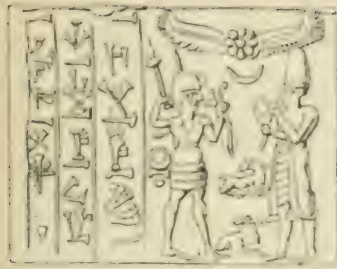
149



150



151



152



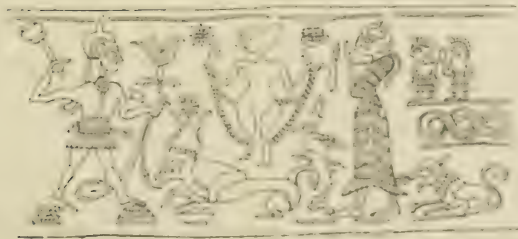
153



154



155



156



157



158



159



160



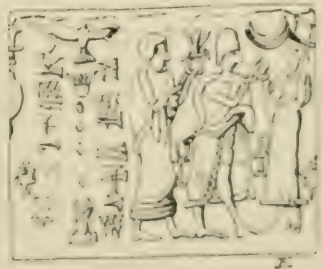
161



162



163



164



165



166



167



168



169



170



171



JE

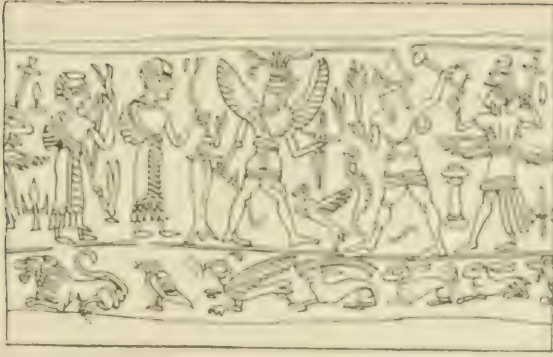
172



173



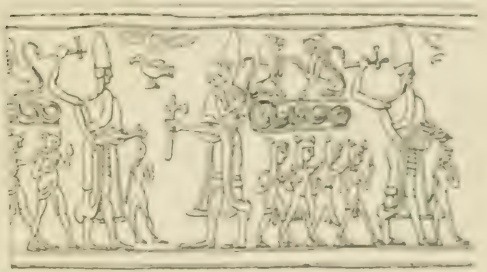
174



175



176



177



178

179

180



177

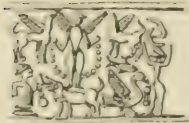


178

180



181



182



183



184



185



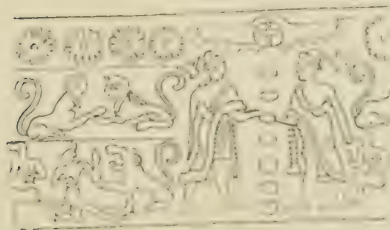
186



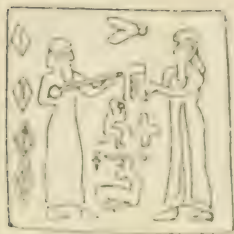
187



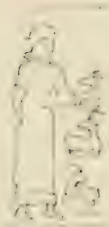
188



189



190



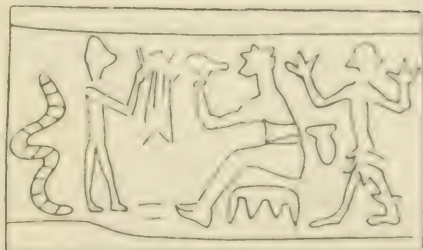
191



192



193



194



195



196



2

197



198



z.

199



200



201



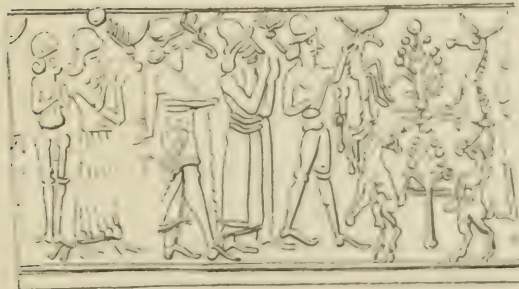
202



203



204



205



206



207



208



209



210



211



212



213



214



215



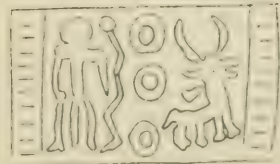
216



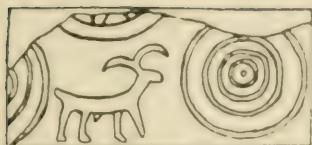
217



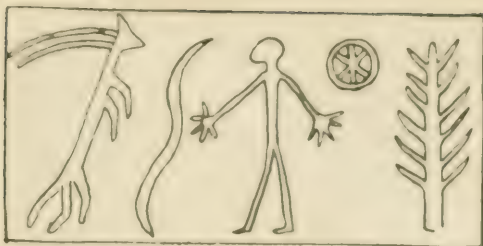
218



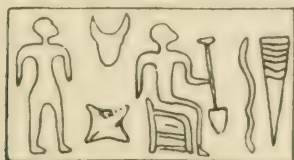
219



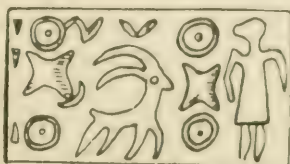
220



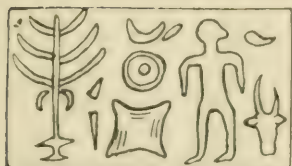
221



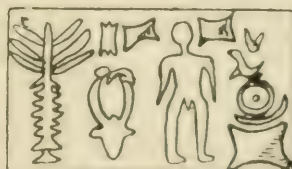
222



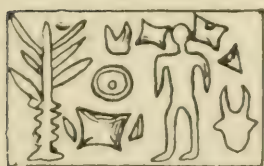
223



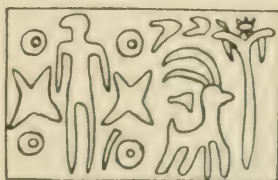
224



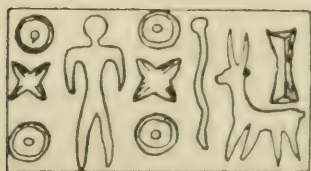
225



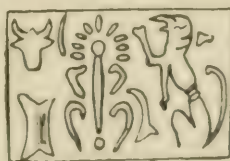
226



227



228



229



230



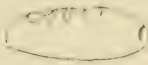
231



232



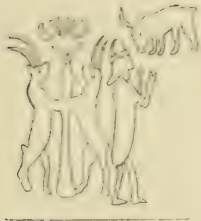
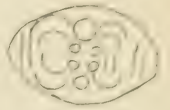
233



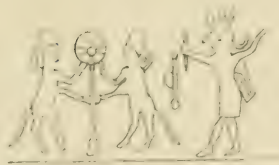
234



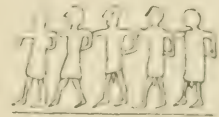
235



236



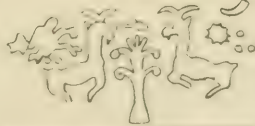
237



238



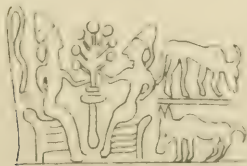
239



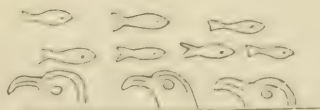
240



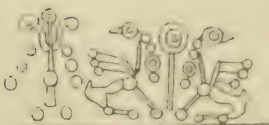
241



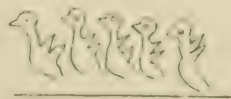
242



244



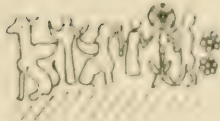
243



245



246



247



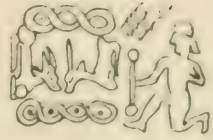
248



249



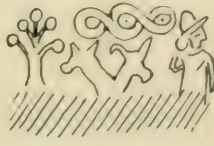
250



251



252



253



254



255



256



257



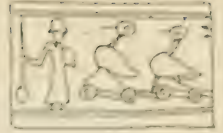
258



259



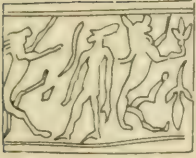
260



261



262



263



264



265



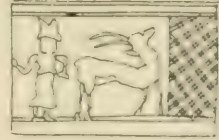
266



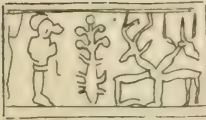
267



268



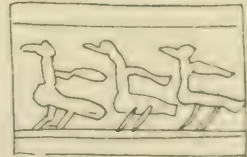
269



270



271



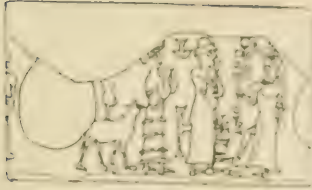
272



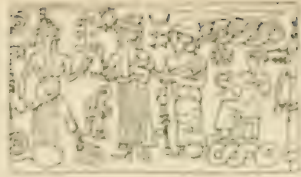
273



274



275



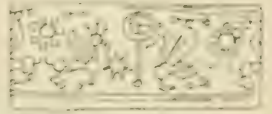
276



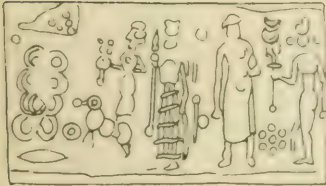
278



277



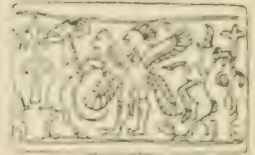
279



280



281



282

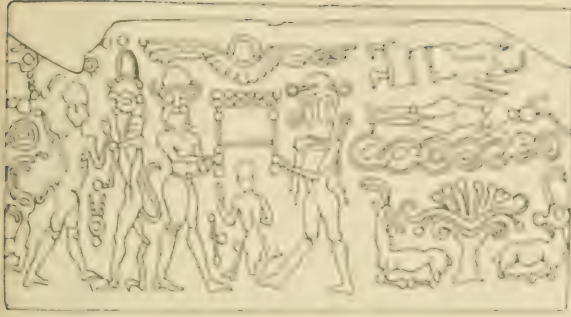


F

283



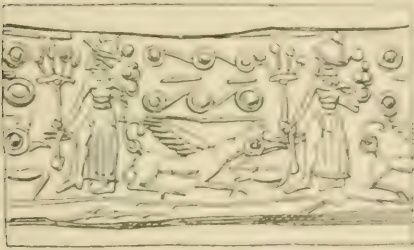
284



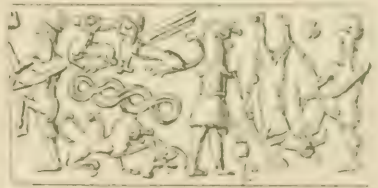
285



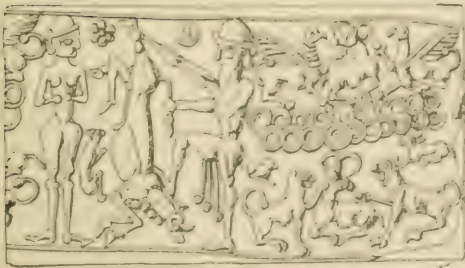
286



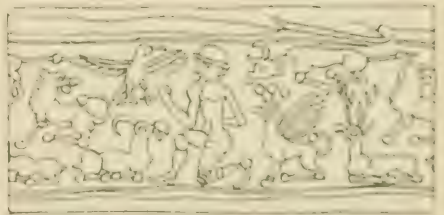
287



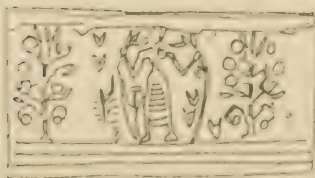
288



289



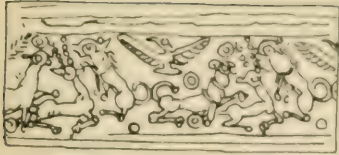
290



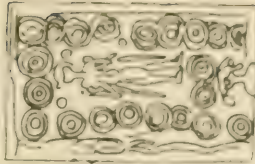
291



292



293



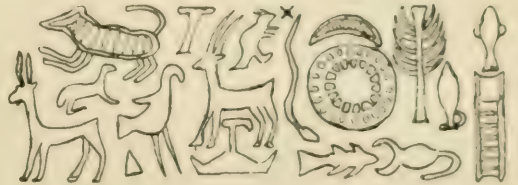
294



295



296



297



298



299



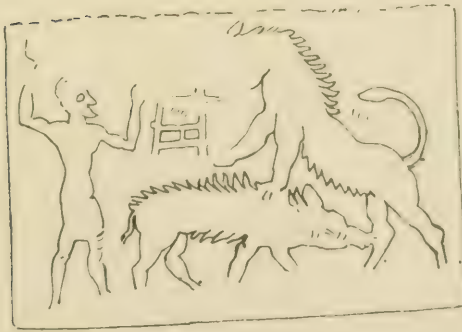
300



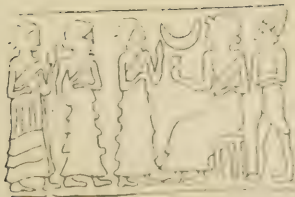
301



302



303



304



305



306



305



307



309



E

309 (b)



310



311



312



313



314



315



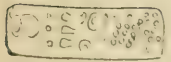
316



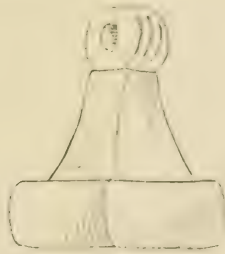
317



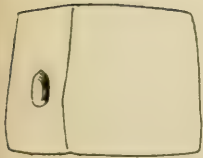
318



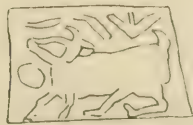
319



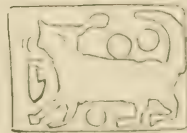
320



321 a



321 b



321 c



321 d



322



323



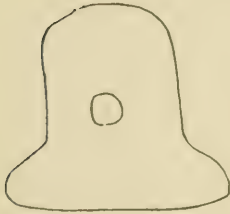
324



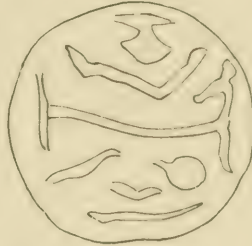
325



327



326



328



329



330



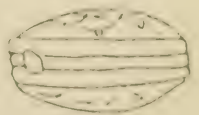
331



332



333





334



335



336



337



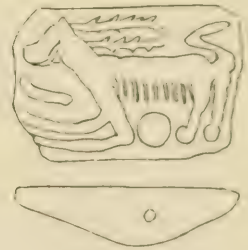
338



340



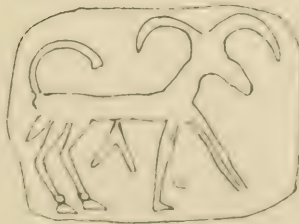
339



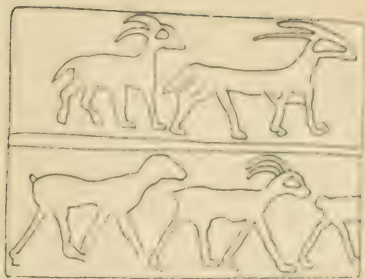
341



342



343



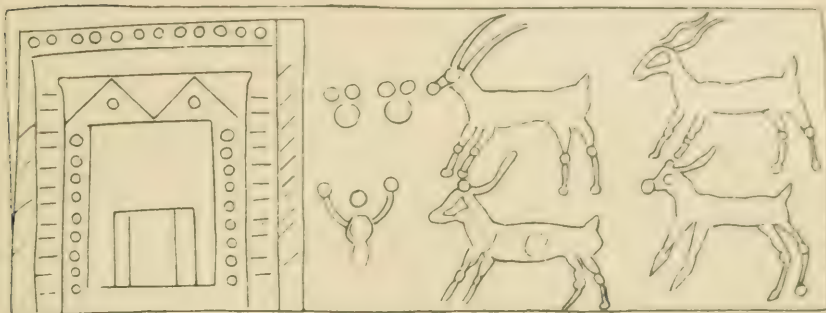
344



345



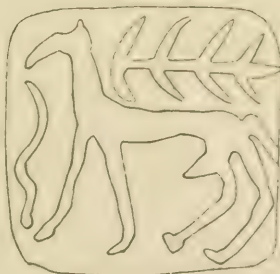
346



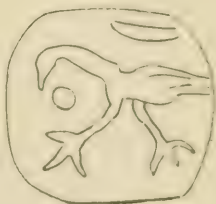
347



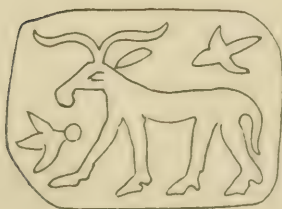
348



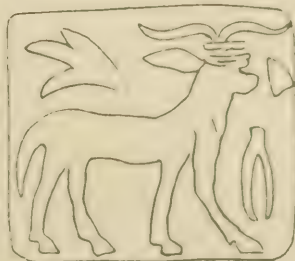
349



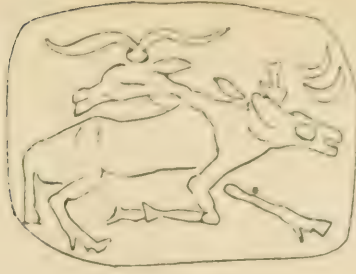
350



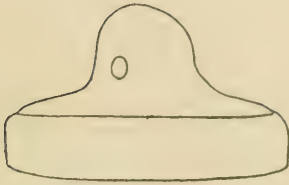
351



352



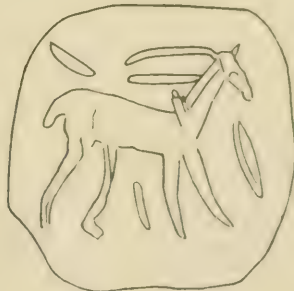
353



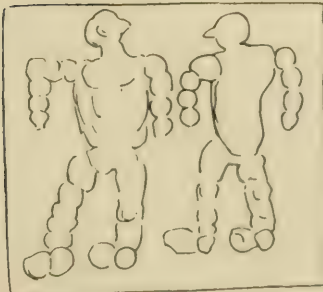
354



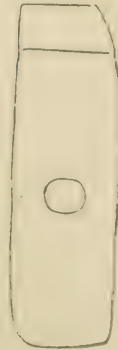
355

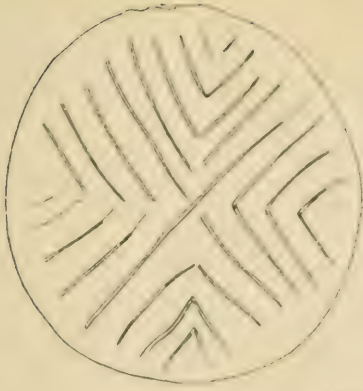


356

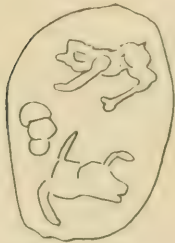


357

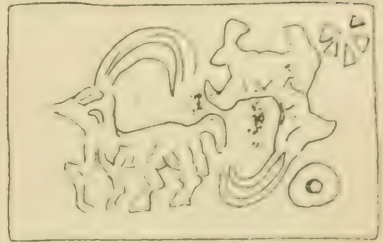




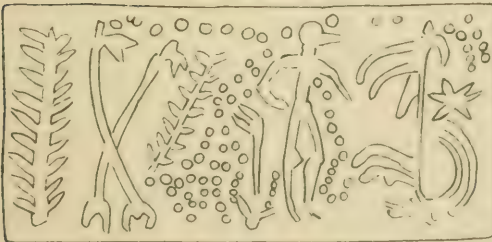
358



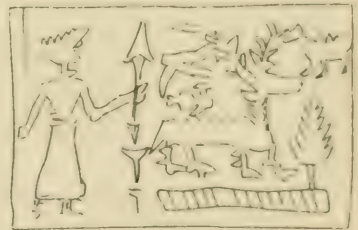
359



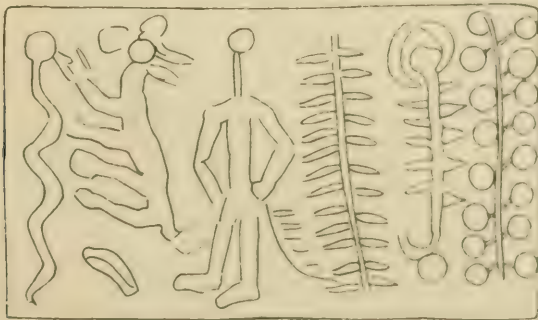
360



361



363



362



University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU

